

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA MÉDIATISATION DU HOCKEY, LA CRÉATION D'UN SENTIMENT  
D'APPARTENANCE ET LA SOCIABILITÉ DANS LE QUÉBEC DES ANNÉES  
1950

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN HISTOIRE

PAR  
SÉBASTIEN COTTON

DÉCEMBRE 2010

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Un travail d'une telle envergure ne se réalise pas sans l'aide de plusieurs personnes dont je ne pourrai malheureusement pas faire l'énumération complète. Donc à tout ceux que je ne nommerai pas et qui ont participé, même de loin, à la réalisation de ce mémoire : sachez que votre aide a été grandement appréciée.

L'attribution de mes remerciements spéciaux débute à l'endroit de ma directrice de mémoire, Magda Fahrni, qui, par sa rigueur méthodologique, son expérience et son enthousiasme, a su me guider dans la réalisation de ce projet. Par la suite, un immense remerciement à l'intention de ma sœur, Marie-Eve Cotton, qui, malgré un horaire chargé, a pris beaucoup de son temps pour me conseiller tout au long de la réalisation de ce mémoire.

Je m'en voudrais d'oublier l'immense apport de mon amoureuse, Mélanie Offroy, qui a su m'aider à traverser les moments d'angoisse qui accompagnent ce genre de projet. Un gros merci à mes parents pour leur support et pour m'avoir communiqué une telle passion pour le hockey. Une reconnaissance particulière à l'endroit de Pauline Léveillé pour m'avoir grandement facilité l'aspect administratif de ce mémoire.

Je termine avec quelques remerciements en rafale, à Robert Offroy pour son hospitalité, à Louis Larose pour nos discussions matinales sur le hockey et à tous mes amis pour leurs encouragements.

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ .....	vi
INTRODUCTION .....	1
CHAPITRE I	
HISTORIOGRAPHIE, SOURCES ET MÉTHODE .....	15
1.1 Historiographie .....	16
1.1.1 Études sur le sport .....	16
1.1.2 Études sur les médias .....	22
1.1.3 Études sur le sentiment d'appartenance et le nationalisme d'après guerre .....	28
1.1.4 Études sur la sociabilité .....	32
1.2 Problématique .....	35
1.3 Hypothèses .....	38
1.4 Méthode .....	39
CHAPITRE II	
LES MÉDIAS MONTRÉALAIS, LE HOCKEY ET LA PROMOTION D'UN SENTIMENT D'APPARTENANCE .....	47
2.1 Historique des médias .....	47
2.1.1 Les journaux .....	48
2.1.2 La radio .....	52
2.1.3 La télévision .....	56
2.2 Le concept de sentiment d'appartenance .....	57
2.3 Le sentiment d'appartenance : une réalité qui se construit .....	58
2.4 La communication .....	59
2.4.1 Les télécommunications .....	60
2.4.2 Les communications écrites .....	63
2.4.2.1 Taille et fréquence .....	64

2.4.2.2	Nature des communications .....	66
2.5	Le <i>tricolore</i> comme groupe référence .....	74
2.6	L'établissement de projets communs .....	80
2.6.1	La reconnaissance urbaine et nationale .....	81
2.6.2	La symbolique .....	86
2.6.3	La défense des droits .....	89
2.7	Conclusion .....	93
CHAPITRE III		
	LA SOCIABILITÉ QUÉBÉCOISE ASSOCIÉE AU HOCKEY .....	97
3.1	Le lien qui unit la sociabilité au sentiment d'appartenance .....	98
3.2	Le concept de la sociabilité .....	99
3.3	Le hockey : un phénomène rassembleur .....	101
3.4	Les formes de sociabilité .....	103
3.5	La nature de la sociabilité autour du hockey .....	109
3.5.1	L'influence du genre .....	110
3.5.2	L'influence de la langue .....	116
3.5.3	L'influence de la classe sociale .....	119
3.6	L'impact de la sociabilité associée au hockey sur les liens familiaux et sociaux .....	122
3.6.1	La consolidation de la famille .....	123
3.6.2	Les rapprochements intra et intergénérationnels .....	128
3.7	L'interrelation entre la sociabilité et le sentiment d'appartenance ..	130
3.7.1	La proximité .....	130
3.7.2	La familiarité envers les joueurs .....	131
3.7.3	La représentation canadienne-française .....	133
3.7.4	Les succès de l'équipe .....	135
3.8	Conclusion .....	137

CONCLUSION .....	139
APPENDICE A	
ENTREVUE .....	144
A.1 Description des personnes qui ont été interviewées .....	145
A.2 Exemple de transcription d'une entrevue .....	146
BIBLIOGRAPHIE .....	159

## RÉSUMÉ

Dans le cadre du présent mémoire, nous voulons nous inscrire dans le mouvement scientifique relativement récent du développement de l'historiographie sportive. Nous nous intéressons à la dimension sociale du hockey et de l'équipe des Canadiens de Montréal, c'est-à-dire que nous considérons ce sport comme une pratique qui à la fois reflète et influence la société dans laquelle il évolue. Notre étude s'attarde aux années cinquante, époque durant laquelle l'univers du hockey présentait plusieurs particularités au Québec. D'une part, il s'agissait d'une période glorieuse sans pareil pour les Canadiens de Montréal, propice à l'identification de la population à l'équipe puisque le phénomène permettait aux individus de tirer profit d'une telle association. D'autre part, les années cinquante ont été marquées par l'arrivée d'un nouveau média, la télévision, ayant rendu l'expérience du hockey accessible et particulièrement vivante dans des milliers de foyers à travers le Québec. Dans un premier temps, nous tentons de démontrer que la couverture médiatique accordée aux Canadiens de Montréal dans les années cinquante a favorisé la création, dans la population, d'un sentiment d'appartenance aux joueurs, à l'équipe, à la ville de Montréal, ainsi qu'aux nations canadienne et canadienne-française. Pour ce faire, nous utilisons principalement les journaux de l'époque mais aussi, des données statistiques sur la diffusion de la radio et de la télévision. Dans un second temps, nous étudions l'influence de la médiatisation du hockey sur la sociabilité à l'intérieur des familles et des communautés québécoises à travers le point de vue d'hommes et de femmes qui ont vécu à cette époque.

Il ressort de cette étude que les médias, par une augmentation constante de leur couverture accordée aux Canadiens de Montréal, par l'utilisation des joueurs comme un groupe référence pour la société et par l'élaboration de projets communs à la population et aux joueurs, ont favorisé la création d'un sentiment d'appartenance à une nation tantôt canadienne, tantôt canadienne-française. De plus, ce mémoire démontre que la sociabilité associée au hockey dans la population québécoise de l'époque avait eu des répercussions dans plusieurs sphères de la vie sociale, soit l'éducation et la discipline des enfants, la création et l'élargissement des réseaux sociaux, la formation de ponts intergénérationnels et la consolidation d'un sentiment d'appartenance à la nation canadienne ou canadienne-française. En dernier lieu, ce travail révèle qu'une interaction réciproque survenait entre les deux phénomènes sociaux que nous avons analysés. Ainsi, non seulement le sentiment d'appartenance moussé par la médiatisation du hockey favorisait-il

les interactions sociales organisées autour de ce sport, mais cette sociabilité augmentée venait ensuite renforcer chez les individus le rassemblement autour de préoccupations communes et le sentiment d'appartenir ensemble à une collectivité.

**MOTS-CLÉS :**

Histoire du Québec, sentiment d'appartenance, sociabilité, médias, Canadien de Montréal, mémoire.



## INTRODUCTION

Le hockey représente plus qu'un simple sport dans l'histoire du Québec. Il a soulevé des passions, engendré des idoles, créé des rivalités historiques, donné lieu à de la violence tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la patinoire, envahi l'espace médiatique ainsi que le quotidien de nombreux habitants de la province<sup>1</sup>. Une expression populaire confère même au hockey le titre de seconde religion au Québec. Dans le cadre de l'intérêt scientifique croissant pour la culture populaire, le lien particulier qui unit le hockey aux Québécois nous est apparu comme un sujet pertinent à approfondir afin de mieux connaître cette société.

Ce mémoire tente d'analyser comment, dans le Québec des années 1950, les médias (auxquels s'ajoutait nouvellement la télévision) ont permis une large diffusion du hockey, comment ils ont tâché de façonner un sentiment d'appartenance à l'équipe du Canadien de Montréal chez la population, tout en renforçant leur appartenance à la nation tantôt canadienne-française, tantôt canadienne, et finalement comment ce rapport populaire au hockey a eu un impact sur la sociabilité chez les Québécois.

Au Québec, la période des années cinquante a été particulière quant à la place qu'y a occupée le hockey. Époque de gloire de l'équipe du Canadien de Montréal, apogée de la vedette canadienne-française Maurice Richard, il s'agissait également de l'arrivée du hockey au sein même des foyers

---

<sup>1</sup>François Black, *Habitants et glorieux : Les Canadiens de 1909 à 1960*, Laval, Les Éditions Mille-Îles, 1997, p.119.

québécois via la télévision. Ainsi ce nouveau média permettait de recréer l'ambiance des aréna dans les maisons des téléspectateurs, ce qui, par le fait même, décuplait la visibilité du sport et le public potentiel<sup>2</sup>. Nous émettons l'hypothèse que le hockey se soit donc immiscé non seulement dans les foyers des Québécois, mais également dans leurs préoccupations courantes et leurs rapports sociaux.

Le premier chapitre du mémoire traite des aspects méthodologiques et sert à poser les bases théoriques et conceptuelles du mémoire. En premier lieu, le contexte québécois des années 1950 est exposé afin de bien situer le lecteur. Par la suite, le bilan historiographique permet de faire la lumière sur les précédentes réalisations associées à nos thèmes. Puis, la définition des concepts, la problématique et les hypothèses de départ sont présentées à tour de rôle. Vient ensuite une présentation des sources utilisées pour le mémoire; celles-ci sont énumérées et justifiées. Finalement, une description de la méthode utilisée pour l'échantillonnage des journaux et pour la recherche des candidats à interviewer termine ce premier chapitre.

Le deuxième chapitre de notre travail aborde le sentiment d'appartenance à l'équipe du Canadien de Montréal et à la nation canadienne-française et/ou canadienne, créé et moussé dans le contexte étudié. D'abord, sont présentés les médias en place dans les années cinquante, et plus particulièrement l'arrivée de la télévision à cette époque. Puis, une description est faite de la façon dont ces médias ont valorisé et rendu accessible le hockey aux Montréalais à travers les journaux, mais aussi au peuple québécois en général par l'entremise de la télévision et de la radio. Par la suite, l'analyse est portée sur le processus par lequel cette large

---

<sup>2</sup> Paul Rutherford, *When Television Was Young, Primetime Canada 1952-1967*, Toronto, University of Toronto Press, 1990, p.254-255.

diffusion médiatique a tenté de construire chez les Québécois un sentiment d'appartenance au Canadien de Montréal et à ses joueurs, une impression de proximité à leur endroit, et un sentiment de former avec eux un groupe solidaire. Ces discours médiatiques ont tâché de renforcer chez les Québécois le sentiment d'appartenir à une collectivité représentée par cette équipe et ses vedettes, soit la nation canadienne-française ou parfois, la nation canadienne. Maurice Richard s'est avéré l'un des symboles importants de ce sentiment d'appartenance : Canadien français, provenant de la classe ouvrière, lui-même soumis au pouvoir de la majorité anglophone dans la Ligue nationale de hockey, il constituait un personnage auquel bien des Canadiens français, particulièrement des hommes, pouvaient aisément s'identifier.

Le troisième chapitre du mémoire se concentre sur la sociabilité entourant le hockey chez les Québécois à cette époque. Jean-Paul Callède, sociologue, propose une définition de la sociabilité sportive. Il affirme que celle-ci désigne les formes d'expression et la fréquence régulière des relations qu'un individu entretient avec autrui dans un domaine particulier<sup>3</sup>. Ainsi, la première partie du mémoire établissant comment les médias ont tenté de rendre le hockey important pour les Québécois dans les années cinquante, nous essayons dans la deuxième partie de comprendre comment ce sport a pris de la place dans les rapports entre individus. La sociabilité associée au hockey est analysée en nous concentrant sur les rituels entourant l'expérience de visionnement de l'émission télévisée « La soirée du hockey » et de son équivalent à la radio, principales sources de diffusion de ce sport au Québec durant la période étudiée. De plus, l'influence des journaux de l'époque est également prise en compte en ce qui concerne

---

<sup>3</sup> Jean-Paul Callède, *La sociologie française et la pratique sportive 1875-2005*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 2007, p.434.

l'analyse de la sociabilité associée au hockey. Par la suite, est analysée comment la sociabilité entourant ces émissions était façonnée par la classe sociale, le genre et la langue. Finalement, nous tentons d'établir l'impact de la sociabilité entourant le hockey sur la famille, les liens intergénérationnels ainsi que sur le sentiment d'appartenance à l'équipe et à la nation.

### Le hockey et l'équipe des Canadiens de Montréal

Comme prélude à l'étude proposée, afin de permettre aux lecteurs de mieux saisir l'importance du hockey et des Canadiens de Montréal dans le Québec des années cinquante, il nous apparaît pertinent de présenter de brefs historiques de ce sport et de la fameuse équipe de hockey montréalaise. De plus, nous présentons les tendances sociopolitiques, culturelles et sportives du Québec de l'époque afin de mieux situer notre analyse par rapport à la réalité québécoise des années cinquante.

Le hockey fait ses premiers pas à Montréal dans les années 1870<sup>4</sup> et ce, bien avant les débuts du club les Canadiens qui voit le jour le 4 décembre 1909<sup>5</sup> dans la toute nouvelle Association nationale de hockey (NHA). Dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, certains auteurs et historiens du sport attribuent à la ville de Montréal une place de choix dans le monde du hockey. En ce sens, Stan Fischler, dans son ouvrage *Les Canadiens sont là*, y va de l'affirmation suivante : « Déjà Montréal était devenue la capitale mondiale du hockey, honneur que venait souligner l'inauguration d'un magnifique stade, angle Ste-

---

<sup>4</sup> Donald Guay, *L'histoire du hockey au Québec : Origine et développement d'un phénomène culturel*, Montréal, JCL Éditions, 1990, p.272.

<sup>5</sup> Claude Mouton, *Les Canadiens de Montréal : Une dynastie du hockey*, Toronto, Van Nostran Reinhold, 1981, p.102.

Catherine et Wood, le 31 décembre 1898<sup>6</sup> ». Ce stade est connu sous le nom de l'Aréna Westmount et il sera l'hôte de la première Coupe Stanley (trophée remis à l'équipe victorieuse du tournoi clôturant la saison de hockey) remportée par les Canadiens de Montréal. D'ailleurs, l'historien du sport Donald Guay affirme que cet édifice est le premier à abriter une patinoire « spécialement conçue pour le hockey en Amérique<sup>7</sup> ».

À cette époque, le hockey est majoritairement sous le contrôle des anglophones. Il est, comme le souligne Guay, le « *pastime* de la jeunesse *fashionable* anglo-protestante<sup>8</sup> ». Il n'en reste pas moins que la population francophone s'intéresse elle aussi à ce sport et ce contexte amènera la rivalité ethnique, omniprésente dans la société québécoise depuis la Conquête de 1760, à s'étendre jusque dans le monde du hockey. Jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, les Canadiens français poursuivront l'objectif de former leur propre équipe de hockey tout en étant en mesure de rivaliser avec les meilleures formations. C'est de cette idée que naîtront les deux premières équipes francophones à évoluer dans les ligues seniors : le Montagnard et le National. Cependant, ces deux formations auront de brèves histoires, la première se retirant en 1907 et la seconde en 1910.

En 1909, c'est la naissance du club les Canadiens de Montréal qui doit représenter les francophones dans l'Association nationale de hockey. Cette nouvelle ligue entrera en conflit avec l'Association canadienne de hockey dans laquelle évolue le *National*. Un véritable battage médiatique éclatera afin d'identifier la véritable équipe des Canadiens français mais il sera de

---

<sup>6</sup> Stan Fischler et Maurice Richard, *Les Canadiens sont là! La plus grande dynastie du hockey*, Scarborough, Prentice-Hall of Canada Ltd., 1971, p.3.

<sup>7</sup> Guay, *op. cit.*, p.92.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p.272.

courte durée puisque l'Association canadienne de hockey se verra forcée de fusionner avec sa rivale après une seule saison en raison de problèmes financiers. Le club *les Canadiens* se retrouvera donc le seul représentant du hockey professionnel canadien-français dès 1910. Mais il faut se rappeler qu'à cette époque, le terme « Canadien » identifie un habitant du Canada parlant français. Il est d'usage d'employer l'expression « Canadien *anglais* » pour les locuteurs anglophones<sup>9</sup>. De plus, le nouveau propriétaire<sup>10</sup> des Canadiens de Montréal possède un club sportif canadien-français dont le nom est Club Athlétique Canadien. C'est dans ce contexte francophone que l'équipe est fondée mais la volonté de gagner l'emportera rapidement sur l'aspect représentatif de l'équipe. Dès 1911, le propriétaire du *Tricolore* embauche un joueur dont le talent n'est nullement remis en question; c'est plutôt la langue qu'il parle qui suscite la controverse. Le joueur en question est Rocket Power et il est d'origine canadienne-anglaise. L'éditorialiste sportif du *Devoir* y va de ce commentaire par rapport à l'embauche de Power : « Cette bévue a jeté une douche d'eau froide sur l'intérêt que des milliers de Canadiens français portaient à leurs favoris. L'enthousiasme sera certainement émoussé. Car ce ne sera plus maintenant qu'un club mixte<sup>11</sup> ». On remarque que déjà en 1911, le quotidien *Le Devoir* défend ardemment le caractère canadien-français de l'équipe. Les autorités de la ligue, pour leur part, décrètent un règlement obligeant le *Tricolore* à n'employer que des joueurs francophones tout en lui garantissant le monopole sur ceux-ci.

---

<sup>9</sup> Black, *op. cit.*, p.29.

<sup>10</sup> Le premier propriétaire des Canadiens de Montréal, Ambrose O'Brien ne fut aux commandes de l'équipe qu'une seule saison puisqu'il était propriétaire de plusieurs équipes et qu'il décida de se concentrer sur son équipe le *Renfrew*. La concession de Montréal fut accordée à Georges Kennedy, propriétaire du Club Athlétique Canadien, qui revendiquait les droits sur le nom de l'équipe de hockey de Montréal.

<sup>11</sup> *Le Devoir*, 14 février 1911, p.5. cité dans Black, *op. cit.*, p.35.

Toutefois, le règlement sera amendé l'année suivante et permettra aux autres équipes d'engager jusqu'à deux joueurs francophones alors que le club de Montréal aura droit aux faveurs inverses. Cette entente perdurera jusqu'en 1925, année durant laquelle Léo Dandurand réussira à s'approprier l'exclusivité des droits sur les joueurs d'origine canadienne-française sans toutefois avoir à rendre des comptes pour le recrutement des hockeyeurs anglophones<sup>12</sup>.

De plus, à la même époque, on assiste à la naissance d'un autre club à Montréal : les *Maroons* voient le jour en 1924. Bien que les Canadiens de Montréal ne forment plus une équipe uniquement francophone, ils resteront tout de même le porte-étendard des Canadiens français puisque les *Maroons* représenteront la population anglophone de Montréal. Cette rivalité cristallisera l'image francophone des Canadiens de Montréal et permettra à l'équipe de passer au travers du désastre causé par la crise économique de 1929.

Dans les années trente, la rivalité entre les *Maroons* et les *Canadiens* était l'une des rares choses qui pouvaient attirer vers une patinoire les partisans sans le sous de l'époque de la Dépression. C'était surtout parce que l'animosité entre Anglophones et Francophones avait été intégrée dès le départ<sup>13</sup>.

Néanmoins, bientôt la rivalité linguistique de Montréal n'est plus suffisante pour permettre aux *Maroons* de survivre eux aussi. Les insuccès de l'équipe entre les années 1936 et 1938 amènent de sérieux problèmes financiers et la ligue décide de mettre un terme aux activités de l'équipe

---

<sup>12</sup> Black, *op. cit.*, p.42.

<sup>13</sup> Allan Turowetz et Chrystian Goyens, *Les Canadiens de 1910 à nos jours*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1986, p.66.

anglophone de Montréal le 25 août 1938<sup>14</sup>. Devant le manque d'offres sérieuses en ces temps économiquement difficiles, la ligue prend la décision de fusionner les deux équipes montréalaises. Cette décision fut mal reçue par les partisans francophones et les médias canadiens-français puisque, suite à cette fusion, l'équipe devient majoritairement anglophone. De plus, le hasard voulut que les performances du club chutent significativement à peu près à ce moment. Maurice Richard résume bien la situation qui règne autour du Canadien à cette époque alors qu'il évolue encore dans les circuits mineurs.

Lorsque je jouais au hockey senior, nous remplissions souvent le Forum alors que les Canadiens jouaient dans un Forum à moitié rempli. Cela tenait surtout au fait que leur équipe avait été si médiocre pendant si longtemps. Mais c'était aussi parce qu'ils n'avaient que quelques vedettes canadiennes-françaises connues. C'est peut-être pour cette raison qu'ils voulaient tant que je sois sélectionné. Si j'avais du succès, ainsi que quelques autres comme Butch Bouchard et Fernand Majeau, nous pourrions ramener les partisans<sup>15</sup>.

En 1942, l'organisation des Canadiens repêche Maurice Richard et développe ensuite un important programme de hockey au Québec. La mise sur pied de ce réseau de filiales permettra au club montréalais de développer plusieurs vedettes francophones qui marqueront l'équipe par leur succès. Parmi elles, on compte Jean Béliveau, Bernard Geoffrion, Jacques Plante et Henri Richard, pour ne nommer que ceux-là. À partir de ce moment, l'équipe de Montréal ne sera plus jamais majoritairement francophone mais l'organisation s'assurera de compter sur des vedettes canadiennes-françaises pour garder l'appui du public.

---

<sup>14</sup> Black, *op. cit.*, p.77.

<sup>15</sup> Turowetz et Goyens, *op. cit.*, p.89.



Ce qu'il faut retenir de ce bref historique des Canadiens de Montréal, c'est qu'à travers les années, les autorités de la Ligue nationale, les dirigeants du club et les membres de la presse contribuent tous à maintenir un certain caractère canadien-français à l'équipe. Que ce soit par des règlements obligeant ou incitant la direction du club à embaucher des joueurs francophones, en créant une rivalité ethnique à l'intérieur même de la ville de Montréal, en protestant contre l'embauche de joueurs anglophones ou en mettant l'accent sur les vedettes canadiennes-françaises, ils aident tous à bâtir un certain sentiment d'appartenance reliant l'équipe des Canadiens de Montréal aux Canadiens français.

#### Les années cinquante au Québec

Lorsqu'il s'agit de dépeindre le contexte des années cinquante au Québec, il faut tout d'abord évoquer, sur le plan politique, le règne de Maurice Duplessis, premier ministre québécois de 1944 à 1959<sup>16</sup>. La période duplessiste a longtemps été considérée comme étant rétrograde et néfaste par l'historiographie québécoise. Cependant, des analyses plus récentes tendent à relativiser ces affirmations en prétendant que la période des années cinquante a comporté plusieurs changements importants et une sérieuse remise en question du mode de vie québécois qui ont préparé la province à la Révolution tranquille<sup>17</sup>. De plus, cette période marque l'essoufflement de l'hégémonie cléricale dans les domaines de la santé et de l'éducation. Les coûts de maintien grandissant des nombreux établissements sous le contrôle de l'Église ont forcé la direction religieuse à demander l'aide

---

<sup>16</sup> Léon Dion, *Québec 1945-2000 Tome 2, Les intellectuels et le temps de Duplessis*, Ste-Foy, PUL, 1993, p.135.

<sup>17</sup> John A. Dickinson et Brian Young, *A Short History of Québec*, Toronto, Copp Clark Pitman Ltd, 1993, p.289.

financière gouvernementale de plus en plus fréquemment<sup>18</sup>. Dans ce contexte, le gouvernement de Duplessis fit passer les dépenses publiques en matière d'éducation de 4,6 à 181 millions de dollars et 88 nouveaux hôpitaux furent construits entre 1944 et 1959<sup>19</sup>.

Le gouvernement québécois a donc augmenté son rôle dans le développement de la société durant cette période, mais ses actions furent aussi multiples pour disputer le pouvoir politique qu'il trouvait trop centralisé. En ce sens, Duplessis adopta un drapeau pour le Québec dès 1948. Six ans plus tard, dans la même foulée autonomiste, il réclama, suite aux conclusions préliminaires du rapport Tremblay, le droit de taxation directe à l'échelle provinciale<sup>20</sup>. Par contre, alors que le gouvernement du Québec demandait plus d'autonomie vis-à-vis le Canada, la population de la province, pour sa part, lui réclamait une plus grande implication dans le domaine de la famille<sup>21</sup> ainsi que sur les questions sociales<sup>22</sup>. Par exemple, les étudiants demandaient d'être considérés comme des interlocuteurs à part entière et admettaient de moins en moins le paternalisme des enseignants et des autorités universitaires<sup>23</sup>.

Bref, on assista à la naissance d'un mouvement d'affirmation de la majorité francophone qui réclamait un système plus appliqué à sa réalité

---

<sup>18</sup> Dion, *op. cit.*, p.71.

<sup>19</sup> *Ibid*, p.98 et 100.

<sup>20</sup> John A. Dickinson et Brian Young, *Brève histoire socio-économique du Québec*, Québec, Septentrion, 2003, p.328.

<sup>21</sup> Magda Fahrni, *Household Politics, Montreal Families and Postwar Reconstruction*, Toronto, UTP, 2005, p.148.

<sup>22</sup> Louise Bienvenue, *Quand la jeunesse entre en scène*, Montréal, Boréal, 2003, p.254.

<sup>23</sup> *Ibid*

quotidienne et dans lequel elle serait plus impliquée. Ce mouvement s'amorça par un immense effort de réorganisation et de restructuration de la part des groupes sociaux et socio-économiques de la province<sup>24</sup>. Cette situation favorisa la montée du syndicalisme, et quatre célèbres grèves marquèrent l'histoire de l'affirmation ouvrière fortement francophone face au patronat majoritairement anglophone et souvent américain, soit celle de la *Montreal Cotton* à Valleyfield en 1946, celle de l'amiante à Asbestos en 1949, celle de Louiseville en 1952-1953 et celle de la *Gaspé Copper Mines* à Murdochville en 1957<sup>25</sup>. Par la suite, en 1958, la jeunesse étudiante s'insurgea dans l'effort de revendication de la majorité francophone. Le 6 mars, les étudiants universitaires, par l'entremise de la *coalition des Présidents des universités du Québec*, déclenchèrent une grève d'un jour dans le but d'obtenir la gratuité scolaire et la création d'un ministère de l'Éducation<sup>26</sup>. Finalement, en 1959, une autre grève éclata et bien qu'elle se joua à des échelons différents de la société, elle fut néanmoins un excellent précurseur de la décennie à venir. En effet, la grève des réalisateurs de Radio-Canada opposait un groupe de Québécois à une société d'État fédérale, elle marquait l'émergence de revendications de la part des cols blancs et elle révélait l'importance nouvelle ainsi que l'influence croissante d'intellectuels tels que René Lévesque<sup>27</sup>. Bref, on constate que dans les années cinquante, une partie de la population s'engagea dans une quête

---

<sup>24</sup> Jean-Louis Roy, *La marche des Québécois, le temps des ruptures 1945-1960*, Ottawa, Les Éditions Leméac Inc., 1976, p.360.

<sup>25</sup> Fernand Harvey, *Aspects historiques du mouvement ouvrier au Québec*, Montréal, Éditions Boréal express, 1973, p.173 et 174.

<sup>26</sup> Nicole Neatby, *Carabins ou activistes. L'idéalisme et la radicalisation de la pensée étudiante à l'Université de Montréal au temps du duplessisme*, Montréal; Kingston, McGill-Queen's UP, 1997, p.228-230.

<sup>27</sup> Dickinson et Young, *op. cit.*, p.321.

identitaire à travers laquelle elle redéfinit ses besoins pour mieux vivre au quotidien. De ce fait, elle réclama d'être plus impliquée dans le processus décisionnel de l'État sur des questions entourant la famille et l'éducation. En créant de nombreux comités de citoyens et des associations étudiantes, cette population se procura d'outils pour faire entendre ses besoins en souhaitant que le gouvernement soit à l'écoute. De cette manière, des pères et des mères de famille militèrent pour que les allocations familiales, une mesure fédérale à l'époque, soient indexées au coût de la vie et pour que les hausses des prix des loyers soient limitées<sup>28</sup>. Cette quête s'amorça sous un gouvernement autonomiste mais tout de même modéré face aux changements, voire traditionaliste à certains niveaux. Dès les années cinquante, les mentalités évoluaient rapidement et les contestations fusaient de toutes parts. Dans ce contexte, Duplessis ne fut pas aussi immobile que ne l'a décrit une certaine littérature sur la « grande noirceur ». Sa modernisation du régime conservateur fut par contre trop lente par rapport à l'évolution de la société, de telle sorte qu'il put difficilement concilier la tradition et la modernité.

Sur le plan culturel, le *Refus Global* de 1948 souligna la volonté de certains francophones de se libérer d'un pouvoir politico-clérical qu'ils jugeaient étouffant et de pleinement se réaliser en prenant le contrôle de leur avenir. En ce sens, *Refus Global* a pavé la voie à l'avènement de la modernité culturelle au Québec. Un autre événement majeur sur le plan culturel dans le Québec des années cinquante fut l'arrivée de la télévision qui se fit graduellement à partir de 1952<sup>29</sup>. L'impact de ce nouveau média fut instantané et ce, à tous les niveaux. Le hockey n'échappa pas à cette règle et

---

<sup>28</sup> Magda Fahmi, *op.cit.*, p.19.

<sup>29</sup> Rutherford, *op. cit.*, p.19.

dès le 11 octobre 1952<sup>30</sup>, la chaîne de télévision Radio-Canada présenta *La soirée du hockey*, une émission diffusant et commentant les joutes des Canadiens de Montréal et dont René Lecavalier était le principal acteur à titre d'animateur et de commentateur. Le phénomène de la télévision atteignit les régions un peu plus tardivement et de façon un peu moins généralisée. Cette situation eut un impact social puisqu'il n'était pas rare que des gens ne possédant pas de téléviseur se rendent chez des membres de la famille ou des amis pourvus de cette nouvelle technologie afin de visionner les parties de hockey<sup>31</sup>.

Sur la scène sportive, les années cinquante mirent en évidence la domination de l'équipe des Canadiens de Montréal dans la Ligue nationale de hockey. Ils gagnèrent la Coupe Stanley à six reprises et ce fut à partir de ce moment qu'ils obtinrent le sobriquet de *Glorieux*<sup>32</sup>. Entre les années 1956 et 1960, l'équipe réussit un exploit encore jamais égalé de nos jours, celui de gagner ce même trophée cinq fois consécutives<sup>33</sup>. À cette époque, les Canadiens de Montréal comptaient parmi leur rang plusieurs vedettes francophones dont Jean Béliveau, Jacques Plante, Bernard Geoffrion et surtout, Maurice Richard. Celui que l'on surnomma le *Rocket* pulvérisa plusieurs records et devint la fierté des partisans de l'équipe.

C'est à partir de cet état de la société québécoise des années cinquante que nous avons cerné nos sujets d'étude. D'une part, la

---

<sup>30</sup> "L'inimitable René Lecavalier", *Les archives de Radio-Canada*, [http://archives.radio-canada.ca/IDD-0-60-2067/sports/rene\\_lecavalier/](http://archives.radio-canada.ca/IDD-0-60-2067/sports/rene_lecavalier/)

<sup>31</sup> Rutherford, *op. cit.*, p.474.

<sup>32</sup> Black, *op. cit.*, p.122.

<sup>33</sup> Mouton, *op. cit.*, p.32.

superposition des contextes sociopolitique et sportif au Québec à cette époque, mettant en scène à la fois un mouvement d'autonomisation politique de la province, un quête identitaire d'une partie de la population ainsi que la gloire d'une équipe sportive québécoise, nous a fait émettre l'hypothèse d'un impact du hockey sur le sentiment d'appartenance au Québec. D'autre part, la propagation de la télévision dans les foyers québécois, vecteur d'une plus grande diffusion du hockey des Canadiens de Montréal, peut avoir sollicité les familles et modulé la sociabilité québécoise d'une façon qui nous semble pertinente à étudier.

## **CHAPITRE 1**

### **HISTORIOGRAPHIE, SOURCES ET MÉTHODE**

Le présent travail se construit autour de quatre grands thèmes qui possèdent chacun leur historiographie : le sport, les médias, l'appartenance et la sociabilité. Dans le cadre de notre mémoire, nous avons divisé le bilan historiographique en deux sections. Une première section, sur les ouvrages théoriques, permet de solidifier les concepts impliqués dans ce projet. On y retrouve principalement des travaux scientifiques traitant de la sociabilité, du sentiment d'appartenance, de l'identité (ce concept étant souvent lié au précédent), des médias et du sport. Une telle démarche est nécessaire pour combler certains vides conceptuels présents dans la production d'ouvrages sur le sport. Dans la seconde section, nous avons recours à des travaux scientifiques dont les sujets touchent plus d'un thème du projet, comme par exemple des ouvrages abordant à la fois les médias et le hockey, ou encore la sociabilité et les sports. Cette partie comprend des études de plusieurs disciplines, notamment d'histoire, de sociologie et d'anthropologie, toutes nécessaires à la réalisation de ce projet. Bien entendu, plusieurs de ces travaux ont été faits à l'étranger ou adressent des problématiques plus générales que celle du présent mémoire, mais ils sont utilisés dans la perspective de multiplier les points de vue et de tenir compte de la littérature scientifique internationale sur le sujet. Les prochaines pages servent donc à faire le bilan de cette historiographie.

## 1.1 Historiographie

### 1.1.1 Études sur le sport

La production scientifique dans le champ de l'histoire du sport est un phénomène assez récent si on la compare à des thèmes plus classiques, mais il est néanmoins possible de repérer une bonne base d'ouvrages pertinents. Les premiers chercheurs qui ont travaillé sur le sujet se sont surtout attardés à établir les origines des différents sports, comme l'illustrent les travaux de Michel Vigneault (*La diffusion du hockey à Montréal, 1890-1910*<sup>1</sup>), de Gilles Janson (*Emparons-nous du sport : Les Canadiens français et le sport au 19<sup>e</sup> siècle*<sup>2</sup>) et de Alan Metcalfe (*Canada Learns to Play, The Emergence of Organized Sport, 1807-1914*<sup>3</sup>). Cette tendance est restée jusqu'au milieu des années 1980 et elle a pavé la voie à une analyse qui traite du hockey non plus strictement comme un sport, mais plus largement comme un phénomène socioculturel. Ce courant est identifiable au Canada anglais, comme en témoignent les ouvrages de Hart Cantelon (*Leisure, Sport and Working Class Cultures: Theory and History*<sup>4</sup>), de Richard Gruneau (*Hockey Night in Canada: Sport, Identities, and Cultural Politics*<sup>5</sup>) et de Bruce

---

<sup>1</sup> Michel Vigneault, *La diffusion du hockey à Montréal, 1890-1910*, Windsor, Université de Windsor, Thèse de doctorat, 1986.

<sup>2</sup> Gilles Janson, *Emparons-nous du sport, Les Canadiens français et le sport au 19<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Éditions Guérin, 1995.

<sup>3</sup> Alan Metcalfe, *Canada Learns to Play: The Emergence of Organized Sport, 1807-1914*, Oxford, Oxford University Press, 1987.

<sup>4</sup> Hart Cantelon et Richard Gruneau, *Sport, Cultur, and the Modern State*, Toronto, University of Toronto Press, 1982.

<sup>5</sup> Richard Gruneau, *Hockey Night in Canada : Sport, Identities, and Cultural Politics*, Toronto, Garamond Press, 1993.



Kidd (*The Struggle for Canadian Sport*<sup>6</sup>). Plus récemment, s'ajoutent dans cette lignée un mémoire de maîtrise de David Di Felice sur l'émeute au Forum de 1955<sup>7</sup>, ainsi que les travaux de Kristi A. Allain (*Real Fast and Tough : The Construction of Canadian Hockey Masculinity*<sup>8</sup>) et Michael A. Robidoux (*Imagining a Canadian Identity through Sport : A Historical Interpretation of Lacrosse and Hockey*<sup>9</sup>). Parmi ces ouvrages, seul celui de Di Felice traite directement du Québec et, de ce fait, retient particulièrement notre attention. Il propose une interprétation de l'émeute liée à la suspension de Maurice Richard en 1955 en se basant sur le conflit linguistique. Dans son analyse, l'auteur présente Richard et le président de la ligue, Clarence Campbell, comme les ambassadeurs de leurs groupes ethniques respectifs en faisant référence à leurs origines, à leurs carrières et à leurs attitudes face à la guerre. Tout ce travail de symbolisation amène Di Felice à présenter l'émeute comme une expression des inégalités présentes entre les deux principaux groupes linguistiques dans le Québec des années cinquante. Son travail nous est utile puisque comme le nôtre, il s'inscrit dans une perspective sociale du hockey et analyse l'émeute de 1955 au-delà de la simple interprétation sportive.

Au Québec, le virage socioculturel dans l'étude du sport s'est effectué plus tardivement qu'au Canada anglais mais les quelques ouvrages suivants semblent témoigner que le courant est en pleine expansion. En ce sens, les

---

<sup>6</sup> Bruce Kidd, *The Struggle for Canadian Sport*, Toronto, University of Toronto Press, 1996.

<sup>7</sup> David Di Felice, *The Richard Riot : A Socio-Historical Examination of Sport, Culture, and the Construction of Symbolic Identities*, Kingston, Queen's University, mémoire de maîtrise, 1999.

<sup>8</sup> Kristi A. Allain, « Real Fast and Tough : The Construction of Canadian Hockey Masculinity », dans *Sociology of Sport Journal*, vol. 25, no 4, déc.2008.

<sup>9</sup> Michael A. Robidoux, « Imagining a Canadian Identity through Sport : A Historical Interpretation of Lacrosse and Hockey », *Journal of American Folklore*, vol. 115, no 456, 2002.

travaux de Benoît Melançon (*Les yeux de Maurice Richard, une histoire culturelle*<sup>10</sup>), de Julie Perrone (*Le processus d'héroïsation du Rocket*<sup>11</sup>), de Fannie Valois-Nadeau (*Quand le cœur a ses raisons : Analyse de la construction mythique du Club de hockey le Canadien de Montréal*<sup>12</sup>), d'Anouk Bélanger (« Le hockey au Québec, bien plus qu'un jeu : Analyse sociologique de la place centrale du hockey dans le projet identitaire des Québécois<sup>13</sup> ») et de Christian Poirier (*Hockey et identité au Québec : L'évolution contrastée d'un sport « national »*<sup>14</sup>) participent de ce virage, tout en traitant exclusivement ou majoritairement du hockey.

Dans un premier temps, l'article d'Anouk Bélanger figure comme pionnier en ce qui concerne l'association du hockey à l'identité québécoise. À travers les articles de journaux et les biographies de Maurice Richard, l'auteure tente de démontrer que le hockey incarne le projet identitaire de nombreux Québécois. Elle en conclut que dans le contexte contemporain d'une économie capitaliste mondiale, le hockey réussit encore à encapsuler la problématique et les tensions qui sont associées à la quête d'identité des Québécois. En ce qui concerne notre analyse, cet ouvrage offre des pistes

---

<sup>10</sup> Benoît Melançon, *Les yeux de Maurice Richard, une histoire culturelle*, Montréal, Édition Fides, 2006.

<sup>11</sup> Julie Perrone, *Le processus d'héroïsation du Rocket*, mémoire de maîtrise, Montréal, UQAM, 2008.

<sup>12</sup> Fannie Valois-Nadeau, *Quand le cœur a ses raisons : Analyse de la construction mythique du club de hockey le Canadien de Montréal*, Mémoire de maîtrise, Montréal, UQAM, 2009.

<sup>13</sup> Anouk Bélanger, « Le hockey au Québec, bien plus qu'un jeu : analyse sociologique de la place centrale du hockey dans le projet identitaire des Québécois », *Loisir et Société*, vol. 19, no 2, automne 1996.

<sup>14</sup> Christian Poirier « Hockey et identité au Québec, l'évolution contrastée d'un sport national », dans *Jeux, sports et francophonie, l'exemple du Canada*, sous la dir. de Jean-Pierre Augustin et Christine Dallaire, Pessac, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 2007.

intéressantes sur la capacité de Maurice Richard à représenter la nation canadienne-française.

Les travaux de Melançon et de Perrone, quant à eux, posent également un regard socioculturel sur le hockey au Québec mais en se consacrant exclusivement à Maurice Richard. Melançon propose une histoire culturelle des représentations du joueur vedette à travers laquelle il présente l'évolution du mythe associé à la personne qu'est Maurice Richard. L'ouvrage couvre une très grande période ce qui implique que les représentations du célèbre numéro neuf ne sont pas toutes analysées en profondeur. C'est d'ailleurs le principal reproche que lui réserve Perrone dans son mémoire : « Melançon soulève certains points intéressants mais ne fait que les effleurer, laissant au lecteur le soin d'aller faire sa propre recherche ce qui fait que nous terminons le livre en se demandant à quel endroit le côté « histoire culturelle » de la chose fut développé, étant donné le manque d'analyse profonde<sup>15</sup>. » Cette critique nous semble un peu sévère car le livre répertorie tout de même à peu près toutes les publications sur Richard et plusieurs d'entre elles sont bien analysées et remises en contexte. De plus, Melançon souligne clairement que Richard pouvait à la fois incarner le nationalisme canadien-français et le fédéralisme canadien dans le Québec des années cinquante, ce qui cadre très bien avec notre présente analyse. Pour sa part, Julie Perrone insiste sur le processus d'héroïsation du « Rocket » qu'elle dépeint à travers trois étapes : la création du héros de 1943 à 1960, sa légitimation de 1960 à 1996 et son institutionnalisation de 1996 à 2007. Elle conclut en affirmant que l'image du joueur et celle du héros institutionnalisé ont grandement divergé au fil des années et ce, en fonction des valeurs et des besoins changeants de la société. En relation avec le

---

<sup>15</sup> Perrone, *op.cit*, p.19.

présent mémoire, seule sa première étape s'attarde à la période couverte par notre travail et elle y présente trois critères nécessaires au processus de création du héros, soit la montée rapide de la célébrité, une réception positive des partisans et une interprétation mythique des performances. Ces critères ont constitué une base comparative intéressante à notre propre section sur le processus de création d'un sentiment d'appartenance à l'équipe des Canadiens de Montréal par les médias.

Dans une perspective plus large, l'article de Christian Poirier, lui, démontre comment les Canadiens français se sont appropriés le hockey, un sport à l'origine anglophone, et comment ce sport a constitué un espace de compétition entre le Canada et le Québec. Son analyse se base principalement sur cinq éléments : la production de récits symboliques autour de Maurice Richard et de Guy Lafleur, le rôle identitaire de l'équipe des Nordiques de Québec, les interventions étatiques des gouvernements provinciaux et fédéraux pour promouvoir l'unité canadienne ou l'émancipation collective du Québec de 1960 à 2007, l'institutionnalisation du hockey amateur et le contexte global de l'économie du sport en Amérique du Nord. Il termine en affirmant que le hockey apparaît comme un véritable témoin des enjeux culturels, politiques et économiques greffés à la question identitaire du Québec et que l'appropriation du hockey par les Québécois fut un moyen déployé par ces derniers pour s'ancrer dans la modernité nord-américaine. Nous considérons cet article comme un excellent survol de l'interface entre la question identitaire au Québec et le hockey puisqu'il en couvre les enjeux culturels, politiques et économiques sur une période de plus de cent ans. De ce fait, Poirier ouvre des pistes intéressantes, notamment au niveau de la défense des droits des Canadiens français par Richard le journaliste, que nous avons approfondies dans une perspective plus globale dans le cadre de notre propre travail.

Le dernier ouvrage sur le hockey qui a retenu notre attention est le mémoire en sociologie de Fannie Valois-Nadeau, qui s'intéresse au processus de création de mythes dans l'univers du hockey. Toutefois, contrairement à Melançon, elle ne se limite pas au phénomène de Maurice Richard, mais traite du mythe plus large des Canadiens de Montréal, ce qui s'apparente un peu plus à notre approche. Son analyse s'effectue à partir des forums de discussion Internet du *Réseau des Sports* dans le but d'établir la signification actuelle du symbole que représente l'équipe montréalaise. L'auteure conclut que les éléments qui façonnent le mythe populaire sont teintés par la conjoncture du moment, ce qui l'amène à se redéfinir constamment. En ce sens, le contexte des années cinquante et celui du présent impliquent des perspectives relativement éloignées en matière de hockey, menant ainsi nos travaux à différentes conclusions. Par exemple, actuellement, selon Fannie Valois-Nadeau, le mythe se construit en partie autour d'un sentiment nostalgique alors que, dans les années cinquante, selon notre point de vue, l'appartenance populaire se basait sur un sentiment de fierté. Valois-Nadeau affirme également que les mythes créés par les partisans du Canadien au cours des générations assurent leur pérennité grâce à leur capacité à évoquer de multiples sens. En relation avec cet ouvrage, notre mémoire tente de démontrer qu'avant la création d'un mythe associé au *Tricolore* par les partisans, il y a d'abord eu l'instauration d'un sentiment d'appartenance à l'équipe par les médias, lequel évoquait tantôt un lien à la nation canadienne, tantôt un lien à la nation canadienne-française.

Par le biais de notre mémoire, nous comptons nous inscrire dans la lignée de ce nouvel angle de vue scientifique sur le sport en dépassant la simple dimension ludique du hockey pour en illustrer la portée socioculturelle.

### 1.1.2 Études sur les médias

Puisque le présent mémoire se penche sur la médiatisation du hockey, nous proposons ici un bilan sommaire des principaux ouvrages associés aux médias analysés dans ce mémoire. À ce propos, l'ouvrage de Paul Rutherford (*Primetime Canada, When Television Was Young 1952-1967*) apparaît fondamental pour mettre en contexte l'émergence de la télévision. Ce dernier analyse le développement, l'impact et les buts de ce média et conclut que la télévision au Canada a été une révolution ratée qui n'a jamais réalisé les ambitions de ses dirigeants. Rutherford affirme également que la trajectoire sociale de la télévision a été déterminée par la volonté du gouvernement, la puissance du commerce, l'empire d'Hollywood, mais aussi par les préférences et les habitudes des téléspectateurs. Ce dernier point concernant l'influence de la population est d'intérêt pour le présent mémoire. De plus, l'auteur consacre plusieurs pages de son ouvrage au phénomène de l'apparition du hockey au petit écran. Toutefois, son analyse s'adresse davantage au réseau télévisé anglophone qu'à son équivalent de langue française. Par ailleurs, Rutherford s'intéresse au concept de fabrication de héros par le monde du hockey et ses diffuseurs, ce qui se veut une autre avenue intéressante pour notre mémoire. En résumé, l'auteur est d'avis que le hockey télévisé a joué un rôle déterminant dans l'expression de la manière de vivre canadienne.

Hockey had come to prominence in the age of radio. The game and the audience television inherited. Television did have an effect, of course: it magnified the significance of hockey as an expression of Canada's way of life. It set the stage for what seemed hockey's conquest of North America.<sup>16</sup>

---

<sup>16</sup> Paul Rutherford, *When Television Was Young, Primetime Canada 1952-1967*, Toronto, University of Toronto Press, 1990, p.254-255.

De plus, Rutherford affirme que la télévision est un média assez souple pour s'adapter au style de jeu du hockey, rendant ainsi l'expérience télévisuelle aussi près de la réalité que possible.

Hockey on television was an actuality broadcast. The broadcasters adjusted to the rhythms and routines of the game itself....The experience wasn't all that different from being in the arena...The camera's role was always to focus on the puck, providing close-up around the nets or when the action got heavy and personal, say, on the boards or in the corners.<sup>17</sup>

L'aspect socio-identitaire de la télévision a également été traité dans la littérature, notamment dans l'ouvrage de Richard Collins (*Culture, Communication & National Identity*<sup>18</sup>). Même si ce livre ne se consacre pas uniquement à la période couverte par le présent mémoire, il aborde tout de même plusieurs thèmes qui lui seront pertinents, notamment dans son chapitre sur le nationalisme. Collins amène plusieurs comparaisons entre les réseaux de télévision canadien et québécois. De plus, pour l'auteur, la télévision contribue à la production d'un sentiment national, même si elle n'en est pas le déterminant principal : « My own view is that political institutions are more important than television and culture, or even language, in producing and reproducing a solid sentiment of national identity among Canadians<sup>19</sup>. »

À ce sujet, Neil Earle amène une vision opposée dans un article paru en 1995 dans la *Revue d'études canadiennes*. Pour lui, la télévision a un

---

<sup>17</sup> Rutherford, *op.cit.*, p.242-243.

<sup>18</sup> Richard Collins, *Culture, Communication & National Identity, The Case of Canadian Television*, Chicago, University of Illinois Press, 1990.

<sup>19</sup> *Ibid*, p.329.

impact prédominant dans le développement du sentiment national. Dans son texte, il explique que la télévision est le principal facteur qui a éveillé l'intérêt national pour la Série du siècle de 1972 (tournoi international de hockey ayant opposé en finales le Canada et l'URSS) et qui a permis d'unir les citoyens canadiens au sein d'un même « espace psychique », créé par la fascination qu'exerce ce média.<sup>20</sup> Par contre, la position d'Earle rejoint grandement celle de Rutherford quant au potentiel de la télévision de rendre l'expérience du hockey particulièrement réaliste et vivante aux téléspectateurs.

Television is suited to the game's strengths. Hockey is a transition game-everyone gets a chance to play, and it is one of the few games where players can change on the fly. Crucially, the spectators are close to the ice surface. This serves to heighten the intensity of the crowd reactions, reactions which the cameras and microphones-in that relatively small place-can easily amplify.<sup>21</sup>

Finalement, l'ouvrage de Richard Gruneau et David Whitson (*Hockey Night in Canada: Sport, Identities and Cultural Politics*) analyse la capacité du hockey à constituer un symbole important de la nation canadienne à travers son principal vecteur de diffusion, l'émission télévisée *Hockey Night in Canada*. Les auteurs concluent que cette capacité a atteint un maximum entre les années cinquante et quatre-vingts et qu'elle diminue depuis ce temps. Cette tendance s'explique, selon eux, par une plus grande diversité sportive accessible à la jeunesse d'aujourd'hui, par l'invasion des joueurs européens dont les vedettes constituent de nouveaux modèles pour les jeunes Canadiens et par le vieillissement de la population ayant vécu la

---

<sup>20</sup> Neil Earle, « Hockey as a Canadian Popular Culture: Team Canada 1972, Television and the Canadian Identity », *Revue d'études canadiennes*, vol. 30, no 2, 1995, p.108-110.

<sup>21</sup> *Ibid*, p.110.



période de gloire du hockey au pays. De plus, Gruneau et Whitson affirment que c'est la familiarité envers les joueurs qui a fait de l'émission *Hockey Night in Canada* un rituel familial du samedi soir<sup>22</sup>. Ces notions de familiarité envers les joueurs et de rite hebdomadaire ont été grandement développées dans le présent mémoire.

En ce qui concerne la radio, l'ouvrage de Pierre Pagé, *Histoire de la radio au Québec : Information, éducation, culture*<sup>23</sup> agit à titre de pierre angulaire sur le sujet. Ce travail est le récit d'une aventure technique, sociale et culturelle dans laquelle les artisans de l'histoire de la radio sont à l'avant-scène. Selon l'auteur, le premier média électronique a été un employeur essentiel pour les artistes, les comédiens et les journalistes. Vibrant aux temps fort de l'histoire nationale, la radio s'est faite, selon Pagé, le laboratoire et le véhicule des idées de la modernité et des nouveaux courants créatifs, offrant du même coup aux auditeurs une ouverture sur le monde tout autant qu'un repère d'identité collective. Particulièrement utile pour notre historique des médias, ce livre offre en plus une perspective intéressante sur le métier de journaliste sportif.

Au niveau de la presse écrite, notre survol historiographique s'arrête tout d'abord sur l'ouvrage de Jean de Bonville (*La presse québécoise de 1884 à 1914 : Genèse d'un média de masse*<sup>24</sup>), dans lequel l'auteur décrit l'évolution, pour ne pas dire la métamorphose de la presse écrite durant cette

---

<sup>22</sup> Gruneau et Whitson, *op.cit.*, p.216.

<sup>23</sup> Pierre Pagé, *Histoire de la radio au Québec, information, éducation, culture*, Montréal, Fides, 2007.

<sup>24</sup> Jean de Bonville, *La Presse québécoise de 1884 à 1914, genèse d'un média de masse*, Québec, PUL, 1988.

période de trente ans. L'auteur affirme qu'entre 1884 et 1914, le modèle passe de la modeste feuille d'opinion à un journal d'information à grand tirage. Selon de Bonville, cette évolution s'explique par un progrès technique qui s'est conjugué au développement de l'alphabétisation et des moyens de communications pour entraîner une soif d'informations devenue inépuisable chez le large public. Par ces transformations, les journaux sont devenus de véritables entreprises et les éditeurs, des hommes d'affaires. Ce travail de Jean de Bonville est principalement utilisé pour notre historique sur la presse écrite. De plus, même si l'ouvrage est principalement centré sur le poids de l'économie de marché sur la presse, il comporte tout de même certaines réflexions intéressantes sur l'influence culturelle des médias.

Le produit matériel de la presse est un bien culturel dont les caractéristiques sémantiques et morphologiques obéissent, elles aussi, aux contraintes, aux attentes et aux pressions de la société et de l'économie. Les artisans qui façonnent le journal jouent un rôle, possèdent des statuts, utilisent des techniques, tiennent des discours : ils n'échappent pas pour autant aux mêmes impératifs. Les lecteurs, enfin, sont sûrs que c'est pour eux que tout ce monde s'agite. Mais ils se trompent...<sup>25</sup>

L'ouvrage de Pierre Godin (*La lutte pour l'information : Histoire de la presse écrite au Québec*<sup>26</sup>), quant à lui, étend sa période d'étude au XXe siècle et aborde l'histoire de la presse écrite au Québec à travers le point de vue de vingt-quatre hommes associés ou anciennement associés au domaine journalistique, dont Jean de Bonville. Il en vient sensiblement aux mêmes conclusions que de Bonville en ce qui concerne la période du tournant du XIXe siècle. Quant à son traitement de l'époque du XXe siècle, Godin y laisse beaucoup de place à l'opinion des interviewés et très peu à

---

<sup>25</sup> De Bonville, *op.cit.*, p.370.

<sup>26</sup> Pierre Godin, *La lutte pour l'information, Histoire de la presse écrite au Québec*, Montréal, Le jour Éditeur, 1981.

l'analyse. D'ailleurs, l'ouvrage ne possède pas vraiment de conclusion, l'auteur termine simplement en affirmant que les journalistes n'accepteraient probablement jamais l'intervention de l'État sous la forme d'une commission d'enquête pour régulariser la profession, mais que l'effort serait mieux vu si l'État pouvait mettre un frein à la concentration de la presse ou combler les disparités régionales. En ce qui a trait à notre mémoire, l'ouvrage de Godin facilite la mise en perspective de l'historique de la presse écrite puisqu'il couvre toute la période d'existence du média et offre de multiples points de vue sur le sujet. De plus, nous avons pu nous inspirer des entrevues réalisées pour son étude (dont la méthodologie est décrite dans les annexes) pour planifier nos propres entretiens dans le cadre de notre travail.

Finalement, l'ouvrage dirigé par Gene Allen et Daniel J. Robinson (*Communicating in Canada's Past: Essays in Media History*<sup>27</sup>) offre une vision plus globale des médias car il aborde les thèmes de la radio, la presse, la télévision et la publicité. L'introduction est particulièrement pertinente pour notre mémoire puisqu'on y présente les principaux concepts et les nouvelles théories du champ de recherche que représente l'histoire des médias. En ce sens, les auteurs y vont de la réflexion suivante :

One of the main reasons for being interested in media is that they carry messages and meaning: they must, therefore, be understood in terms of their content and especially the different ways in which people interpret media content and media forms to construct personal meanings and social identities[...] While recovering reliable information about how past audiences used and responded to media can be difficult, many scholars have found a way of doing so, adding a crucial dimension to our understanding<sup>28</sup>.

---

<sup>27</sup> Gene Allen et Daniel J. Robinson, *Communicating in Canada's Past: Essays in Media History*, Toronto, UTP, 2009.

<sup>28</sup> *Ibid*, p.7.

Ce type d'approche, s'intéressant aux façons par lesquelles les gens interprètent les médias pour construire des éléments de leur identité personnelle et sociale, est celle que nous tentons de préconiser dans le chapitre trois, par l'entremise de nos entrevues et de nos témoignages. Contrairement au second chapitre qui cible l'intention des médias en regard du façonnement d'un sentiment d'appartenance à une collectivité, le chapitre trois vise davantage la réception des médias dans la population et son impact sur la sociabilité.

### 1.1.3 Études sur le sentiment d'appartenance et le nationalisme d'après guerre

Le sentiment d'appartenance consiste en l'impression, chez un individu, d'appartenir à une collectivité (« race », pays, classe, parti). C'est du moins la définition qu'en fait le dictionnaire *Le Robert*. Si la définition en tant que tel ne suscite pas de discorde au sein de la communauté scientifique, au Québec et au Canada, beaucoup d'encre a coulé au sujet de l'identification des éléments qui déterminent le sentiment d'appartenance (ethnicité, langue, culture, religion, etc), ainsi que de l'objet auquel s'applique cette appartenance (nation canadienne versus nation québécoise). Ce débat est à la base de la complexité de l'appartenance nationale au pays et plusieurs historiens ont donné leur point de vue sur le sujet.

Tout d'abord, en ce qui concerne le Québec, Catherine Foisy affirme que la langue et les valeurs socioculturelles telles que la famille et l'égalité sont au cœur de la définition de la société québécoise moderne, et ainsi font partie des composantes de l'appartenance au Québec : « Il est d'abord indéniable que les valeurs sociales et la centralité de la langue française font consensus dans la définition de la société québécoise moderne et ce, autant

et sinon plus d'un point de vue politique que culturel<sup>29</sup>. » Ce rapprochement entre le thème de la famille, de la langue et l'appartenance au Québec est crucial pour notre approche et sera approfondi dans notre mémoire.

Jean-Pierre Hogue offre un point de vue connexe puisqu'en matière d'appartenance à la nation canadienne-française, il place l'aspect culturel en position centrale. L'auteur mise particulièrement sur le concept des valeurs communes et souligne à ce titre la famille, le travail et les loisirs. De plus, Hogue met en évidence les différences possibles existant entre Canadiens français et anglais en ce qui a trait à la perception de ces valeurs.

Les trois-quarts des gens interviewés considèrent que la famille est, chez les Canadiens français, une valeur soit également importante, soit plus importante que chez les Canadiens anglais...Le résultat montre qu'il y a deux fois plus de Québécois interviewés qui déclarent et perçoivent que le Canadien français «moyen» est plus porté vers les loisirs que ne l'est l'anglophone<sup>30</sup>.

L'ouvrage de Hogue apparaît utile à notre travail qui reprendra ces thèmes de la famille et des loisirs. De plus, les données de l'auteur suggérant la possibilité que les loisirs soient une occupation privilégiée des Québécois, nous supposons que le thème du hockey puisse être un sujet évocateur à leur endroit.

Fernand Dumont est un autre défenseur du point de vue selon lequel l'appartenance est principalement modulée par le facteur culturel. Geneviève

---

<sup>29</sup> Catherine Foisy, *Identification et appartenance à la société québécoise : le cas des jeunes Montréalais issus de l'immigration*, Mémoire de maîtrise, Montréal, UQAM, 2005, p.66.

<sup>30</sup> Jean-Pierre Hogue, *L'héritage de Jacques-Cartier, les valeurs, l'appartenance et les frustrations des Québécois*, Ottawa, ÉdiCompo, 1982, p.29 et 43.

Mathieu résume la perspective de Dumont dans sa synthèse du débat au sujet de la redéfinition de la nation.

C'est donc dire que, chez Dumont, nation canadienne-française et territoire québécois ne coïncident pas. Ce n'est pas le fait d'être rattaché à un territoire qui détermine l'appartenance à la nation, mais plutôt le fait de partager des caractéristiques culturelles communes. C'est, en définitive, une conception culturelle de la nation que défend Dumont<sup>31</sup>.

Toutefois, lorsqu'il est question de nation canadienne, tous ces éléments que sont la langue, la culture et les valeurs comportent beaucoup plus de disparité qu'à l'échelle provinciale. L'appartenance à cette nation est donc plus difficilement explicable et plusieurs auteurs le soulignent, de façon parfois même catégorique. Jean-Claude Rolinat affirme ainsi son opinion sur le sujet : « La nation canadienne ne semble exister que dans les livres... Un Canadien lorsqu'il quitte sa province d'origine a un peu l'impression d'aller à l'étranger.<sup>32</sup>» Dans le même sens, mais d'une manière un peu plus posée, Richard Gruneau et David Whitson se questionne sur la possible existence d'une identité nationale homogène pour le Canada : « The distinctiveness of Quebec society alone has always lent itself to suspicions about the possibility of a homogeneous common culture and a singular national identity.<sup>33</sup>»

Qu'à cela ne tienne, plusieurs personnes provenant de milieux multiples et d'époques différentes ont donné leurs représentations de la nation canadienne. Certains proposent des composantes géographiques

---

<sup>31</sup> Geneviève Mathieu, *Qui est Québécois?, synthèse du débat sur la redéfinition de la nation*, Montréal, VLB éditeur, 2001, p.27.

<sup>32</sup> J-C Rolinat, *Nationalisme québécois & Canada français*, Paris, Éditions Dualpha, 2000, p.175.

<sup>33</sup> Gruneau et Whitson, *op.cit.*, p.273.

comme caractéristiques communes aux Canadiens, comme Carl Berger<sup>34</sup> qui caractérise ces derniers comme des hommes du Nord capables de survivre au dur climat hivernal, une représentation qui sera qualifiée de mythe par Cole Harris<sup>35</sup>. Pour sa part, Desmond Morton avance qu'au Canada, la multiplicité constitue une caractéristique inhérente à l'appartenance nationale.

Le Canada est-il une nation ou deux ou plusieurs nations ? Dans l'esprit de son peuple, l'une des trois réponses convient. C'est un lieu dont les frontières s'agrandissent, dont les habitants partagent quelques expériences en commun et de nombreuses expériences différentes et ont assumé toute une variété d'identités.<sup>36</sup>

René Durocher nuance davantage ce concept de pluralité en suggérant qu'au sein d'une nation qui en est empreinte, l'appartenance nationale de chaque citoyen repose sur sa façon personnelle de s'approprier différents éléments de la multitude.

Il peut y avoir une histoire nationale des Acadiens, des Canadiens français, des Cris, des Québécois et bien entendu des Canadiens. Les différentes histoires nationales se recoupent et se chevauchent. À chacun de déterminer si telle ou telle histoire est, pour lui, son histoire nationale<sup>37</sup>.

Dans notre travail, le libre arbitre tel qu'ici décrit constituera la base de l'interprétation du sentiment d'appartenance, à savoir que l'équipe des

---

<sup>34</sup> Carl Berger, « The True North Strong and Free », dans *Nationalism in Canada*, Montréal, Peter Russel Editor, 1966, p.3-26.

<sup>35</sup> Cole Harris, « The Myth of the Land in Canadian Nationalism », dans *Nationalism in Canada*, Montréal, Peter Russel Editor, 1966, p.27-46.

<sup>36</sup> Desmond Morton, « L'histoire nationale est-elle possible au Canada ? », dans *À propos de l'histoire nationale*, sous la dir. Robert Comeau et Bernard Dionne, Québec, Septentrion, 1998, p.80.

<sup>37</sup> René Durocher, « Une ou des histoires nationales ? » dans *À propos de l'histoire nationale*, sous la dir. Robert Comeau et Bernard Dionne, Québec, Septentrion, 1998, p.86.

Canadiens de Montréal, dans le contexte des années 50, auprès de la population, pouvait tantôt susciter un sentiment d'appartenance à l'équipe elle-même, tantôt évoquer une appartenance à la nation canadienne-française, tantôt interpeller l'appartenance à la nation canadienne. Le discours médiatique reprenait cette pluralité puisque les journalistes associaient l'équipe des Canadiens parfois à la nation canadienne-française et en d'autres temps à la nation canadienne.

#### 1.1.4 Études sur la sociabilité

Le dictionnaire définit le terme de la sociabilité comme étant l'aptitude à vivre en société et à entretenir des relations avec d'autres personnes<sup>38</sup>. Il s'agit d'un thème qui n'a été que très peu abordé dans la littérature scientifique puisqu'il n'est pas facile de l'analyser et de le documenter, mais certains auteurs s'y sont tout de même risqués. Deux d'entre eux ont explicité le concept de sociabilité, soit Roger Levasseur et Rose-Marie de Casabianca. Dans son livre *De la sociabilité, spécificité et mutations*, Levasseur définit ainsi ce concept :

Quand nous parlons de sociabilité, nous nous référons à un type particulier de relations sociales. Dans l'optique ici privilégiée, la sociabilité renvoie à un espace de relations intermédiaires qui se situe au-delà des nécessités élémentaires de l'existence, et en deçà des pouvoirs institués<sup>39</sup>.

Rose-Marie de Casabianca, quant à elle, y va de la définition suivante au sujet de la sociabilité : « Elle est la capacité psychologique qui permet à

---

<sup>38</sup> Paul Robert, *Le Nouveau Petit Robert*, Paris, Dicorobert Inc, 1996, p.2100

<sup>39</sup> Roger Levasseur dir, *De la sociabilité, spécificité et mutations*, Montréal, Éditions Boréal, 1990, p.9.



l'être humain de vivre en société. La sociabilité est composée du « sens social », la « sensibilité sociale » et le « sentiment social »<sup>40</sup>. Cette définition est particulièrement pertinente pour le présent projet puisque l'auteure associe directement le « sentiment social » à l'appartenance.

La sociabilité a également fait l'objet d'étude auprès de la population québécoise. La sociologue Andrée Fortin y a consacré son ouvrage *Histoires de familles et de réseaux, la sociabilité au Québec d'hier à demain*<sup>41</sup>. Dans son livre, l'auteure démontre que la sociabilité est constituée autour d'un noyau de base tripartite qui inclut la famille, les amis et le voisinage. De plus, Andrée Fortin précise que ce noyau doit être analysé sous l'angle fonctionnel et non affectif. En ce sens, le voisinage fait partie du noyau pour l'aspect pratique, ce qui n'implique pas nécessairement un lien intime. L'auteure conclut en affirmant que c'est la famille qui représente l'épine dorsale de la sociabilité dans le Québec des années cinquante et que c'est dans les loisirs qu'elle est le plus susceptible d'outrepasser les barrières sociales.

D'autres ouvrages analysent l'influence, sur la sociabilité, de caractéristiques sociales des individus, comme par exemple le genre. C'est le cas de l'historien Craig Heron qui étudie la sociabilité organisée autour de la masculinité dans son article « The Boys and Their Booze: Masculinities and Public Drinking in Working-Class Hamilton, 1890-1946<sup>42</sup> ». Il y aborde plus spécifiquement les relations privilégiées qu'entretenaient les hommes de la

---

<sup>40</sup> Rose-Marie de Casabianca, *Sociabilité et loisir chez l'enfant*, Neuchâtel, Éditions Dlachaux et Niestlé, 1968, p.14-15.

<sup>41</sup> Andrée Fortin, *Histoires de familles et de réseaux, la sociabilité au Québec d'hier à demain*, Montréal, Éditions St-Martin, 1987.

<sup>42</sup> Craig Heron, « The Boys and Their Booze: Masculinities and Public Drinking in Working-Class Hamilton, 1890-1946 » *Canadian Historical Review*, 2005, vol.86, no.3, p.411-452.

classe ouvrière dans les endroits publics servant de l'alcool ainsi que les discussions qui s'y rattachaient. L'auteur conclut que les travailleurs, au fil du temps, ont eu à ajuster leurs pratiques masculines pour y inclure les femmes et ainsi les accommoder. Pour Heron, le fait que les femmes possèdent des notions différentes de l'amusement en public a pu causer de nouvelles sources de tensions entre hommes et femmes. Cet angle d'approche nous est apparu très pertinent et nous avons cru bon de vérifier s'il s'appliquait aussi à la sociabilité associée au hockey.

Et finalement, la sociabilité a également été étudiée en relation avec le sport. Dans son article « Sport : structure, représentations idéologiques et symboliques »<sup>43</sup>, Roger Levasseur propose que le sport soit une activité qui favorise de façon toute particulière les relations et les échanges entre les individus et les groupes sociaux<sup>44</sup>. En ce sens, les gens peuvent se servir du sport pour créer de nouveaux liens sociaux ou encore pour approfondir des liens déjà existants.

Bref, il est à noter que globalement, même si restreinte, la littérature scientifique abordant les concepts de sociabilité et de sport rend compte de riches interactions entre les deux. De ce fait, nous avons décidé de vérifier de quelle manière la sociabilité associée au hockey pouvait moduler la vie personnelle des gens qui vivaient à cette époque.

---

<sup>43</sup> Roger Levasseur, « Sport : Structure, Représentations idéologiques et symboliques » dans *Canadian Sport, Sociological Perspectives*, dir Richard Gruneau et John Albinson, Toronto, Addison-Wesley, 1976, p.43-58.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p.51.

## 1.2 Problématique

Notre étude traite de comment les médias couvrant le hockey des Canadiens de Montréal dans les années cinquante ont créé et moussé un sentiment d'appartenance à l'équipe et aux nations qui lui sont associées, de même que comment ce sentiment d'appartenance a influencé la sociabilité au sein de la population québécoise. Toutefois, il est crucial de constater que cette relation est à double sens et qu'à bien des égards la sociabilité autour du hockey venait renforcer le sentiment d'appartenance à ce sport, à l'équipe du Canadien ainsi qu'aux différentes nations impliquées. Tenant compte de cette réciprocité, six principaux axes de réflexion sont suggérés dans ce travail. Les trois premiers se rattachent au chapitre sur le sentiment d'appartenance et les trois derniers, à celui sur la sociabilité.

Tout d'abord, en ce qui concerne le sentiment d'appartenance, notre premier axe de réflexion se situe au niveau du rôle des médias dans la popularisation du hockey dans le Québec des années cinquante et des décennies précédentes. Dans cette optique, nous retraçons l'historique des principaux médias couvrant le Canadien de Montréal, soit les journaux, la radio et la télévision. Comme deuxième axe d'analyse, nous nous penchons sur le processus par lequel les médias montréalais pouvaient créer et promouvoir un sentiment d'appartenance à l'équipe. Pour ce faire, nous examinons la taille, la fréquence et la nature des communications à travers la presse francophone et anglophone de la région de Montréal. Et en troisième lieu, nous nous questionnons sur le transfert, via les discours journalistiques, du sentiment d'appartenance à l'équipe du *Tricolore* vers l'appartenance à la ville et aux nations canadienne et canadienne-française.

Dans le chapitre suivant, notre premier axe d'analyse est l'influence de la classe sociale, du genre et de la langue sur la sociabilité engendrée par le hockey de manière générale, et plus spécifiquement sur les rituels entourant le visionnement des parties télédiffusées à *La soirée du hockey*. En second lieu, nous étudions le lien entre la sociabilité associée au hockey et les relations familiales, notamment les rapports intergénérationnels. Le dernier axe de réflexion consiste en l'étude de l'impact de la sociabilité entourant le hockey sur la consolidation d'un sentiment d'appartenance à la nation.

Le rôle des médias est capital dans cette analyse. À l'époque étudiée, la presse écrite de Montréal constituait un lieu privilégié pour mousser l'intérêt envers le hockey, étant le principal vecteur d'information au sujet de ce sport. De ce fait, les journalistes sportifs et autres membres des médias affectés à la couverture du *Tricolore* jouissaient d'une certaine influence sur la population. Or, il est permis de se demander si ce pouvoir était toujours mis au simple service du sport, et dans quelle mesure les convictions politiques des membres de la presse ou du journal entraient en ligne de compte. Voulait-on faire la promotion du sport ou ce dernier était-il utilisé pour promouvoir un point de vue sociopolitique? La presse anglophone couvrait-elle l'équipe des Canadiens de Montréal de la même manière que la presse francophone? Et du côté anglophone, l'appartenance nationale découlant du sentiment d'appartenance à l'équipe s'adressait-elle à la même nation que dans les médias francophones?

Par ailleurs, dans le cadre de notre étude, nous avons également interrogé l'impact sur la population de l'émission télévisée *La soirée du hockey*, diffusée par Radio-Canada et dont les cotes d'écoute dépassaient

les deux millions de téléspectateurs en 1960<sup>45</sup>. Qu'est-ce qui expliquait cette popularité? Quelle influence sur cette popularité a eu le travail de francisation du langage associé au hockey par René Lecavalier, un intellectuel au poste de descripteur? Quelle plus-value la télévision a-t-elle amenée à l'expérience de spectateur du hockey par rapport à la radiodiffusion?

Ces questionnements nous amènent au thème des rituels entourant le visionnement d'une partie de hockey télédiffusée. La télévision était peu répandue au début des années cinquante, de telle sorte que les gens étaient bien souvent appelés à se réunir autour des rares téléviseurs pour suivre le hockey des Canadiens de Montréal. Ces réunions entraînaient-elles des rituels particuliers avant ou pendant le visionnement des parties? Quels étaient-ils? Et comment ces rituels étaient-ils influencés par la classe sociale, le genre ou la langue? Par exemple, un ouvrier francophone regardait-il le hockey avec son patron anglophone? Les femmes participaient-elles à cette sociabilité associée au hockey et si oui, était-ce de la même manière que les hommes? Les réunions avaient-elles un impact sur la communication au sein des familles? Les liens familiaux et intergénérationnels de même que le sentiment d'appartenir à une nation étaient-ils influencés par la sociabilité autour du hockey? L'opinion de la population reflétait-elle l'historiographie ayant déjà associé le Canadien de Montréal à l'identité québécoise?

La complexité de ces questions d'étude, jumelée à la rareté de la recherche préexistante associant les thèmes du hockey, des médias, de l'appartenance et de la sociabilité, font de l'actuel projet une entreprise ambitieuse. Néanmoins nous considérons le sujet à la fois pertinent et fertile,

---

<sup>45</sup> Rutherford, *op. cit.*, p.246.

et donc y avons consacré notre travail dans une perspective de contribuer à notre mesure, même si modeste, à un avancement de la science à ce niveau.

### **1.3 Les hypothèses**

En réponse aux questions soulevées par l'étude, il est possible d'émettre quelques hypothèses de travail. Tout d'abord, il nous apparaît logique que l'arrivée de la télévision parmi les médias, de par sa capacité technique sans précédent à transmettre les différentes facettes de l'expérience du hockey, ait contribué à la popularisation de ce sport et au sentiment d'appartenance aux Canadiens de Montréal. De plus, les succès de l'équipe durant les années cinquante ont, pour leur part, potentiellement aidé à forger un sentiment d'appartenance à ce club de hockey au sein de la population. Les médias de l'époque ont d'ailleurs pris rapidement l'habitude de surnommer l'équipe « Nos Glorieux ». Finalement, nous croyons que l'historique francophone du club des Canadiens de Montréal, basé au Québec, et les performances exceptionnelles de plusieurs vedettes canadiennes-françaises dans l'équipe ont pu renforcer le sentiment d'appartenance des Québécois francophone à la nation canadienne-française.

En ce qui concerne la sociabilité, on peut supposer que les rituels entourant le visionnement du hockey réunissaient surtout des individus de même classe sociale, de même langue, et majoritairement de sexe masculin. Par contre, on ne peut rejeter l'hypothèse inverse d'un métissage des groupes sociaux, des groupes linguistiques et des genres autour de ce sport. Par ailleurs, le lien intergénérationnel qui nous semble le plus susceptible d'être influencé par la sociabilité associée au hockey est celui entre pères et

films. Par contre, les réunions suscitées par le visionnement des parties télévisées nous apparaît avoir pu moduler plusieurs autres relations interpersonnelles.

#### **1.4 La méthode**

Ce mémoire a été réalisé à partir de sources variées, notamment des émissions de télévision, de radio et des articles de journaux.

Premièrement, les archives de Radio-Canada ont été utiles, principalement puisqu'elles contiennent l'émission *La soirée du hockey* et du même coup, documentent l'excellent travail de francisation des termes servant à la description de hockey. Ces émissions permettent également de remettre en contexte l'expérience qu'était le visionnement du hockey à cette époque et d'évaluer la neutralité des analystes de *La soirée du hockey*. Par ailleurs, les archives de Radio-Canada contiennent l'émission *La ligue du vieux poêle* qui a contribué à notre compréhension du thème de la sociabilité puisqu'il s'agit de la première émission de causerie reliée au hockey jamais diffusée. Cette émission a également permis de vérifier quelles étaient les principales préoccupations des participants : était-ce les joueurs, l'équipe des Canadiens de Montréal ou encore le hockey en général? De plus, ces archives comportent un dossier sur les succès du Canadien de Montréal, insistant sur les cinq Coupes Stanley remportées consécutivement de 1956 à 1960. Un autre dossier, réservé à Maurice Richard, compte un reportage diffusé en 1960 qui montre des images en direct de l'émeute et l'appel au calme du hockeyeur vedette à l'endroit de la population en colère. Bref, l'échantillon total compte plus de quarante clips télévisés et radiodiffusés

dans les années cinquante. Ces reportages, disponibles en ligne<sup>46</sup>, nous ont principalement servi à vivre l'expérience du hockey télévisé de l'époque et à mettre en contexte certains des événements spéciaux qui ont touché le Canadien de Montréal durant les années cinquante. Cette connaissance s'est avérée particulièrement utile lors de la réalisation de nos entrevues puisqu'elle nous a permis de dialoguer plus en profondeur avec nos intervenants.

Ensuite, les journaux de l'époque ont constitué des sources pertinentes, principalement pour comprendre comment les médias de l'époque ont créé et moussé le sentiment d'appartenance au club de hockey de Montréal. De plus, les journaux représentaient, dans les années cinquante, le média offrant la plus grande capacité d'analyse du hockey car, à cette époque, la radio et la télévision étaient beaucoup plus axées sur la description. C'est ce qui explique que nous ayons basé notre analyse principalement sur la presse écrite.

Tout d'abord, le dépouillement de la section « Sports » de *La Patrie*, journal populaire et de langue française fondé par Honoré Beaugrand en 1879, a servi à découvrir comment leurs journalistes dépeignaient le hockey à la population. De plus, ce journal semblait être en pleine expansion durant les années quarante et cinquante, comme en témoigne la progression de son tirage qui est passé de 31 811 copies par jour en 1933 à 198 206 en 1962<sup>47</sup>.

---

<sup>46</sup> <http://archives.radio-canada.ca/sports/hockey/dossiers/3778>; <http://archives.radio-canada.ca/sports/hockey/dossiers/3617>; <http://archives.radio-canada.ca/sports/hockey/dossiers/62>. Ces archives ont été consultées pour la dernière fois en mars 2010.

<sup>47</sup> André Beaulieu et Jean Hamelin, *La presse québécoise des origines à nos jours*, tome 2 1860-1879, Québec, PUL, 1973, p.287.



Nous avons aussi eu recours au journal *Le Devoir*, un quotidien nationaliste qui a été fondé en 1910 par Henri Bourassa et qui visait un lectorat sélect, comme en faisait foi son tirage modeste : 20 112 exemplaires quotidiens en 1940 et 38 600 en 1960<sup>48</sup>. Il a été dépouillé puisqu'à titre de quotidien traditionnellement peu orienté vers des sujets populaires comme le hockey, les rares articles sur le sujet publiés dans ce journal témoignaient de l'importance de ce sport au Québec et des enjeux capitaux qui s'y attachaient.

Le troisième journal dépouillé est le quotidien *La Presse* qui s'adressait à une clientèle générale. De plus, il s'agissait d'un journal solidement implanté au Québec à cette époque, ce qui se reflétait dans son important tirage : 147 074 journaux par journée en 1940 et 285 787 en 1962<sup>49</sup>.

Par la suite, l'hebdomadaire le *Samedi-Dimanche* a été analysé en raison de sa chronique *Le tour du chapeau* basée sur les réflexions de Maurice Richard et rédigée par Paul St-George. En ce sens, le fait qu'un joueur de hockey pouvait offrir son opinion aux lecteurs par le biais de la presse démontre un lien particulier entre les journaux de l'époque et les Canadiens de Montréal.

Finalement, les quotidiens *The Gazette* et *The Montreal Star* ont également été analysés. Ces deux journaux de langue anglaise, et plus précisément leurs sections « Sports », ont été pris en considération afin d'assurer une couverture complète de l'opinion journalistique de la région de

---

<sup>48</sup> André Beaulieu et Jean Hamelin, *La presse québécoise des origines à nos jours*, tome 4 1896-1910, Québec, PUL, 1973, p.328.

<sup>49</sup> André Beaulieu et Jean Hamelin, *La presse québécoise des origines à nos jours*, tome 3 1880-1895, Québec, PUL, 1973, p.112.

Montréal et parce qu'ils possédaient les tirages les plus importants parmi la presse de langue anglaise : 33 262 copies quotidiennes en 1933 et 128 724 en 1963 pour *The Gazette*<sup>50</sup> alors que *The Montreal Star* affichait une production de 126 479 en 1940 et 180 464 en 1960<sup>51</sup>. *The Herald* représentait également une option envisageable mais puisque sa parution s'est terminée en 1957 et que son tirage était moins élevé, il n'a pas été retenu.

Bien entendu, un corpus de six journaux échelonné sur une période de dix ans a nécessité un certain échantillonnage. La période des séries éliminatoires (tournoi clôturant la saison régulière de la Ligue nationale de hockey) a donc été choisie comme échantillon d'analyse annuel, puisqu'à ce moment le sujet du hockey occupait plus d'espace dans les médias. De plus, une attention particulière a été portée à la couverture journalistique des principales crises ayant touché l'équipe des Canadiens de Montréal, comme par exemple la trame événementielle qui a mené à la suspension de Maurice Richard et à l'émeute au Forum en 1955, ou encore la grève des réalisateurs de Radio-Canada en 1959 qui a soulevé les passions des amateurs s'étant alors trouvés privés de la populaire émission télévisée. Ces événements ont fourni de riches informations en ce qui concerne le sens social du hockey. De plus, tous ces journaux ont été dépouillés aux mêmes dates, ce qui permet une comparaison de l'espace alloué et de la nature des commentaires réservés aux Canadiens de Montréal.

La seconde partie du corpus est constituée de sources offrant le point de vue de la population. Premièrement, deux recueils ont fourni des

---

<sup>50</sup> André Beaulieu et Jean Hamelin, *La presse québécoise des origines à nos jours*, tome 1 1764-1859, Québec, PUL, 1973, p.4.

<sup>51</sup> André Beaulieu et Jean Hamelin, *La presse québécoise des origines à nos jours*, tome 2 1860-1879, Québec, PUL, 1973, p.127.

témoignages de diverses personnes sur les débuts de la télévision<sup>52</sup> ainsi que sur leurs expériences en tant que partisans de hockey et des Canadiens de Montréal<sup>53</sup>. Ces sources, bien qu'elles n'aient pas été conçues pour le présent mémoire, ont tout de même donné des renseignements pertinents en ce qui concerne l'influence du genre, de la classe sociale et de la langue sur la sociabilité entourant le hockey. De plus, ces témoignages insistent grandement sur les répercussions familiales associées à l'expérience de téléspectateur de *La soirée du hockey*, ce qui cadre tout à fait avec une partie de la présente analyse. En se limitant à la période concernée par ce mémoire, cet échantillon comporte une vingtaine de témoignages d'hommes et de femmes issus majoritairement de la classe moyenne ainsi que du milieu ouvrier, et totalise près de cent vingt pages de texte.

Enfin, des sources orales ont été utilisées pour comprendre le thème de la sociabilité associée au hockey. Considérant le peu de littérature scientifique déjà existante sur ce sujet, le recours aux sources orales visait à générer de l'information sur la façon dont ce sport a pu influencer la sociabilité des Québécois. Depuis quarante ans, cette méthode a été privilégiée par les historiens intéressés par l'histoire sociale et celle des mentalités. Elle vise à sonder l'opinion populaire non incluse dans le discours public et conséquemment souvent négligée par la documentation écrite<sup>54</sup>. Par contre, une rigueur s'impose dans la façon d'organiser la cueillette d'informations et d'effectuer les entrevues. Il faut tout d'abord établir des

---

<sup>52</sup> Raymond Plante, *Une enfance en noir et blanc*, Montréal, les Éditions Les 400 coups, 2002, 135p.

<sup>53</sup> Marc Robitaille, *Une enfance bleu-blanc-rouge*, Montréal, les Éditions Les 400 coups, 2000, 166p.

<sup>54</sup> Denyse Baillargeon, *Ménagères au temps de la Crise*, Montréal, Éditions remue-ménage, 1993, p.31.

critères de sélection. Pour le présent travail, les individus interviewés devaient avoir vécu personnellement les débuts du hockey télévisé. De plus, puisque le souvenir du hockey des années cinquante est détenu par des personnes d'un certain âge, nous avons identifié des sites de recrutement qui desservent abondamment les individus de cette génération, soit les CSSS (Centre de santé et de services sociaux) et les foyers d'accueil dans la grande région de Montréal. Une requête d'entretien a été réalisée et distribuée dans ces endroits pour recruter les candidats potentiels. Bien que cette méthode ait amené quelques répondants, ce fut l'effet « boule de neige<sup>55</sup> » qui nous a permis de rencontrer la majorité de nos participants.

Par ailleurs, ces entretiens ont été réalisés selon un guide d'entrevue dont voici les principaux thèmes. Tout d'abord, on y retrouvait une partie « identification » incluant, entre autres, le nom, l'âge, le lieu de résidence, le genre, la langue, et le milieu social de la personne interviewée. Ensuite, une section « télévision » questionnait les individus sur la période à laquelle la télévision est apparue dans leurs régions respectives, la façon dont ils suivaient le hockey avant l'arrivée de ce nouveau média, ainsi que l'impact apporté par la télévision dans leur expérience de spectateur du hockey. La troisième partie de l'entrevue sondait les principaux rituels entourant le visionnement d'une partie de hockey télévisée et leurs impacts sur les rapports entre parents, amis et voisins. De plus, cette section s'attardait à la dimension intergénérationnelle de la sociabilité associée au hockey. Finalement, une dernière section questionnait les participants sur un éventuel sentiment d'appartenance à l'équipe et à la nation.

---

<sup>55</sup> L'effet boule de neige, dans ce contexte, se définit par la participation des interviewés au processus de formation de l'échantillon par la suggestion de candidats potentiels au chercheur.

Puisque le succès d'un tel entretien reposait principalement sur la qualité de la relation entre l'intervieweur et l'interviewé, l'échange devait être structuré, mais assez souple pour laisser le candidat s'exprimer pleinement. De ce fait, nous avons donc décidé de réaliser des entrevues semi structurées. Au total, sept entrevues d'une quarantaine de minutes chacune ont été effectuées auprès de six hommes et une femme ayant vécu les débuts du hockey télévisé et provenant de diverses régions et classes sociales<sup>56</sup>. Ces entretiens, additionnés aux vingt témoignages tirés des recueils, nous sont apparus suffisants pour constituer un échantillon respectable, compte tenu que leur utilisation se limite au troisième chapitre de notre mémoire. À cet égard, la spécialiste de l'histoire orale, Florence Descamps, affirme que lorsque l'on travaille avec des témoins d'un passé assez lointain, la formation de l'échantillon n'a pas à obéir aux règles de la statistique ou de la représentativité prescrites par la sociologie quantitative<sup>57</sup>. Toujours selon Descamps, dans ce genre de situation, l'historien doit privilégier la qualité des répondants au détriment du nombre<sup>58</sup>. En ce sens, les personnes que nous avons interviewées peuvent toutes être considérées comme des témoins de qualité en lien avec la période et le sujet analysés dans ce mémoire. Les entrevues ont été majoritairement effectuées à la résidence des personnes interviewées, deux hommes ont toutefois préféré un lieu public pour réaliser l'entretien. Malgré une certaine anxiété initiale attribuée à l'enregistrement de leurs propos ou la crainte de ne pas se rappeler assez précisément de l'époque, les participants nous ont tous livré

---

<sup>56</sup> L'âge de nos participants varie entre 62 et 91 ans. De plus, le ratio de six hommes pour une femme s'explique par un intérêt plus élevé pour le hockey chez le sexe masculin. Sans avoir la prétention d'être représentatif, notre échantillon devait, à notre avis, être conséquent avec ce fait.

<sup>57</sup> Florence Descamps, *L'historien, l'archiviste et le magnétophone: De la constitution de la source orale à son exploitation*, Paris, Comité pour l'histoire économique et financière de la France, 2001, p.285.

<sup>58</sup> *Ibid*, p.286.

leurs souvenirs dans un climat à l'intérieur duquel le malaise s'est rapidement dissipé au profit d'une atmosphère chaleureuse souvent teintée d'humour et d'une passion pour le hockey. Finalement, puisque certains de nos participants nous ont demandé que leurs noms ne soient pas dévoilés, nous avons donc décidé, par soucis d'uniformité, de généraliser l'anonymat à l'ensemble de nos répondants.

C'est donc sous cet angle et selon ces termes que nous avons abordé les chapitres suivants qui traitent respectivement du processus de création d'un sentiment d'appartenance à l'équipe du Canadien de Montréal par les médias montréalais des années cinquante, et de la sociabilité associée au hockey de la même époque.

## **CHAPITRE 2**

### **LES MÉDIAS MONTRÉALAIS, LE HOCKEY ET LA PROMOTION D'UN SENTIMENT D'APPARTENANCE**

De nos jours, le hockey est un sport abondamment médiatisé au Québec. Toutes les parties des Canadiens de Montréal sont télédiffusées, radiodiffusées et couvertes par les multiples journaux de la province. De plus, des chaînes de télévision spécialisées dans le sport offrent à la population toute une panoplie d'émissions qui portent sur le hockey. Récemment, les médias électroniques ont élargi davantage cette diffusion. Pourtant, il y a un peu plus d'un siècle, la couverture médiatique du monde du hockey était inexistante. Elle s'est donc développée graduellement au cours de cette période, pour aboutir à la vaste diffusion que nous connaissons aujourd'hui.

#### **2.1 Historique des médias**

Le présent chapitre analysera comment cette médiatisation croissante a pu favoriser un sentiment d'appartenance de la population québécoise à l'équipe des Canadiens de Montréal et à ses joueurs, à la ville de Montréal, ainsi qu'aux nations auxquelles le club est associé, soit les nations canadienne et canadienne-française. Mais au préalable, nous illustrerons le développement médiatique survenu au cours du dernier siècle en proposant un bref historique des principaux médias qui en sont venus à couvrir le hockey sur une base quotidienne.

### 2.1.1 Les journaux

Les journaux constituent le premier média à s'intéresser au hockey, et ce, bien avant que la radio et la télévision ne voient le jour. La première fois que ce sport est abordé dans un journal remonte à aussi loin que l'année 1875 dans le quotidien *The Gazette*<sup>1</sup>. À cette époque, les journaux sont considérés par plusieurs comme des biens de luxe au contenu et au tirage limités, et dont la population cible est principalement constituée de notables et d'hommes d'affaires<sup>2</sup>. De plus, le journal à cette époque est d'abord et avant tout un média d'opinion au détriment de l'information qui est plus rare, principalement en raison de la lenteur des communications. Néanmoins, le tout premier article publié par le journal anglophone *The Gazette* est un appel à tous visant à informer la population de la tenue d'un événement au Victoria Skating Rink le soir du 3 mars 1875.

A game of Hockey will be played at the Victoria Skating Rink this evening, between two nines chosen from among the members. Good fun may be expected, as some of the players are reputed to be exceedingly expert at the game. Some fears have been expressed on the part of intending spectators that accidents were likely to occur through the ball flying about in too lively a manner, to the imminent danger of lookers on, but we understand that the game will be played with a flat circular piece of wood, thus preventing all danger of its leaving the surface of the ice<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Guay, *op. cit.*, p.29.

<sup>2</sup> Jean de Bonville, *La Presse québécoise de 1884 à 1914, genèse d'un média de masse*, Québec, PUL, 1988, p.1.

<sup>3</sup> « Victoria Rink », *The Gazette*, 3 mars 1875, p.3, cité dans Guay, *op.cit.*, p.34.



Dans son édition du lendemain, le journal publie ce qu'il convient d'appeler le premier compte rendu d'une partie de hockey auquel on a greffé quelques commentaires explicatifs.

At the Rink last night a very large audience gathered to witness a novel contest on the ice. The game of hockey though much in vogue on the ice in New England and other parts of the United States, is not much known here, and in consequence the game of last evening was looked forward to with great interest. Hockey is played usually with a ball, but last night, in order that no accident should happen, a flat block of wood was used, so that it should slide along the ice without rising, and thus going among the spectators to their discomfort. The game is like Lacrosse in a sense (the block having to go through flags placed about 8 feet apart in the same manner as the rubber ball) but in the main old country game of shinty gives the best idea of hockey (...) The game was concluded about half-past nine, and the spectators then adjourned well satisfied with the evening's entertainment<sup>4</sup>.

On vient de créer les bases de la couverture journalistique du hockey et durant les dix années suivantes, plus de vingt-cinq joutes sont analysées par le même journal<sup>5</sup>. Ce phénomène s'inscrit dans un mouvement de changement dans la presse écrite qui, vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, s'orientera davantage vers l'information. Le tournant est favorisé par des nouveautés technologiques comme le téléphone et la télégraphie qui accélèrent la circulation de l'information, de même que par l'arrivée de presses plus performantes qui augmentent les tirages des quotidiens. Ainsi donc, les journaux se démocratisent en traitant régulièrement de sujets plus variés, comme le sport, tout en utilisant un langage moins technique<sup>6</sup>. La mission de la presse écrite restera majoritairement informative durant la première moitié

---

<sup>4</sup> « Hockey », *The Gazette*, 4 mars 1875, p.3, cité dans Guay, *op.cit.*, p.37.

<sup>5</sup> Guay, *op. cit.*, p.41.

<sup>6</sup> Pierre Godin, *La lutte pour l'information, Histoire de la presse écrite au Québec*, Montréal, Le jour Éditeur, 1981, p.37.

du XX<sup>e</sup> siècle. Cette période sera d'ailleurs qualifiée de grisaille journalistique par l'éditorialiste Vincent Prince qui s'exprime en ces mots :

Nous relations les événements qui survenaient dans le monde, nous faisons écho à toutes les conférences de presse, à tous les discours ou déclarations qui pouvaient intéresser nos lecteurs. Nous n'allions guère plus loin. Nous n'osions pas nous livrer à des enquêtes qui auraient pu troubler la quiétude des gens en place. L'analyse nous aurait effrayés (...) la page éditoriale proprement dite ne comprenait, en réalité, que des explications de la nouvelle<sup>7</sup>.

Cependant, cette approche médiatique caractérisée par la divulgation d'information factuelle, l'impersonnalité et la rectitude politique (i.e. un contenu journalistique ne défiant pas les pouvoirs institués en place) se transformera à son tour sous l'influence de deux événements majeurs : la syndicalisation des journalistes et l'arrivée de la télévision. Michel Roy, rédacteur en chef au *Devoir* dans les années soixante-dix, amène le premier point :

La Confédération des travailleurs catholiques du Canada des années 50, en s'implantant héroïquement dans les journaux, a enrayé le processus de prolétarianisation des salles de rédaction et, en grande partie, réhabilité une profession gravement menacée de dégradation collective<sup>8</sup>.

Le second point est mis de l'avant par Gérard Pelletier qui fut journaliste au *Devoir* puis directeur de *La Presse* :

Que la presse écrite soit sortie de son long sommeil sous l'impulsion du syndicalisme, ce n'est pas moi qui vais le contester (...) Mais avec la télé, le dégel a commencé plus vite que dans les journaux. On a commencé à exprimer des opinions, à tenir des débats et des millions

---

<sup>7</sup> Vincent Prince, cité dans Pierre Godin, *op. cit.*, p.104.

<sup>8</sup> Michel Roy, *Les journalistes*, ouvrage collectif, Montréal, Québec-Amérique, 1980, p.21.

de gens regardaient ça. Alors, les journaux ont été obligés de suivre et d'exprimer eux aussi des opinions. Ce fut un facteur important : on a commencé à s'exprimer<sup>9</sup>.

Cette évolution médiatique vers un style plus engagé se fera sentir beaucoup plus tôt dans la couverture du sport que dans les autres domaines d'informations. Dès le début du 20<sup>e</sup> siècle, la presse sportive prend un virage plus dramatique dans son analyse du hockey: «A more self-consciously dramatic style of sports journalism emerged as a way of representing the excitement of contests that most hockey fans were unable to witness firsthand<sup>10</sup>.» Par la suite, l'arrivée successive de la radio et surtout de la télévision dans le monde de la couverture médiatique du hockey forcera les membres de la presse à s'adapter à une nouvelle réalité du sport : celui-ci fait désormais partie du monde du spectacle commercial. Dans cette foulée, le journalisme autorise de plus en plus la subjectivité, la familiarité et le sensationnalisme, tel qu'en témoigne Pierre Pagé.

Le sport, très présent dans les journaux, la radio et la télévision, attire quotidiennement le grand public avec force et avec constance, pour peu que le reportage scénarise un peu la séquence des compétitions. La clé du succès pour le journaliste sportif est donc dans sa capacité à mettre en œuvre des stratégies discursives capables d'activer le *désir* des partisans, en mettant en valeur la performance « éblouissante », « déchaînée » ou « courageuse », et la personnalité « chanceuse » de l'athlète. Le reportage sportif prend une tonalité de discours mythique, caractérisé par les hyperboles, par le ton emphatique, par les surnoms et les diminutifs faisant du sportif un héros et un personnage familier tout à la fois<sup>11</sup>.

---

<sup>9</sup> Gérard Pelletier, cité dans Pierre Godin, *op. cit.*, p.105.

<sup>10</sup> Gruneau et Whitson, *op. cit.*, p.85.

<sup>11</sup> Pierre Pagé, *op. cit.*, p.136-138.

Dans le cadre du présent travail, nous nous interrogerons à savoir si ce changement médiatique s'applique à la couverture du hockey à Montréal dans les années cinquante. Si tel est le cas, nous émettons l'hypothèse que ce mouvement ait pu favoriser la création et la promotion d'un sentiment d'appartenance de la population envers l'équipe des Canadiens de Montréal.

### 2.1.2 La radio

Ce média, qui débute dans le domaine privé, prend son envol en 1922 avec l'apparition des quatre premières stations orientées vers le grand public, soit : CKAC, propriété du journal *La Presse*, CFCF (Marconi), CHYC (Northern Electric) et CJBC (Dupuis et frères)<sup>12</sup>. Avant cette date, la radio demeure surtout une pratique expérimentale centrée sur des besoins techniques du gouvernement, notamment dans les milieux militaires.

Pour sa part, le hockey à la radio débute en janvier 1925 sur les ondes de CKAC qui par le fait même inaugure une nouvelle formule radiophonique : le radioreportage sportif<sup>13</sup>. La direction des Canadiens de Montréal se montre toutefois récalcitrante à la radiodiffusion en direct des parties de son équipe, craignant de voir les assistances diminuer. À titre de compromis, la station CKAC propose la transmission des affrontements Montréal-Boston joués à l'extérieur de la ville à l'aide d'une station de Springfield<sup>14</sup>. Cette nouveauté obtiendra un succès instantané et, de ce fait, le samedi soir deviendra rapidement la soirée par excellence du hockey dans plusieurs foyers. Face à

---

<sup>12</sup> Pierre Pagé, *op.cit.*, p.61.

<sup>13</sup> Jean Du Berger, Jacques Mathieu et Martine Robert, *La radio à Québec, 1920-1960*, Québec, PUL, 1997, p.187.

<sup>14</sup> Pierre Pagé, *op. cit.*, p.74.

la forte demande de la population, les dirigeants des Canadiens de Montréal accordent finalement le droit de transmission des parties le 7 avril 1928, suivant ainsi l'exemple des grandes villes américaines<sup>15</sup>. En ce sens, l'influence grandissante de la radio de nos voisins du sud sur les choix de la programmation des stations canadiennes pousse la *Commission Aird* (Commission royale sur la diffusion radio) à recommander la création d'un réseau national de diffusion radiophonique<sup>16</sup>. Dès 1932, un premier pas est effectué par la mise sur pied de la *Canadian Radio Broadcasting Commission* qui, en 1936, deviendra la *Canadian Broadcasting Corporation (CBC)*, aussi connue sous l'appellation française de *Société Radio-Canada (SRC)*. La création de la SRC et de la CBC changera considérablement la donne en matière de radiodiffusion. Les diffuseurs privés se concentreront principalement sur les marchés locaux, laissant ainsi le marché national à la radio publique<sup>17</sup>. L'expansion sera rapide pour la Société Radio-Canada puisque ses ondes couvrent, à ses débuts en 1936, 49% de la population canadienne. Dès l'année suivante, le chiffre atteint 76% et en 1939, ce sont 90% des gens qui peuvent syntoniser Radio-Canada<sup>18</sup>.

La radio publique s'imposera graduellement sur le plan de la diffusion du hockey : d'abord avec l'émission *Bonsoir Canada* qui présente les parties des Canadiens de Montréal, puis avec la création d'un service des sports en

---

<sup>15</sup> Pierre Pagé, *op.cit.*, p.75.

<sup>16</sup> Greg Marc Nielsen, *Le Canada de Radio-Canada, sociologie critique et dialogisme culturel*, Toronto, Éditions de Gref, 1994, p.58.

<sup>17</sup> Sur ce sujet voir Marc Raboy, *Missed Opportunities : The Story of Canada's Broadcasting Policy*, Kingston, Queen's University Press, 1990, p.93-136.

<sup>18</sup> Les archives de Société Radio-Canada, *Un bref historique de la Société Radio-Canada*, pub. par Relations publiques, Siège social, Ottawa, mars 1977, p.8.

1944<sup>19</sup>. Il s'agit du premier média qui puisse diffuser les matchs en direct dans les foyers des amateurs. Dans ce contexte, c'est le commentateur des parties qui façonne l'expérience du hockey et qui lui donne vie auprès des auditeurs, tel que le décrit Pierre Pagé dans son livre *L'histoire de la radio au Québec* :

Car le sport, à la radio, passe essentiellement et exclusivement par la voix du reporter qui décrit le match, qui souligne les réactions de la foule qui est au stade, qui commente les hauts faits par des rappels historiques, voire des statistiques, et qui, littéralement, donne le ton de la partie, module le timbre de sa voix, lance des cris d'excitation ou de déception, ou calme les inquiétudes des auditeurs lorsqu'un joueur est blessé. C'est la voix du commentateur, toujours la voix et simplement la voix qui fait d'un joueur sur la patinoire un héros dans l'esprit des auditeurs, qui fabrique le « méchant » de l'équipe étrangère attaquant les « bons » de l'équipe locale<sup>20</sup>.

L'expérience d'un match de hockey à la radio a donc ceci de particulier parmi les médias : elle repose sur l'imaginaire de l'auditeur qui, guidé par la narration du commentateur, se forme des représentations mentales à la fois événementielles et émotives de l'action en cours. L'influence du commentateur sur la modulation affective de ces représentations est notable et a le pouvoir d'amplifier l'expérience du hockey chez l'auditeur, comme nous le suggère l'une des personnes interviewées dans le cadre de ce mémoire : « Un bel arrêt à la radio et un bel arrêt à la télé, des fois il y avait comme une nuance.<sup>21</sup> » En rendant le hockey plus attrayant, ce média a très certainement permis de rendre le sport plus populaire.

---

<sup>19</sup> Les archives de Société Radio-Canada, *Les causeries sportives*, <http://archives.radio-canada.ca/emission/996/>

<sup>20</sup> Pierre Pagé, *op. cit.*, p.136.

<sup>21</sup> Interviewé #6

Par ailleurs, les radioreportages du hockey ne se limitent pas à la simple diffusion des parties mais en font également une analyse. Ainsi, l'émission *La ligue du vieux poêle*<sup>22</sup> offre le point de vue des commentateurs et de certains invités sur le déroulement du match pendant les entractes, ainsi que le choix des trois étoiles et d'autres discussions à la fin de la joute. Une personne interviewée nous parle de cette émission en ces mots : « On aimait tellement le hockey qu'on avait besoin d'en entendre parler et c'était [l'émission] un créneau spécialement fait pour ça.<sup>23</sup> »

Par la suite, l'arrivée de la télévision changera passablement le rôle de la radio en ce qui concerne la diffusion des parties de hockey. Dans les années cinquante, la radio deviendra le second choix des partisans pour suivre le hockey en direct. Cependant, il est important de garder en mémoire que certaines régions éloignées n'auront pas accès à l'image télévisée avant 1959 et que les rencontres du Canadien disputées en sol américain ne sont que très rarement télédiffusées dans les années cinquante. Ce fait implique que la radio reste tout de même un média important dans la couverture en direct du hockey au Québec pendant la période analysée par ce mémoire. De plus, la télévision à ses premières années n'offre pas toujours une bonne qualité de son, ce qui fait que les gens regardent parfois la télévision tout en écoutant la radio pour suivre leur sport national.

---

<sup>22</sup> Auparavant, les patinoires étaient à ciel ouvert et entre les périodes, les commentateurs venaient se réchauffer et discuter de la partie dans une cabane voisine où il y avait un gros poêle, c'est de cette situation que vient le nom de l'émission.

<sup>23</sup> Interviewé #7

### 2.1.3 La télévision

Les débuts de la télévision se font dans le domaine public. Le média ne se privatisera, en partie, qu'au début des années soixante. C'est le 6 septembre 1952, suite aux recommandations du Rapport Massey<sup>24</sup> (1951), que la télévision de la Société Radio-Canada entre en ondes pour la première fois à Montréal sur le réseau CBFT, canal 2<sup>25</sup>. À ce moment, déjà 150 000 foyers canadiens situés près de la frontière des États-Unis possèdent un récepteur et captent les ondes américaines. Cette proportion augmentera rapidement au Québec dans les années cinquante, comme le démontrent les statistiques suivantes : 9,7% des foyers possèdent un téléviseur en 1953; 38,6% en 1955; 79,4% en 1958 et 88,8% en 1960<sup>26</sup>. De plus, le réseau d'antennes de la Société Radio-Canada suivra la même expansion puisqu'il couvrira la quasi-totalité du Québec habité à la fin des années cinquante, alors qu'il n'en couvrait que la moitié à ses débuts<sup>27</sup>.

En ce qui concerne le hockey, la télévision de Radio-Canada diffusera dès sa première année d'existence les parties des Canadiens en direct du Forum de Montréal. Ces débuts rapides sont favorisés par l'expertise qu'a acquise la Société Radio-Canada dans la couverture du hockey à la radio qu'elle assure déjà depuis près de quinze ans. L'émission télévisée se

---

<sup>24</sup> Il s'agit des conclusions de la Commission Massey (Commission royale d'enquête sur l'avancement des arts, lettres et sciences au Canada) qui favorise un régime général semblable à celui de la radio.

<sup>25</sup> Les archives de Société Radio-Canada, *Un bref historique de la Société Radio-Canada*, pub. par Relations publiques, Siège social, Ottawa, mars 1977, p.17.

<sup>26</sup> P-A Linteau, René Durocher, J-C Robert et François Ricard, *Histoire du Québec contemporain, le Québec depuis 1930*, Montréal, Boréal, 1986, p.365.

<sup>27</sup> Linteau, Durocher, Robert et Ricard, *op.cit.*, p.366.



nomme *La soirée du hockey* et elle se frayera rapidement une place parmi les programmes les plus populaires, comme en témoigne sa première place parmi les vingt émissions les plus regardées de la région de Montréal en 1955-56 : soit environ 350 000 foyers d'auditeurs<sup>28</sup>.

On constate donc que le hockey télévisé devient un phénomène populaire pour la population du Québec au fil des années cinquante.

## **2.2 Le concept de sentiment d'appartenance**

Définir le concept de sentiment d'appartenance n'est pas chose facile puisque la littérature scientifique traitant directement de ce sujet est à peu près inexistante selon nos recherches. Pour pallier à cette déficience, le concept de sentiment d'appartenance sera défini à partir de concepts connexes, soit la cohésion de groupe et l'identité collective ou sociale. Certains chercheurs ne font d'ailleurs pas de distinction entre ces différentes notions puisqu'elles sont étroitement liées. Ainsi donc les prochaines pages serviront à dégager certaines généralités associées aux concepts d'appartenance, de cohésion de groupe et d'identité pour en faire des critères de base favorisant la construction ou le développement d'un sentiment d'appartenance. De plus, nous analyserons comment ces critères s'appliquent à la couverture médiatique du *Canadien de Montréal* durant la période des années cinquante.

---

<sup>28</sup> Les archives de Société Radio-Canada, dossier *La soirée du hockey*, cité dans François Black, *op.cit.*

### 2.3 Le sentiment d'appartenance : une réalité qui se construit

Le but de notre analyse étant de déterminer si les médias ont pu influencer la nature du sentiment d'appartenance de la population du Québec envers l'équipe des Canadiens de Montréal, il nous apparaît dans un premier temps nécessaire de souligner le caractère modulable du concept d'appartenance.

La psychologue Marisa Zavalloni présente un point de vue en ce sens : « l'état dynamique et non statique de la création du sentiment d'appartenance démontre que cette réalité psychosociale se construit, se modifie, s'altère et s'enrichit.<sup>29</sup> ». Selon l'auteure, le phénomène est donc soumis à l'influence d'agents médiateurs.

Edmond Marc Lipiansky, maître de conférences en psychologie à l'université de Paris-X-Nanterre, quant à lui, établit que le sentiment d'appartenir à un groupe n'est pas inné et qu'il peut s'amplifier ou diminuer en fonction de la satisfaction que l'individu a d'appartenir à ce groupe<sup>30</sup>. Il relève donc lui aussi le caractère dynamique du concept d'appartenance en précisant que son principal facteur de modulation est la satisfaction de l'individu en regard du lien établi avec le groupe.

C'est en nous basant sur l'opinion de ces deux spécialistes que nous pouvons légitimer la possibilité que les médias aient favorisé un sentiment d'appartenance à l'équipe des Canadiens de Montréal, c'est-à-dire en situant

---

<sup>29</sup> Marisa Zavalloni, cité dans *Le sentiment d'appartenance chez l'adolescente et chez l'adolescent en milieu scolaire*, par Donald Guertin, Mémoire de maîtrise, UQAM, 1987, p.103.

<sup>30</sup> Edmond Marc Lipiansky, « Comment se forme l'identité des groupes », dans *L'identité, l'individu, le groupe, la société*, Auxerre, Éditions Sciences Humaines, 1998, p.150.

ces médias comme facteur d'influence ayant moussé le plaisir des individus de se trouver associés au fameux club.

## 2.4 La communication

Dans sa plus simple expression, le sentiment d'appartenir à un groupe implique nécessairement des relations entre individus. Or les communications humaines résident à la base de toutes les relations interpersonnelles, et elles consistent en la capacité d'entretenir, de transmettre et d'échanger des liens avec les gens. En ce qui concerne l'étude de notre mémoire, les deux groupes impliqués sont d'une part, le club de hockey du Canadien de Montréal et d'autre part, la population du Québec. Les principaux organes de communication reliant ces deux pôles sont assurément les médias affectés à la couverture de l'équipe. Par déduction, nous émettons donc l'hypothèse que la simple existence de la communauté médiatique couvrant le cheminement de la formation montréalaise représente un élément favorisant la création d'un sentiment d'appartenance à l'équipe. Theodore Newcomb, un psychologue social, pousse l'analyse plus loin et affirme que l'augmentation de la communication interpersonnelle entre des individus ou des regroupements d'individus a tendance à favoriser l'intégration structurelle à l'intérieur du groupe et à augmenter sa cohésion<sup>31</sup>. Ainsi donc, en nous appuyant sur la théorie de Newcomb, nous avançons qu'une augmentation des communications entre la population et le club de hockey montréalais par l'entremise des médias peut favoriser la création d'un sentiment d'appartenance à l'équipe. Dans cette optique, les prochaines lignes

---

<sup>31</sup> Theodore Newcomb, *Manuel de psychologie sociale : l'interaction des individus*, Paris, PUF, 1970, p.481.

proposent une analyse de la taille, de la fréquence et de la nature de la couverture médiatique affectée à l'équipe de hockeyeurs de Montréal.

#### 2.4.1 Les télécommunications

Notre premier regard s'arrêtera sur la place accordée au hockey des Canadiens de Montréal sur les ondes de la télévision. La Société Radio-Canada entre en ondes pour la première fois le 6 septembre 1952<sup>32</sup> et il ne faut attendre qu'un peu plus d'un mois avant la télédiffusion d'une première partie de hockey, soit le 11 octobre 1952<sup>33</sup>. Par la suite, les joutes continuent d'être diffusées sur une base hebdomadaire, le samedi, dans le cadre de l'émission intitulée *La soirée du hockey*. Elles ne sont toutefois pas présentées en entier : l'émission n'a lieu qu'à 21h30 alors qu'au Forum les matchs débutent à 20h15. Ce fait s'explique par le refus des commanditaires des autres émissions de céder leur temps d'antenne, ainsi que par l'inquiétude de la direction des Canadiens quant aux répercussions de la télédiffusion sur les assistances au Forum. Cette situation perdurera jusqu'en 1956, année durant laquelle l'heure du début de la présentation des matchs passera à 21h00. En 1957, un chroniqueur à la rubrique *Arts et Lettres* du journal *La Patrie* critique la trop grande présence du hockey à la télévision, ce qui amène l'un de ses confrères à rétorquer par le commentaire suivant :

La coupe Stanley demeure à Montréal et, grâce à la télévision, cette victoire a pris, cette année encore, une ampleur fort grande. Je ne suis pas de l'avis de notre confrère Jean Vincent, qui, au programme « Arts et Lettres », critiqua la politique de Radio-Canada concernant la télédiffusion des parties de hockey. Ce sport est incontestablement notre sport national au même titre que le baseball aux États-Unis et le

---

<sup>32</sup> François Black, *op. cit.*, p.107.

<sup>33</sup> *Le Devoir*, 11 octobre 1952, p.11.

soccer en Europe. Dans ces conditions la minorité des téléspectateurs qui ne prisent pas la retransmission des parties de hockey à la télévision doit se plier de bonne grâce au vœu de la majorité, surtout dans les parties éliminatoires pour la coupe Stanley<sup>34</sup>.

Par la suite, en 1960, le nouvel horaire des Canadiens de Montréal établit que les parties au Forum débiteront désormais à 20h00, soit 15 minutes plus tôt qu'auparavant. En dépit de ce changement, Radio-Canada ne modifiera pas l'horaire de sa programmation : les amateurs du *Tricolore* perdront donc 15 minutes de télédiffusion des matchs de hockey. Ce changement ne passera pas inaperçu et il suscitera de nombreuses protestations à travers la population québécoise, dont voici deux exemples :

Sauf le hockey, l'hiver, les programmes à la TV sont « plates à mort ». Et j'espère que cette prochaine saison les joutes du Canadiens seront télédiffusées à partir de 8h30. Nous n'avons que le hockey pour nous enorgueillir au Canada français et personne ne devrait nous priver de voir aussi longtemps que possible les Canadiens à l'œuvre. Après tout il faut également songer à ceux qui ne peuvent obtenir des billets de saison au Forum<sup>35</sup> !

Je suis cent pour cent contre l'idée de couper le hockey à la TV. Au fait, je suis de l'avis que nous n'en avons pas déjà assez ! Il est temps que Radio-Canada se grouille et commence à satisfaire la majorité des contribuables. Qu'on élimine au plus vite le trop grand nombre de niaiseries au réseau français et qu'on ne craigne pas de nous donner du hockey... beaucoup de hockey<sup>36</sup>!

Devant l'ardeur de la population à défendre un droit qu'elle juge acquis, les dirigeants de Radio-Canada et l'organisation du Canadien de

---

<sup>34</sup> *La Patrie*, 21 avril 1957, p.103.

<sup>35</sup> René Dumas, dans *Parlons sport*, 13 août 1960, cité dans François Black, *op. cit.*, p.113.

<sup>36</sup> Thérèse Cardinal, *ibid*, p.113.

Montréal décide de redonner le « fameux quinze minutes » aux téléspectateurs en avançant la télédiffusion à 20h45.

Dans le cadre de l'analyse de ce mémoire, nous pouvons soulever deux points importants en ce qui concerne la télédiffusion de l'émission *La soirée du hockey* à Radio-Canada durant la période des années cinquante. Premièrement, le temps d'antenne du hockey à la télévision et l'étendue du réseau de téléspectateurs augmentent, ce qui, pour les fins de notre analyse, constitue une augmentation des communications entre la population québécoise et le club de hockey montréalais. Deuxièmement, la réduction des communications et les critiques de l'ampleur de la télédiffusion entraînent des protestations de la part d'une partie de la population ou de certains médias sous la bannière du respect de la majorité.

D'autre part, la fréquence des télécommunications demeure relativement stable durant les premières années de télédiffusion. Ce fait s'explique par les contraintes technologiques de l'époque qui restreignent les possibilités de télédiffusion aux seuls matchs à domicile, joués rituellement le samedi soir, ainsi que par le manque d'espace disponible sur la grille horaire de la chaîne télévisée. Par contre, en 1956, alors que la technologie a rapidement progressé, Radio-Canada y va de la déclaration suivante : « À cause de l'intérêt public exceptionnel, dans la finale de la coupe Stanley, tel que démontré par les appels téléphoniques à Toronto, mardi soir, Radio-Canada télévisera toutes les joutes du reste de la série<sup>37</sup>. » La veille, la direction de Radio-Canada disait que seules les joutes locales du Canadien seraient transmises sur le réseau français en raison d'un manque de temps d'antenne disponible. De cet exemple, on constate que non seulement une

---

<sup>37</sup> *La Presse*, 5 avril 1956, p.48.

hausse des communications peut favoriser la création d'un sentiment d'appartenance à l'équipe, mais que cette influence est bidirectionnelle, c'est-à-dire qu'un renforcement du sentiment d'appartenance peut générer un mouvement social réclamant et favorisant une augmentation des communications entre la population et le club de hockey.

Par ailleurs, au niveau de la nature des télécommunications, René Lecavalier demeure de nombreuses années le commentateur de l'émission *La soirée du hockey*, assurant de ce fait une certaine stabilité au contenu de l'émission et réalisant dans ce contexte un travail exhaustif de francisation des termes associés au hockey. Ainsi, avec le temps, les commentaires décrivant les parties ont de moins en moins recours au vocabulaire anglophone classique destiné au hockey, et sont majoritairement formés d'un vocabulaire français, traduit avec précision.

#### 2.4.2 Les communications écrites

Dans un deuxième temps, nous nous pencherons sur les communications écrites entre la population québécoise et le club de hockey des Canadiens. Ces communications s'effectuent principalement par l'entremise des journaux de la grande région de Montréal. Six d'entre eux sont analysés dans ce mémoire : cinq offrant une couverture quotidienne de l'équipe et un seul, le *Samedi-dimanche*, tenant un tirage hebdomadaire.

Au cours de la décennie des années cinquante, la couverture de l'équipe des Canadiens dans les journaux montréalais se transforme, et ce tant au niveau de sa nature que de son ampleur. Les lignes qui suivent proposent une analyse de cette évolution telle qu'observée dans les cinq journaux traitant quotidiennement des Canadiens de Montréal.

### 2.4.2.1 Taille et fréquence

Au début des années cinquante, l'espace alloué à la couverture de l'équipe dans les journaux montréalais est restreint et sort rarement du cadre du sport en tant que tel. Pour en donner un exemple, voici comment la couverture du Canadien de Montréal est répartie parmi les cinq journaux étudiés pendant les séries éliminatoires de l'année 1953<sup>38</sup>. *La Presse* consacre en moyenne au *Tricolore* une demi page sur les trois qui sont dédiées aux sports. *Le Devoir*, qui compte une page sportive, alloue approximativement un tiers de cette dernière aux activités des Canadiens. *La Patrie* accorde la moitié d'une page à l'équipe à l'intérieur de sa section sportive qui en compte trois. Du côté anglophone, *The Gazette* et le *Montreal Star* possèdent eux aussi des sections sport de trois pages dont les trois quarts d'une sont alloués à la couverture du *Tricolore*. Donc, globalement, le pourcentage d'espace dont bénéficie l'équipe dans les différentes sections sport des journaux analysés est limité et varie légèrement d'un journal à l'autre, soit de 16.67% à 33.33%.

Afin de mesurer l'évolution de cette couverture journalistique au cours de la décennie des années cinquante, l'analyse quantitative précédente a également été effectuée pour la période des séries éliminatoires de 1960. Dans *La Presse*, la section sportive qui compte dorénavant quatre à cinq pages en accorde une et demi au *Tricolore*, ce qui implique que le pourcentage de l'espace attribué à l'équipe dans la section sport passe de 16.67% en 1953 à 33% en 1960. Dans *Le Devoir*, la place allouée à l'équipe

---

<sup>38</sup> Ces moyennes d'espace furent calculées dans dix éditions de nos cinq journaux parues alors que le Canadien avait joué la veille et de dix autres ne faisant pas lendemain à une joute de l'équipe. Cette sélection a été faite pour comparer à la fois les espaces alloués aux Canadiens et les hausses de ces espaces en période d'activité de l'équipe. Il est également à noter que les éditions exceptionnelles, comme celle suivant l'émeute, ne furent pas retenues dans le but d'éviter de fausser l'échantillon.



montréalaise durant la même période passe de 33.33% à 50% des pages sportives. Ce pourcentage dans le quotidien *La Patrie*, pour sa part, augmente de 8.33% entre 1953 et 1960. En ce qui concerne les journaux anglophones, *The Gazette* consacre le même pourcentage d'espace à la couverture de l'équipe qu'en 1953, alors que ce nombre est à la hausse de 12.5% pour le *Montreal Star* durant le même intervalle de temps.

Donc, de manière généralisée, la représentation du Canadien est en croissance dans la couverture journalistique montréalaise, ce qu'un article du *Devoir* illustre bien :

Par exemple, à Chicago, pendant la cruciale série entre les Black Hawks de Chicago et le Canadien, les pages de sport donnaient un couple de colonnes au hockey mais trois ou quatre pages au baseball. Nous sommes en mauvaise posture pour les blâmer, car, ici, nous faisons l'inverse. Nous donnons tout notre espace disponible à nos champions du hockey et s'il reste des coins et des trous, les autres sports se les partagent<sup>39</sup>.

En plus de cette hausse de représentation du Canadien en terme de proportion d'espace journalistique, il faut se rappeler la constante augmentation des tirages de nos cinq journaux durant la période des années cinquante (voir chapitre 1), ce qui, en quantité absolue, nous amène à constater l'accroissement des communications entre l'équipe de hockey montréalaise et la population (bien entendu, il faut aussi considérer le fait qu'à cette époque la population, elle aussi, augmente).

Néanmoins, bien que la hausse d'espace journalistique attribué au *Tricolore* soit généralisée, elle n'est pas uniforme. Dans certains journaux, elle provient principalement des éditions de lendemain de match,

---

<sup>39</sup> *Le Devoir*, 9 avril 1959, p.12.

particulièrement dans le cas de la presse anglophone. Par exemple en 1960, le journal *The Gazette*, dans ses éditions qui ne suivent pas une joute du Canadien, alloue presque invariablement une demi page à l'équipe, alors que les lendemains de partie, cet espace s'élève à une page et demi. Par opposition, les journaux francophones semblent uniformiser leur couverture du *Tricolore*, comme le démontre l'exemple de *La Presse* de 1960. Ainsi donc, lorsqu'une rencontre a été disputée la veille, le quotidien francophone affiche une couverture d'une page et trois quarts contre une page et un quart lorsque l'équipe n'a pas joué. Ce fait s'explique en partie par ce que nous appelons la nature des communications qui sont proposées par les différents quotidiens, et c'est sur ce point que portera notre prochaine analyse.

#### 2.4.2.2 Nature des communications

En s'attardant quelque peu sur le contenu du nouvel espace dont jouit la couverture quotidienne du *Canadien de Montréal*, on remarque que les journaux anglophones ont tendance à mettre l'accent principalement sur le compte rendu et l'analyse. En ce sens, les nouvelles chroniques de la presse de langue anglaise s'insèrent dans le même cadre analytique que la presse non sportive du début de la décennie mais en offrant des points de vue plus nombreux, comme le démontrent les chroniques de Baz O'Meara<sup>40</sup> ainsi que celle de Pat Curran<sup>41</sup>. Cet état de fait semble expliquer pourquoi la place accordée au *Tricolore* est plus grande les lendemains de parties : il s'agit de moments qui sont propices au compte rendu et à l'analyse.

---

<sup>40</sup> *Montreal Star*, 8 avril 1957, p.32.

<sup>41</sup> *The Gazette*, 18 mars 1955, p.25.

Du côté de la presse francophone, l'évolution de la couverture journalistique prend une tournure différente. Bien qu'on y fasse également usage de compte rendu et d'analyse, ceux-ci sont davantage teintés de sensationnalisme que dans la presse anglophone. Par exemple, on y retrouve plusieurs expressions impliquant une certaine charge émotionnelle, telles que « Maurice Richard, l'exceptionnel, le merveilleux M. Hockey<sup>42</sup> », « La fabuleuse saison du Canadien<sup>43</sup> », « Le Canadien formidable<sup>44</sup> » ou encore « Cette équipe est l'une des plus glorieuses, des plus fabuleuses de toute notre histoire<sup>45</sup> ». Cette caractéristique de la presse francophone tend à corroborer les propos de Pierre Pagé qui affirme que les journalistes sportifs ont tendance à insister sur le caractère extraordinaire du joueur ou de l'équipe pour créer de l'émotion et favoriser ainsi le rapprochement à la population (cela dit, même si Pierre Pagé est lui-même un journaliste francophone, il ne spécifiait pas, dans ce commentaire, faire uniquement référence aux membres de la presse d'expression française).

Toutefois, cet aspect qualitatif n'explique que très partiellement l'augmentation de l'espace journalistique accordé au Canadien de Montréal dans la presse francophone. C'est plutôt l'attribution de la parole aux lecteurs et l'ajout de nouvelles chroniques qui donnent lieu à ce phénomène. Tout d'abord, en ce qui concerne la tendance à allouer de l'espace au point de vue de la population dans le cadre de la couverture journalistique des Canadiens de Montréal, on constate qu'elle est plutôt commune à l'ensemble de la

---

<sup>42</sup> *La Presse*, 2 avril 1958, p.54.

<sup>43</sup> *Le Devoir*, 12 avril 1956, p.10.

<sup>44</sup> *La Presse*, 27 mars 1958, p.54.

<sup>45</sup> *La Patrie*, 15 avril 1956, p.122.

presse francophone. Dans *La Patrie*, des colonnes complètes sont accordées à l'opinion de « monsieur et madame tout le monde » à des questions comme : « Qui gagnera la coupe Stanley?<sup>46</sup> », « Quel est le joueur le plus utile de la LNH?<sup>47</sup> » ou « Quel est le joueur le plus important dans le détail?<sup>48</sup> ». Dans une édition de 1958, le quotidien se permet de sonder l'opinion populaire sur une question associant le Canadien à la politique en demandant à ses lecteurs ce qu'ils penseraient de voir Maurice Richard comme sénateur à Ottawa<sup>49</sup>. De plus, le journal affiche régulièrement son « courrier sportif » à l'intérieur duquel un journaliste répond aux questions du public majoritairement portées sur le Canadien de Montréal<sup>50</sup>. Un partisan voit même son poème de félicitations au *Tricolore* être publié suite à la conquête de la coupe Stanley en 1957<sup>51</sup>. Dans *Le Devoir*, la tendance est moins forte mais tout de même bien présente par l'entremise de sondages sur des sujets d'actualités, comme par exemple l'opinion populaire à propos de la décision de Clarence Campbell, le président de la ligue, de suspendre Maurice Richard en 1955 (97% de la population interrogée se déclare contre)<sup>52</sup>. Le journal publie aussi des lettres de lecteurs dénonçant l'injustice de cette décision au sujet du joueur vedette<sup>53</sup>. Du côté de *La Presse*, le même mouvement s'opère et le quotidien implante une chronique s'intitulant :

---

<sup>46</sup> *La Patrie*, 23 mars 1958, p.151.

<sup>47</sup> *La Patrie*, 16 mars 1958, p.151.

<sup>48</sup> *La Patrie*, 30 mars 1958, p.148.

<sup>49</sup> *La Patrie*, 27 avril 1958, p.151.

<sup>50</sup> *La Patrie*, 3 avril 1960, p.137.

<sup>51</sup> *La Patrie*, 21 avril 1957, p.125.

<sup>52</sup> *Le Devoir*, 17 mars 1955, p.10.

<sup>53</sup> *Le Devoir*, 30 mars 1955, p.11.

« L'opinion de l'homme de la rue<sup>54</sup> ». En plus de nous fournir la photo et le point de vue d'une dizaine d'amateurs au sujet de leur club favori, la chronique est doublée d'un résumé, dont voici un exemple :

Mais de toutes celles (les personnes) qu'on a pu soutirer pendant quelques instants à la course folle de l'heure de fermeture des bureaux, la grande majorité ont démontré qu'ils s'intéressaient au hockey, qu'ils suivaient de près les joutes du Canadien et qu'ils connaissaient passablement bien les athlètes du club local. À exception près, cependant, les membres du club adverse demeurent à peu près inconnus sauf peut-être dans le cas du vétéran Bert Olmstead (un ancien du *tricolore*). Virtuellement unanimes, ils affirment que le Bleu Blanc Rouge l'emportera sur les Maple Leafs en quatre joutes, peut-être cinq, mais pas plus<sup>55</sup>.

Dans *La Presse*, cette chronique et le résumé du sondage occupent pratiquement une page entière, ce qui illustre la place dont y jouit l'opinion de la population. Le journal s'intéresse aussi à l'opinion féminine, comme en témoigne une chronique spéciale ayant pour sujet le point de vue de femmes sur le Canadien<sup>56</sup>. De plus, on relève plusieurs commentaires féminins parmi les sondages réguliers des différents journaux montréalais de langue française.

Outre cette tendance à laisser plus de place à l'opinion de la population, les journaux francophones prennent également l'habitude de « familiariser » leurs chroniques en ne se limitant plus à traiter du hockey comme tel, mais plus largement du monde du hockey. Ainsi donc, le journal

---

<sup>54</sup> *La Presse*, 9 avril 1960, p.40.

<sup>55</sup> *La Presse*, 9 avril 1960, p.40.

<sup>56</sup> *La Presse*, 16 avril 1960, p.40.

*La Patrie* se met à publier des chroniques comme « Potins et rumeurs<sup>57</sup> » ou « À-côté de la série<sup>58</sup> » dont le contenu traite de l'actualité sportive, principalement de celle entourant le Canadien, et non des matchs de hockey. Dans la même foulée, *Le Devoir* propose des chroniques telles que « Les potins de la L.N.H.<sup>59</sup> » et « En marge des séries de la coupe Stanley<sup>60</sup> » dans sa rubrique sportive. De plus, le quotidien *La Presse* emboîte le pas avec « Les à-côtés de la joute<sup>61</sup> ».

Le processus de « familiarisation » au sein de la couverture journalistique du Canadien de Montréal se remarque également à l'utilisation abondante de surnoms pour désigner les joueurs ou l'équipe. De plus, le phénomène va plus loin lorsque les journalistes utilisent ces surnoms précédés d'un pronom possessif, comme c'est le cas dans *Le Devoir* « Nos champions du hockey<sup>62</sup> » et dans le *Montreal Star* « Our Rocket<sup>63</sup> », pour ne nommer que ceux-là. Il est toutefois important de noter que l'utilisation des surnoms est beaucoup plus fréquente dans la presse francophone qu'anglophone, et particulièrement à propos des joueurs canadiens-français.

Une autre tendance dans la couverture médiatique consiste à présenter de plus en plus les joueurs du Canadien dans des contextes

---

<sup>57</sup> *La Patrie*, 20 mars 1955, p.123.

<sup>58</sup> *La Patrie*, 15 avril 1955, p.22.

<sup>59</sup> *Le Devoir*, 11 mars 1959, p.13.

<sup>60</sup> *Le Devoir*, 23 mars 1959, p.13.

<sup>61</sup> *La Presse*, 1<sup>er</sup> avril 1960, p.35.

<sup>62</sup> *Le Devoir*, 15 avril 1957, p.12.

<sup>63</sup> *Montreal Star*, 2 avril 1954, p.34.

familiaux, quotidiens ou sociaux, sans se limiter au strict cadre du hockey. Par exemple, *La Presse* nous montre quatre joueurs du Canadien en train d'assister à un gala de lutte<sup>64</sup>. Pour sa part, le journal *La Patrie* montre Jean Béliveau en compagnie de sa jeune fille à leur domicile en train de pointer la photo d'un joueur adverse<sup>65</sup>. Sous cette image on peut lire le titre : « Méchant Skov (le nom du joueur sur la photo), tu as fait bobo à mon papa. » En ce qui concerne *Le Devoir*, on note l'exemple d'une photo montrant ce même Béliveau en compagnie de sa femme et de leur bébé nouvellement né quatre jours plus tôt<sup>66</sup>.

Des articles de ce type sont fréquents dans les journaux francophones mais beaucoup moins du côté de la presse de langue anglaise. Le dernier exemple illustré dans *Le Devoir* est le seul de son genre à se retrouver dans un journal anglophone qui, lui aussi, publie une petite photo de la nouvelle famille le lendemain de la naissance de l'enfant<sup>67</sup>. Par contre, dans la presse de langue anglaise, nous avons retrouvé la photo d'un joueur canadien, Cal Gardner<sup>68</sup> des Bruins de Boston, en train de se raser dans sa chambre d'hôtel<sup>69</sup>, celle d'un joueur des Black Hawks de Chicago, Elmer Vasko<sup>70</sup>, en compagnie de sa femme et de sa fille nouvellement née<sup>71</sup> et une autre d'un

---

<sup>64</sup> *La Presse*, 25 mars 1954, p.45.

<sup>65</sup> *La Patrie*, 5 avril 1959, p.150.

<sup>66</sup> *Le Devoir*, 16 avril 1957, p.10.

<sup>67</sup> *Montreal Star*, 13 avril 1957, p.33.

<sup>68</sup> Cal Gardner est né à Transcona au Manitoba, sa langue maternelle est l'anglais.

<sup>69</sup> *Montreal Star*, 16 avril 1957, p.52.

<sup>70</sup> Elmer Vasko, est né en Slovaquie, sa langue maternelle est le slovaque et sa langue seconde est l'anglais.

<sup>71</sup> *Montreal Star*, 16 avril 1959, 67.

joueur anglophone évoluant pour l'équipe de Belleville, venant de représenter le Canada au championnat du monde de hockey, avec sa femme et son fils<sup>72</sup>. Ces exemples démontrent que les processus de «familiarisation» et de «personnalisation» relevés dans les journaux anglophones montréalais, bien que moins marqués que dans la presse francophone, s'y appliquent peut-être plus volontiers aux joueurs anglophones, fussent-ils d'autres équipes de la ligue.

Par ailleurs, toujours dans ce mouvement de familiarisation entre l'équipe des Canadiens de Montréal et ses partisans, on note que les journaux montréalais ont davantage recours au dévoilement d'informations personnelles au sujet des joueurs. Plusieurs exemples le démontrent. Dans un article, *Le Devoir* informe ses lecteurs d'une intervention chirurgicale qu'a subie le gardien Jacques Plante à l'âge de six ans<sup>73</sup>. En fin de saison, des journaux publient traditionnellement les plans de vacances des joueurs de l'équipe<sup>74</sup>. Et enfin, des journalistes dévoilent des éléments appartenant à la vie de groupe de l'équipe, jusque là non exposés au large public. Dans cette veine, *La Presse* publie un article sur la fameuse chambre des joueurs du Canadien, en y décrivant de nombreux détails de cette pièce considérée par plusieurs comme étant mythique<sup>75</sup>.

Finalement, l'un des éléments les plus francs de ce rapprochement entre la population et le club du Canadien est sans doute l'attribution d'une

---

<sup>72</sup> *Montreal Star*, 2 avril 1959, 64.

<sup>73</sup> *Le Devoir*, 2 avril 1954, p.11.

<sup>74</sup> *La Patrie*, 18 avril 1957, p.28 et *La Presse*, 23 avril 1958, p.58.

<sup>75</sup> *La Presse*, 2 avril 1955, p.78.



chronique, « Le tour du chapeau », à Maurice Richard dans le journal *Samedi-Dimanche* à l'intérieur de laquelle la vedette du *Tricolore* livre ses impressions et opinions sur divers sujets à connotations sportives, en plus de répondre au courrier de ses admirateurs. La communication s'opère maintenant sur un mode direct et réciproque entre les partisans et un membre clé du club de hockey de Montréal. Éventuellement, une décision du président de la ligue mettra fin à ces échanges privilégiés<sup>76</sup>.

En conclusion de cette section sur les communications, on retient deux points majeurs. Premièrement, au cours de la période étudiée dans ce mémoire, soit les années cinquante, la quantité des informations sur le Canadien de Montréal transmise à la population augmente grâce à l'activité des médias. Le phénomène se manifeste autant dans les télécommunications que dans la presse écrite, francophone et anglophone. Or, le sentiment d'appartenir à un groupe impliquant des relations entre les individus, et les communications constituant une dimension relationnelle primordiale, on conclut que leur intensification durant les années cinquante ait pu favoriser l'établissement d'un sentiment d'appartenance de la population envers le Canadien de Montréal et ses joueurs. Deuxièmement, l'étude plus spécifique de la nature de ces communications nous a démontré deux courants distincts chez les médias anglophones et francophones. La presse d'expression anglaise tend à utiliser un style neutre, dans lequel prédominent la description et l'analyse, et dont le contenu est en général axé sur la stricte pratique du hockey. La presse de langue française, quant à elle, met de l'avant un style plus familier et perméable au sensationnalisme, usant de personnalisation dans son approche de l'équipe et des joueurs, et

---

<sup>76</sup> Le 16 janvier 1954, suite à une critique qu'il avait dirigée à l'endroit du président de la ligue, Clarence Campbell, dans sa chronique personnelle du *Samedi-Dimanche*, Maurice Richard s'est vu retirer le droit de rédiger son article hebdomadaire par Campbell lui-même et ce, tant et aussi longtemps que Richard jouerait dans la Ligue Nationale.

élargissant son sujet à l'univers social entourant le hockey. Reste maintenant à examiner plus précisément comment ce processus de familiarisation a pu influencer sur la création d'un sentiment d'appartenance.

## **2.5. Le *Tricolore* comme groupe référence**

L'une des dimensions du phénomène de familiarisation ci-haut mentionné consiste en ce que les médias présentent les joueurs du Canadien de Montréal, particulièrement les athlètes francophones, dans un contexte non sportif, ce qui les rapproche de l'existence quotidienne des partisans. Or cet aspect s'inscrit, selon le sociologue français Edmond Marc Lipiansky, dans le processus d'identification collective puisque les individus ont tendance à s'assimiler dans des regroupements qui leur sont semblables<sup>77</sup>. De plus, Lipiansky affirme que cette quête identitaire implique la recherche de groupes de référence qui fourniront aux gens les valeurs, les normes et les modèles d'attitude auxquels ils veulent s'associer<sup>78</sup>. Dans le même sens, la sociologue Fannie Valois-Nadeau précise que plusieurs joueurs de hockey du Canadien de Montréal ont servi de modèles et de représentants pour la population francophone du Québec<sup>79</sup>. Un autre point de vue pertinent pour le présent mémoire est celui des sociologues du sport Normand Bourgeois et David Whitson qui affirment que la couverture accrue du sport par les médias a contribué à la construction d'un univers sportif dans lequel le partisan

---

<sup>77</sup>Edmond Marc Lipiansky, *op.cit.*, p.146.

<sup>78</sup>*Ibid*, p.149.

<sup>79</sup>Fannie Valois-Nadeau, « Quand le cœur a ses raisons : Analyse de la construction mythique du club de hockey le Canadien de Montréal », Mémoire de maîtrise, Montréal, UQAM, 2009, p.21.

s'identifie à l'équipe et à ses joueurs<sup>80</sup>. Dans cette lignée, nos prochaines pages auront pour but de démontrer que les journalistes affectés à la couverture du *Tricolore* dans les années cinquante ont eu tendance à faire des joueurs et de l'équipe du Canadien de Montréal un groupe de référence pour la société canadienne et canadienne-française.

Dans les médias de l'époque, plusieurs caractéristiques sont attribuées aux joueurs et présentées comme des valeurs positives pouvant servir de modèle dans la société. Dans un premier temps, on relève la persévérance et la bravoure. Bien sûr, les succès de l'équipe suscitent de nombreux commentaires élogieux dans les journaux, mais on souligne également la combativité dans l'adversité à travers différents commentaires tels que « Courageux dans la défaite<sup>81</sup> » ou encore « Le Canadien tenace et courageux malgré tout<sup>82</sup> ». Les qualités d'effort soutenu et de dignité même dans un contexte de défaite sont présentées sous un jour hautement favorable, tels de bons exemples pour le public.

Une autre valeur dont la vertu est louangée par les journalistes est celle de la famille. L'équipe du Canadien elle-même est comparée à une structure familiale par un journaliste qui parle de la « famille royale du hockey »<sup>83</sup>. La dimension de la paternité est elle aussi mise en valeur dans la couverture médiatique de l'équipe où plusieurs joueurs sont présentés tels de bons pères de famille. Un exemple intéressant démontrant ce point est

---

<sup>80</sup> Normand Bourgeois et David Whitson, « Le sport, les médias et la marchandisation des identités », dans *Sociologie et Société*, vol.27, no 1, printemps 1995, p.154.

<sup>81</sup> *La Patrie*, 16 avril 1955.

<sup>82</sup> *La Presse*, 13 avril 1955.

<sup>83</sup> *La Patrie*, 28 mars 1956.

proposé par le Cardinal Léger qui, dans un discours sur la paternité, cite un passage écrit sur Maurice Richard : « Maurice ne vit que pour sa famille. C'est-à-dire pour Lucille, son épouse, et pour ses enfants, Huguette, Maurice et Normand. » Suite à sa lecture, son Éminence y va de la déclaration suivante : « N'est-ce pas un beau passage ? On dirait qu'on parle du bon Dieu<sup>84</sup>. » Dans cet exemple, la mise en modèle de Maurice Richard pour illustrer la quintessence des valeurs familiales est d'autant plus puissante qu'elle est amenée par un homme religieux de haut rang, à une époque où la religion occupe encore une place importante chez la population québécoise. De plus, cet exemple va à l'encontre de la masculinité agressive souvent associée au hockey par l'historiographie, notamment dans l'ouvrage d'Anouk Bélanger<sup>85</sup>. D'autres joueurs du Canadien ont servi de modèles de paternité dans l'espace médiatique, comme c'est le cas d'Émile « Butch » Bouchard, décrit dans la chronique personnelle de Maurice Richard en ces mots :

Émile Bouchard, le capitaine du Bleu-Blanc-Rouge, un solide gaillard, type idéal de la race saine de chez-nous, probablement le meilleur joueur de défense du hockey moderne, à mon avis du moins; un homme d'affaire averti et, qui plus est, un excellent père de famille qui devrait servir d'exemple à toute la jeunesse du pays. De plus, « Butch » descend de l'une des plus vieilles familles du Canada français et, comme nos érables, il promet de la continuer<sup>86</sup>.

Dans cet exemple, on remarque tout d'abord une certaine ambiguïté dans l'identification de la nationalité à cette époque puisque la citation énumère tour à tour : « la race saine de chez-nous », « la jeunesse du pays » et « l'une des plus vieilles familles du Canada français ». Par contre, on identifie une double référence au thème familial puisqu'en plus d'être

---

<sup>84</sup> *Le Devoir*, 10 mars 1960.

<sup>85</sup> Anouk Bélanger, *op.cit.*, p.549.

<sup>86</sup> *Samedi-Dimanche*, 14 février 1953, p.28.

présenté comme un excellent père, le capitaine du *Tricolore* est dépeint comme perpétuant l'existence d'une famille souche au Canada français. Finalement, l'article fait allusion à l'exemple pour la jeunesse que représente le joueur du Canadien, ce qui s'applique directement à la définition que l'on fait du groupe référence.

Or les exemples qui font foi à cette idée sont nombreux et quelques uns ont particulièrement attiré notre attention. Tout d'abord, un journaliste qui vante les mérites de la télévision en ce qui concerne l'accessibilité au hockey y va du commentaire suivant :

Les infortunés qui ne peuvent se procurer de billets y trouvent leur compte, sans doute, mais nous pensons surtout aux enfants. Nous sommes certains que bien des parents relâchent un peu la discipline et retardent un peu l'heure de coucher pour les mioches qui rêvent de Jean Béliveau et de Maurice Richard. Il n'est pas mal que de laisser ces petits prendre ces vedettes du hockey pour modèles. Ils peuvent y trouver des leçons de courage, d'ambition, de travail<sup>87</sup>...

La référence aux joueurs du Canadien comme groupe de référence est franche dans cet exemple, ils y sont décrits comme détenteurs de qualités que l'on valorise socialement et auxquelles on souhaite que la génération en devenir s'identifie.

Néanmoins, la représentation des joueurs de hockey comme groupe de référence fait aussi l'objet d'une certaine réserve de la population par l'entremise des médias. Par exemple, à travers le courrier des lecteurs d'un journal, un professeur suggère que les joueurs du *Tricolore* peuvent être de bons modèles pour la jeunesse mais que leur inactivité, durant l'été, signale

---

<sup>87</sup> *Le Devoir*, 8 avril 1957, p.12.

possiblement de la paresse. Maurice Richard répond à cette critique à l'intérieur de sa chronique dans le *Samedi-Dimanche*. Il fait une liste de tous les emplois qu'occupent les différents joueurs du Canadien durant la période estivale en rappelant au professeur que le salaire d'un joueur de hockey suffit rarement à nourrir une famille<sup>88</sup>. Dans un autre cas, un individu s'inquiète de l'adulation que la foule réserve à Maurice Richard malgré ses démêlés avec les autorités de la ligue. L'homme en question propose même des modèles qu'il considère plus adéquats pour la jeunesse comme Pasteur, St-Exupéry ou même Charlie Chaplin. En guise de réponse, un membre de la presse exprime son opposition :

Quand il propose comme modèles à la jeunesse les Pasteur, les St-Exupéry, voilà qui est bien. Mais ces grands hommes ne sont pas des Canadiens que nous sachions. Et quand il va jusqu'à mentionner Charlie Chaplin, nous enregistrons notre dissidence. Autant continuer sur ce ton et ajouter le nom de Lily St-Cyr, Chaplin a des qualités mais ses divorces ne sauraient être cités en exemple. Chaplin modèle de la jeunesse canadienne-française ! Voilà évidemment la preuve que le sens de l'humour n'est pas mort, Chaplin délogeant Maurice Richard <sup>89</sup>!

Dans cet exemple, le journaliste propose que la jeunesse doit pouvoir s'identifier à des individus non seulement performants et de bonnes mœurs, mais également de leur propre nationalité. Cette proximité dans l'appartenance canadienne est présentée comme un facteur clé dans la recherche de groupe de référence. Par ailleurs, le journaliste prend une position morale pour critiquer les divorces de Chaplin et le réfuter comme modèle pour la jeunesse. Néanmoins, il ne questionne pas la moralité de l'acte de violence qu'a commis Maurice Richard et qui a mené à sa suspension. Il s'agit d'une sélectivité dans les critères déterminant un bon

---

<sup>88</sup> *Samedi-Dimanche*, 5 juillet 1952, p.42.

<sup>89</sup> *Le Devoir*, 24 mars 1955, p.12.

modèle pour la jeunesse qui mérite d'être relevé et qui démontre que dans le discours médiatique des années cinquante, la représentation des joueurs du Canadien comme groupe de référence constitue un courant fort, défendu par plusieurs.

Le thème de la moralité est également amené par certains membres du *Devoir* qui soutiennent que si les sportifs constituent de bons exemples pour la jeunesse, cet état de fait s'accompagne néanmoins pour eux d'un devoir de bonnes mœurs inhérent à la célébrité.

Ceux qui ont l'habileté de briller dans les compétitions du sport ne rendent pas un mauvais service aux leurs en donnant aux jeunes l'exemple de tous les moyens qu'ils doivent prendre pour atteindre les sommets. Là comme ailleurs, on se rendra compte que le champion, pour parvenir là où il est, doit être aussi exemplaire dans sa vie privée que dans sa vie publique<sup>90</sup>.

Un autre journaliste traduit ce devoir de moralité en code de conduite pour les joueurs du *Tricolore*.

Il y a un décorum à suivre quand on est champion du monde et qu'on porte avec fierté le gilet épinglé de l'écusson du *tricolore*. On fait sa toilette. On porte chemise et cravate. On a les ongles nets. On ne s'accoude pas sur la table. On ne porte pas son couteau à la bouche. On apprécie les mets, on ne les déglutit pas à la manière d'une souffleuse happeuse. En les regardant dans la salle à dîner, champions ou pas, on n'a pas honte d'eux<sup>91</sup>.

Ici, le statut de groupe de référence des joueurs de l'équipe est clairement défini comme s'accompagnant d'une responsabilité morale en regard du public. Ce devoir de moralité, principalement exposé dans le

---

<sup>90</sup> *Le Devoir*, 2 avril 1958, p.10.

<sup>91</sup> *Le Devoir*, 30 mars 1960, p.11.

*Devoir*, traduit le caractère catholique de ce journal à cette époque mais reste en continuité avec la volonté des autres membres de la presse d'utiliser les joueurs du Canadien comme des modèles pour la société en général.

En résumé, nous constatons dans l'enceinte médiatique une représentation des joueurs du Canadien de Montréal comme un groupe de référence, et cette représentation s'appuie sur des valeurs tantôt sociales ou familiales, tantôt morales. Certains exemples tirés de la presse francophone vont jusqu'à démontrer une glorification importante de joueurs de hockey. Le phénomène s'applique surtout aux vedettes de l'équipe, qui sont majoritairement canadiennes-françaises, ce qui explique probablement sa quasi inexistence dans les journaux anglophones. Par conséquent, nous estimons que cette volonté des journalistes de faire du Canadien et de ses joueurs un groupe référence a probablement favorisé la création d'appartenance, particulièrement chez la nation canadienne-française, puisque le processus d'identification passe majoritairement par la recherche de modèles qui nous sont semblables. De ce fait, nous n'excluons pas la possibilité que des anglophones aient pu prendre pour modèle des Canadiens français, nous estimons seulement que si tel fut le cas, le phénomène fut peu traduit dans les médias d'expression anglaise.

## **2.6 L'établissement de projets communs**

La communauté scientifique, notamment les psychologues sociaux Theodore Newcomb<sup>92</sup> et Marisa Zavalloni<sup>93</sup>, avance qu'outre le partage de valeurs communes, le sentiment d'appartenance est également favorisé par

---

<sup>92</sup> Cité dans Donald Guertin, *Le sentiment d'appartenance chez l'adolescente et chez l'adolescent en milieu scolaire*, Mémoire de maîtrise, Montréal, UQAM, p.94.

<sup>93</sup> *Ibid*, p.103.



l'établissement de projets communs. Cette dimension sera l'objet de la prochaine section. Nous tenterons de démontrer qu'en plus d'identifier les joueurs du Canadien de Montréal à des modèles pour la population, les membres de la presse avaient tendance à réunir ces deux groupes dans la poursuite d'objectifs communs, dont la reconnaissance de la nation canadienne-française, l'illustration de la symbolique canadienne et la défense des droits des Canadiens français.

#### 2.6.1 La reconnaissance urbaine et nationale

Quelles formes peuvent prendre des projets qui soient communs à la population du Québec et à l'équipe du Canadien de Montréal ? Bien entendu, toutes deux aspirent à ce que le club atteigne les plus hauts rangs de performance. Dans les années cinquante, les Canadiens ont obtenu beaucoup de succès dans la ligue et les membres de la presse ont abondamment publicisé leurs performances, créant au sein de la population un sentiment de fierté à l'égard du club et de son excellence. Or ces exploits ont donné une visibilité significative non seulement aux joueurs et à l'équipe, mais également aux populations et aux localités auxquelles ils sont associés. C'est précisément cette quête de reconnaissance que nous analyserons comme un projet commun à la population et au Canadien de Montréal, reconnaissance qui a été moussée par les membres de la presse.

Un premier niveau de reconnaissance se situe sur le plan urbain puisque l'équipe du Canadien représente la ville de Montréal. En ce sens, les journaux présentent fréquemment le club et ses joueurs comme des ambassadeurs de la ville montréalaise.

C'est un bel honneur pour la métropole que d'abriter les champions du monde du hockey. Qu'on soit sportif ou non, c'est une occasion de réjouissance. Car il faut bien reconnaître que nos joueurs nous font honneur partout où ils passent. Aux États-Unis, à Toronto ou ailleurs, ils représentent la capitale française de l'Amérique. Le sport est un merveilleux médium de publicité pour notre ville. Nous avons tellement peu de champions, - et en disant cela nous ne pensons pas seulement au sport, - qu'il ne faut pas gaspiller les rares occasions que nous avons de rendre justice aux nôtres<sup>94</sup>.

Un autre extrait fait état d'une réciprocité entre l'équipe et la population, en ce sens que si le Canadien offre aux Montréalais une représentation glorieuse à travers le monde, le soutien de ces derniers contribue potentiellement aux succès de l'équipe.

Il est un plafond, dans le sport, où les gestes dépassent les personnalités et rejaillissent sur toute la race. On ne peut blâmer les Américains pour revendiquer l'honneur de tant de championnats mondiaux. On comprend les Russes de monter en épingle les athlètes qu'ils ont enrégimentés et dont les exploits augmentent le prestige de leur pays. Il en est ainsi de nos champions du hockey. Partout dans le monde quand on parle de ce sport on pense aux Canadiens (l'équipe). Pour tenir convenablement leur rôle de champion, nos athlètes et nos favoris ne donneraient peut-être pas le même rendement s'ils ne se sentaient pas appuyés moralement par une infinité de sympathies<sup>95</sup>.

Dans cet exemple, la notion d'un projet commun est particulièrement mise en lumière : on suggère que les partisans sont partie prenante, par leur soutien, des succès des Canadiens et que ceux-ci, en revanche, constituent de fiers ambassadeurs de la population à travers le monde. Le journaliste souligne également que la gloire de l'équipe, rejaillissant sur la population, permet à cette dernière de se mesurer à des pays prestigieux et reconnus

---

<sup>94</sup> *Le Devoir*, 6 avril 1956, p.13.

<sup>95</sup> *Le Devoir*, 15 avril 1957, p.12.

pour leur propre excellence sportive, tels que les États-Unis et la Russie. En ce sens, le club des Canadiens de Montréal permet à la population locale de soutenir une certaine rivalité sur le plan de la reconnaissance internationale.

Les résidents des villes natales de certains joueurs soulignent eux aussi la reconnaissance et le prestige dont bénéficient leurs communautés grâce aux exploits des hockeyeurs. C'est le cas des habitants du Cap-de-la-Madeleine, ville d'origine de Jean-Guy Talbot, lorsqu'un journaliste souligne l'honneur pour cette petite communauté d'avoir un membre du Canadien parmi les siens<sup>96</sup>. Un exemple similaire survient à Victoriaville lorsque les autorités de la ville décident de rendre hommage à Jean Béliveau, un jeune homme qu'ils ont vu grandir puis se développer comme une des vedettes du *Tricolore*, devenant ainsi la fierté de la communauté<sup>97</sup>. Il est à noter, cependant, que ces expressions de reconnaissance urbaine ne se retrouvent pas dans les journaux anglophones. Bien que nous ne puissions expliquer cet état de fait avec une certitude absolue, nous émettons l'hypothèse que ce type d'interventions ne cadrerait pas avec le style de couverture sportive axée sur l'analyse de la presse d'expression anglaise.

De plus, la reconnaissance engendrée par le *Tricolore* et abondamment moussée par les médias ne bénéficie pas uniquement aux populations des villes, mais plus largement à la nation entière. Dans le présent travail, la nation canadienne-française sera traitée séparément de la nation canadienne pour des fins comparatives. Ainsi donc, dans les années cinquante, les nombreuses victoires du Canadien peuvent servir d'outil de promotion de la nation canadienne-française, comme le démontre cet article.

---

<sup>96</sup> *La Patrie*, 8 avril 1956, p.120.

<sup>97</sup> *Le Devoir*, 2 avril 1956, p.12.

Le Canada français a raison de faire une pause pour se gonfler de fierté et d'orgueil devant les exploits de leurs porte-couleurs qui, à la face du monde, font rejaillir sur eux un peu de gloire sportive qui s'accroche aux championnats mondiaux. En effet, qu'on le veuille ou non, cette victoire bien méritée ne nuit pas à notre prestige sur le plan international<sup>98</sup>.

Cette reconnaissance canadienne-française devient le cheval de bataille de certains joueurs parmi lesquels Maurice Richard agit indubitablement à titre de porte-bannière. Il aborde régulièrement le sujet dans le cadre de sa chronique personnelle. Par exemple, alors qu'il commente une victoire du Canadien, il affirme que ce qui lui tient le plus à cœur, ce sont la cause du Canadien et le prestige des Canadiens français<sup>99</sup>. Dans un autre exemple, alors qu'il vient de battre le record du plus grand nombre de buts marqués par un joueur en carrière, il y va du commentaire suivant.

Mais une fois le choc de délire passé et depuis ce soir du 8 novembre, j'ai trouvé des consolations encore plus douces que celles que m'apportées le record lui-même, d'abord l'honneur qui réfléchit sur les miens et sur le nom que je porte mais aussi cette expression d'amitié que m'a accordé le grand public amateur de hockey<sup>100</sup>.

On relève ici à la fois la fierté de Richard quant à la reconnaissance qu'apporte ce nouveau record à la nation canadienne-française et l'importance que le soutien populaire a pour lui dans cette cause commune. Par ailleurs, lorsqu'il ne fait pas lui-même la promotion de la cause canadienne-française, les journalistes se servent souvent de son cas comme exemple pour la société. Un membre de la presse fait même référence à la

---

<sup>98</sup> *Le Devoir*, 20 avril 1959, p.12.

<sup>99</sup> *Samedi-Dimanche*, 28 juin 1952, p.43.

<sup>100</sup> *Samedi-Dimanche*, 15 novembre 1952, p.32.

vedette montréalaise comme une source d'inspiration pour les Canadiens français pouvant contribuer à améliorer leur perception d'eux-mêmes ainsi que celle qu'ont les autres à leur égard.

Maurice Richard a le grand mérite, une fois qu'il eut réalisé son grand talent de joueur de hockey, de l'avoir développé presque jusqu'à la perfection pour lui permettre d'atteindre un sommet peu commun. À ce titre, Maurice Richard est un modèle pour tous et si tous les nôtres qui ont un talent, quel qu'il soit, le cultivaient comme il a fait du sien, le complexe d'infériorité qu'on nous reproche souvent serait guéri<sup>101</sup>.

Dans cet exemple, le journaliste va plus loin que situer Maurice Richard comme un modèle et un objet de reconnaissance : il met son niveau d'excellence en parallèle avec une caractéristique reconnue des Canadiens français, leur sentiment d'infériorité, et suggère que la persévérance dont a fait preuve le hockeyeur constitue le genre de qualité qui permette à un individu et à une nation de surmonter ce genre de complexe, de reconnaître sa propre valeur, ainsi que de susciter la reconnaissance d'autrui.

Par ailleurs, l'excellence de Maurice Richard offre aux Canadiens français une spécificité identitaire aux yeux du monde, ce qu'un journaliste explique en ces termes.

Le hockey c'est ce que nous avons de bien à nous. C'est ce que nous avons en propre. Nous avons bien des poètes, des peintres et des hommes d'État, mais les autres pays et les autres peuples en ont eux aussi et les leurs sont plus fameux et peut-être souvent plus « calés » et plus brillants puisqu'ils s'appuient sur une tradition plus longue baignée dans l'expérience des siècles. Mais le hockey, c'est notre chose propre à nous et le Rocket qui l'a mieux représenté que tout autre est aussi à nous : il n'y en a pas de meilleur ailleurs<sup>102</sup>...

---

<sup>101</sup> *Le Devoir*, 9 avril 1957, p.11.

<sup>102</sup> *La Patrie*, 22 mars 1959, p.134.

Cet extrait décrit bien l'association et même l'appropriation de la population en regard des succès du Canadien de Montréal et de ses vedettes francophones, élevés au rang de fierté nationale. Les médias ont largement contribué à mousser ce sentiment de fierté collectif, unissant le club de hockey à la population sous le projet commun de la reconnaissance des Canadiens français.

### 2.6.2 La symbolique

À l'échelle du Canada, l'impact du hockey sur le plan identitaire est différent. Il faut se rappeler que dans les années cinquante, contrairement à la nation canadienne-française, la nation canadienne est déjà officiellement reconnue depuis près d'un siècle. Ainsi donc, à travers la couverture du hockey, certains membres de la presse cherchent à faire reconnaître la nation canadienne-française, alors que d'autres tentent plutôt de consolider l'avenir de la nation canadienne.

Longtemps on a dit du peuple canadien qu'il manquait de suite dans les idées, qu'il avait des ambitions à courtes échéances et qu'il se contentait de demi victoires. La dernière décennie a prouvé que la génération actuelle a plus de souffle (...) Quant aux Canadiens, ils sont devenus le symbole non interrompu de la suprématie au hockey dans le monde entier. Leurs innombrables records sont inscrits pour longtemps dans les annales du sport et un pays qui peut développer de tels jeunes peut regarder l'avenir avec confiance<sup>103</sup>.

Dans cet extrait, on situe l'excellence des hockeyeurs canadiens à un niveau tel qu'ils sont décrits comme la figure emblématique de ce sport à l'échelle mondiale. D'autres journalistes tablent eux aussi sur la domination des joueurs canadiens pour illustrer l'association spécifique de ce sport avec

---

<sup>103</sup> *Le Devoir*, 2 avril 1958, p.10.

le pays : certains soulignent que tous les joueurs du circuit professionnel, à une exception près, sont Canadiens de naissance<sup>104</sup>, alors qu'un chroniqueur propose une ligue entièrement canadienne pour éviter l'exil des joueurs du pays aux États-Unis<sup>105</sup>. Or si les médias avancent que le Canada s'est imposé comme le symbole du hockey à travers le monde, l'inverse est aussi vrai, soit que ce sport est devenu une représentation majeure de l'identité nationale. L'exemple suivant illustre bien ce propos : « Le sport du hockey est un symbole pour nous comme l'étaient les sports anciens pour les Grecs ou les Romains de l'Histoire antique. Il est le témoignage d'un peuple en santé<sup>106</sup>. » Sous divers angles, donc, les médias décrivent comment les Canadiens se sont appropriés le hockey, et un journaliste va jusqu'à soutenir qu'ils ont transformé ce sport en y imprégnant leurs propres couleurs, soit en développant un style de jeu typiquement canadien, axé sur la rapidité et le jeu robuste<sup>107</sup>. On constate donc, à travers ces différents exemples, comment certains membres de la presse ont tenté de faire du hockey un élément représentatif du Canada.

À cette représentation symbolique, dans les années cinquante, s'ajoute une incursion graduelle du hockey dans divers champs identitaires canadiens dont nous donnerons ici quelques exemples. Sur le plan de la reconnaissance politique, la commission Fowler, chargée d'établir le contenu de la culture canadienne à la télévision et à la radio d'État, stipule dans ses résultats que le hockey en fait partie<sup>108</sup>, donc confère une place à ce sport

---

<sup>104</sup> *Le Devoir*, 23 mars 1955, p.12.

<sup>105</sup> *Le Devoir*, 25 mars 1955, p.14.

<sup>106</sup> *Le Devoir*, 8 avril 1957, p.12.

<sup>107</sup> *Montreal Star*, 2 avril 1959, p.64.

<sup>108</sup> *Le Devoir*, 6 avril 1957, p.6.

dans l'univers culturel canadien. Au niveau religieux, le cardinal Léger compare, lors d'une allocution, la vie spirituelle canadienne à une partie de hockey et sa propre personne à un gardien de but<sup>109</sup>. Par cette métaphore, il illustre que ce sport s'est taillé une place importante dans les représentations populaires canadiennes, et en y ayant recours lors d'un discours officiel, considérant son rang hiérarchique et sa visibilité publique, il contribue en quelque sorte à légitimer le hockey comme symbole collectif significatif. Par ailleurs, sur le plan social, un journaliste anglophone parle du hockey comme d'un moyen d'ajouter de l'intérêt à la vie<sup>110</sup>. Et finalement, ce sport est également utilisé pour symboliser une dimension politique et identitaire au Canada, en l'occurrence la cohabitation de deux peuples fondateurs. Dans l'exemple qui suit, l'équipe du *Tricolore* est citée à titre d'exemple de l'unité canadienne entre anglophones et francophones : « La belle harmonie qui règne entre ces joueurs, français et anglais, est un autre bel exemple à une foule de « politicailleurs » qui font moins qu'eux pour cimenter une amicale unité entre les deux grandes races qui composent notre pays<sup>111</sup>. »

Bref, nous remarquons dans les médias la tendance à faire du hockey un emblème national et c'est cette symbolisation que nous considérons comme un projet commun à l'ensemble de la population canadienne. Mais cette symbolisation semble s'opérer à deux niveaux différents chez les deux groupes sociolinguistiques du pays. C'est sur l'équipe du Canadien de Montréal et ses joueurs que se porte la représentation de la nation canadienne-française ainsi que de diverses villes québécoises, alors que

---

<sup>109</sup> *Le Devoir*, 10 mars 1960, p.13.

<sup>110</sup> *The Gazette*, 19 mars 1955, p.6.

<sup>111</sup> *Le Devoir*, 18 avril 1957, p.12.



c'est le hockey dans son ensemble qui sert d'objet de consolidation de la nation canadienne. Ces faits ont une raison naturelle : le peuple canadien-français et la ville de Montréal ne sont associés sur leur territoire qu'à l'équipe du Canadien, alors qu'à l'échelle canadienne on se partage le *Tricolore* avec les Maple Leafs de Toronto, un club à composition très fortement, sinon exclusivement, canadienne-anglaise<sup>112</sup>.

### 2.6.3 La défense des droits

Au cours des années cinquante, le monde du hockey, et plus précisément sa médiatisation, constitue une enceinte pour la défense des droits des Canadiens français. L'un des acteurs centraux de ce débat est sans contredit Maurice Richard, à la fois joueur et membre de la presse, victime et défenseur en regard des injustices proférées à l'endroit des Canadiens français. L'historiographie concernant Richard est déjà très bien garnie et offre plusieurs interprétations sur la signification de sa carrière et de sa personne. En ce sens, Julie Perrone et Benoit Melançon démontrent respectivement le processus d'héroïsation et de mythification de Maurice Richard. D'autres, comme Anouk Bélanger et David Di Felice, ont mis l'accent sur la bataille symbolique opposant Richard au président de la L.N.H. Pour notre part, dans cette section, nous nous attarderons à la défense des droits des Canadiens français par les membres de la presse. Notre intention n'est donc pas d'analyser le cas de Maurice Richard en tant que joueur mais bien le rôle qu'il a joué, comme chroniqueur, dans la dénonciation des injustices subies par son groupe sociolinguistique dans la ligue nationale et la

---

<sup>112</sup> Dans les faits, un seul joueur originaire du Québec a porté les couleurs des Maple Leafs de Toronto durant les années cinquante et il s'agit d'un anglophone du nom de Fleming Mackell lors des saisons 1951 et 1952.

revendication de leurs droits. Par la suite, notre analyse s'étendra à l'ensemble du milieu journalistique en relation à ce même sujet.

Richard se sert à plusieurs reprises de sa chronique personnelle pour dénoncer, au sein de la ligue, des attitudes discriminantes à l'endroit des Canadiens français. Dans un premier temps, il dévoile le manque de respect dont certaines équipes font preuve à leur égard. Sa principale attaque se fera à l'endroit de l'équipe la plus décorée à l'époque, les Red Wings de Détroit : « Croyez moi, amateurs de hockey de Montréal, les joueurs des Leafs de Toronto sont bien plus polis que les Red Wings pour leurs adversaires canadiens-français<sup>113</sup>. » Par la suite, ses critiques se tournent vers les autorités de la ligue, comme en témoigne ce commentaire envers un arbitre : « M. Chadwick (l'arbitre) connaît son hockey, mais Butch Bouchard vous dira comme moi qu'il ne nous aime pas ni l'un ni l'autre et apparemment, pour le simple fait que nous sommes canadiens-français<sup>114</sup>. » Une telle défiance à l'autorité n'est pas commune à cette époque mais Richard est tout à fait conscient des risques qu'il prend et sa frasque suivante en est la preuve. Cette fois-ci, il s'attaque à l'autorité suprême de la ligue, le président Clarence Campbell.

Que M. le président sorte un peu de ses bureaux et aille voir comment on donne des assistances gratuitement à Détroit! Pas surprenant que Howe, Lindsay et Reibel soient parmi les premiers compteurs de la Ligue, même si j'admets que Howe et Lindsay sont de vrais bons joueurs. Mais que M. Campbell s'occupe donc un peu plus de quelques autres petits scandales connus des joueurs de la Ligue nationale et n'essaie pas de se faire de la publicité à s'en prendre à un bon garçon comme Boum-Boum Geoffrion, simplement parce qu'il est Canadien français! J'ai l'impression que M. Campbell serait partial. Toute sa façon

---

<sup>113</sup> *Samedi-Dimanche*, 31 janvier 1953, p.28.

<sup>114</sup> *Samedi-Dimanche*, 31 janvier 1953, p.28.

semble le prouver, et pour cela le club Canadien en souffre plus que toute autre équipe de la Ligue nationale. Voilà mon opinion franche et si elle doit m'apporter des sanctions, eh bien tant pis! Je sortirai du hockey et j'ai l'idée que plusieurs autres joueurs du Canadien, qui partagent mon opinion en feront autant!<sup>115</sup>

Cette critique est virulente et Maurice Richard est prêt à risquer son gagne-pain pour dénoncer l'injustice que subissent les Canadiens français ainsi que l'ensemble du club montréalais. Dans les faits, le hockeyeur vedette ne perdra pas le droit de jouer suite à ce commentaire mais il n'en subira pas moins une sanction : le président de la ligue lui enlève son droit de parole en lui retirant la possibilité de tenir sa chronique dans le *Samedi-Dimanche*.

En 1955, Richard fait l'objet de l'une des décisions disciplinaires les plus litigieuses de l'histoire de la ligue nationale : il est suspendu par Campbell suite à une altercation avec un joueur des Bruins de Boston au cours de laquelle il frappe le juge de ligne tentant de s'interposer. De cette controverse naîtra un débat mouvementé sur le traitement réservé aux francophones dans la ligue nationale, débat auquel participeront à la fois la population, la presse et des personnages publics. La foule y va de vives protestations qui culmineront dans l'émeute survenue à Montréal le 17 mars 1955. Les journalistes francophones dénoncent unanimement l'injustice du jugement de Campbell, et même le maire Jean Drapeau exprime publiquement cette opinion<sup>116</sup>. De son côté, la presse anglophone est plus partagée mais certains prennent tout de même la défense de Richard<sup>117</sup>. De

---

<sup>115</sup> *Samedi-Dimanche*, 2 janvier 1954, p.29.

<sup>116</sup> *La Presse*, 17 mars 1955, p.1.

<sup>117</sup> *The Gazette*, 16 mars 1955, p.20.

plus, dans l'espace médiatique, on va jusqu'à demander la démission du président Campbell au nom de la justice.

Qu'attendez-vous monsieur le président Campbell pour donner votre démission. L'opinion publique qui, depuis longtemps, vous a « suspendu » réclame votre départ immédiat d'un poste pour lequel vous n'avez pas l'envergure qui convient. Vous vous êtes retranché depuis trop longtemps derrière des mots que vous ne connaissez pas : autorité, justice, ordre, discipline. Ces idéologies sont mal servies par la rancœur personnelle qui anime vos décisions<sup>118</sup>.

Cette dénonciation de la partialité de Campbell atteindra un sommet lorsqu'un journaliste associera l'oppression dont il fait preuve envers Richard à celle subie par le peuple canadien-français à travers l'histoire.

Le nationalisme canadien-français paraît s'être réfugié dans le hockey. La foule qui clamait sa colère jeudi soir dernier n'était pas animée seulement par le goût du sport ou le sentiment d'une injustice commise contre son idole. C'était un peuple frustré qui protestait contre le sort. Le sort s'appelait, jeudi, M. Campbell ; mais celui-ci incarnait tous les adversaires réels ou imaginaires que ce petit peuple rencontre.<sup>119</sup>

Nous constatons donc, à travers les précédents exemples, à quel point dans l'univers du hockey la défense des droits des Canadiens français et la dénonciation des abus de pouvoir qu'ils ont subis ont été présentées comme des causes collectives à l'ensemble de la population francophone. Au cours des années cinquante, par l'entremise de sa chronique personnelle, Maurice Richard a plusieurs fois dénoncé l'iniquité commise à l'endroit des joueurs du Canadien d'expression française. Il a représenté, comme le propose la sociologue Anouk Bélanger, « le Canadien français capable de se tenir

---

<sup>118</sup> *Le Devoir*, 18 mars 1955, p.12.

<sup>119</sup> *Le Devoir*, 21 mars 1955, p.12.

debout face à l'oppression et l'injustice<sup>120</sup> ». Lorsqu'en mars 1955, lui-même s'est trouvé victime de ce qui est considéré comme l'une des sanctions les plus contestées de l'histoire du hockey, c'est toute la presse écrite francophone et même quelques journalistes de langue anglaise qui ont dénoncé, au nom du peuple, l'injustice subie. Nous croyons que cette participation active des médias et de certains membres de la population aux divers combats défendus par Richard a pris la forme d'un projet commun : la reconnaissance des pleins droits des francophones, et qu'à son tour cette alliance dans la défense d'une cause jugée importante a favorisé la création d'un sentiment d'appartenance à la nation canadienne-française.

## 2.7 Conclusion

À travers le présent chapitre, nous avons tenté de démontrer que la couverture médiatique accordée aux Canadiens de Montréal, durant les années cinquante, a favorisé la création d'un sentiment d'appartenance envers les joueurs, l'équipe, la ville de Montréal, ainsi que les nations canadienne et canadienne-française. Bien entendu, il nous est impossible de prouver, sans l'ombre d'un doute, que cet impact ait effectivement eu lieu puisque notre étude s'est limitée à la production médiatique sans évaluer la réception de ces communications dans la population. Le but était ici de montrer comment les médias et surtout, la presse écrite, ont créé des conditions favorables à une telle éventualité.

Pour ce faire, nous avons tout d'abord introduit le concept de sentiment d'appartenance en soulignant son caractère dynamique et

---

<sup>120</sup> Anouk Bélanger, *op.cit*, p.548.

modulable, particulièrement en fonction du renforcement apporté par la satisfaction d'être associé à un groupe donné. Durant la période analysée dans ce mémoire, soit les années cinquante, les succès exceptionnels remportés par les Canadiens de Montréal ont très certainement pu offrir à la population la satisfaction d'être associée à une telle gloire.

Dans un second temps, nous avons documenté une hausse des communications entre le club de hockey du Canadien de Montréal et la population québécoise par l'entremise des médias. Cette augmentation s'applique autant à la presse écrite qu'aux télécommunications, et autant aux médias francophones qu'anglophones. Dans le cadre de notre analyse, nous avons conclu que cette hausse généralisée des communications a pu favoriser la création d'un sentiment d'appartenance de la population envers l'équipe du Canadien. Sur le plan télévisuel, nous avons également souligné la diffusion et l'auditoire croissants de l'émission *La soirée du hockey* à Radio-Canada, au sein de laquelle s'est déroulée une francisation pratiquement complète du vocabulaire associé au hockey. Nous émettons l'hypothèse que cette francisation ait pu appuyer chez les francophones l'identification à ce sport, ainsi que le sentiment d'appartenance à l'équipe.

Portant ensuite notre analyse sur la nature des communications entre la population et le Canadien de Montréal, nous avons identifié deux styles de couverture distincts dans les médias d'expression anglaise et française. Alors que la presse anglophone mettait l'accent sur la description et l'analyse du hockey, se limitait à la stricte pratique du sport et usait d'un style neutre et distant, la presse francophone, elle, favorisait la familiarisation et la personnalisation des hockeyeurs, présentait les membres de l'équipe dans leur contexte social, usait d'un style davantage sensationnaliste et accordait une plus grande place aux opinions de la population dans ses publications.

Le profil de couverture des médias francophones nous est apparu davantage enclin à susciter chez la population un sentiment d'appartenance aux joueurs et à l'équipe que celui des médias anglophones.

Toutefois, si la presse d'expression anglaise comportait un style moins propice à la création d'un sentiment d'appartenance envers les hockeyeurs et le Canadien, elle a néanmoins contribué à faire du hockey un symbole canadien en insistant sur la domination canadienne dans ce sport à l'échelle mondiale, sur la grande représentation du Canada parmi les joueurs de la Ligue nationale de hockey et sur le développement d'un style de jeu typiquement canadien. En ce sens, les médias anglophones ont probablement favorisé l'appartenance à la nation canadienne.

Du côté francophone, la familiarisation retrouvée dans le style de couverture médiatique a pu faciliter le processus d'identification aux joueurs, et de ce fait appuyer le développement d'un sentiment d'appartenance à leur endroit. On retrouvait par ailleurs dans la presse plusieurs exemples de présentations des hockeyeurs comme un groupe de référence, soit des modèles desquels la population pouvait s'inspirer, et le phénomène s'appuyait sur l'association des joueurs avec des valeurs sociales importantes, telles que le courage, la persévérance au travail, le sens de la famille et les bonnes mœurs. La plupart de ces exemples provenant des médias francophones, nous avons conclu que l'utilisation du concept de groupe de référence a particulièrement favorisé l'appartenance à la nation canadienne-française.

Dans la communauté journalistique francophone, le développement d'un sentiment d'appartenance a également été favorisé par l'alliance d'une partie de la population avec le Canadien de Montréal dans la réalisation de

projets communs. La poursuite de l'excellence et de la reconnaissance par autrui ont été deux de ces aspirations conjointes. En ce sens, les joueurs étaient présentés dans les médias comme des ambassadeurs et des représentants de leur ville natale, de la communauté urbaine de Montréal, de la nation canadienne et surtout, de la nation canadienne-française, apportant visibilité et fierté à chacun de ces groupes. De ce fait, les hockeyeurs permettaient à ces communautés d'être reconnues dans l'espace public, favorisant ainsi le sentiment d'appartenance de la population à chacune d'elles.

Finalement, certains médias francophones se sont grandement attardés à la défense des droits des Canadiens français par l'entremise de leurs couvertures du *Canadien de Montréal*. Dans les années cinquante, l'univers du hockey a constitué une enceinte dans laquelle se sont rejoués des enjeux historiques d'iniquité et d'oppression entre francophones et anglophones. Ce contexte a permis à des membres de la presse, dont Maurice Richard qui se trouvait alors à la fois hockeyeur et chroniqueur, de dénoncer, au nom du public, les irrégularités dans le traitement réservé aux Canadiens français dans la ligue et de réclamer une plus grande justice. Le projet commun que constituait ainsi cette défense des droits, auquel la population a abondamment participé, a selon nous favorisé son sentiment d'appartenance à la nation canadienne-française.

Bref, le développement de la couverture médiatique du *Canadien de Montréal* dans les années cinquante a favorisé la création d'une impression de familiarité autour de la célèbre équipe. Ce nouveau lien d'intimité permit aux membres de la presse d'offrir, à une population cherchant à s'affirmer, des modèles de société, des ambassadeurs de réussite et des héros qui partageraient leurs combats.



## CHAPITRE 3

### LA SOCIABILITÉ QUÉBÉCOISE ASSOCIÉE AU HOCKEY

Le présent chapitre traite de la sociabilité entourant le hockey dans le Québec des années cinquante. Pour comprendre ce phénomène, nous ne pourrons nous appuyer sur le type de sources écrites ayant servi à notre précédente analyse du sentiment d'appartenance puisqu'elles n'existent pas en quantité suffisante sur le sujet. Il s'agit donc ici d'amorcer la documentation d'un thème encore peu exploré, et en ce sens nous avons eu recours à deux types de sources orales : des entrevues individuelles réalisées pour cette étude et des récits écrits par des membres de la communauté culturelle du Québec, racontant des événements de leur vie qui ont été associés aux Canadiens de Montréal ainsi que leurs expériences des débuts du hockey télévisé. Bien entendu, l'utilisation de ce genre de preuves requiert, pour maintenir une rigueur scientifique, d'en reconnaître les limites. Premièrement, il s'agit d'une approche rétrospective qui repose sur la mémoire parfois sélective des gens, ce qui implique que certains détails ont pu être oubliés ou déformés avec le temps. Deuxièmement, les personnes interrogées dans le cadre de ce mémoire ont eu à se replonger dans une période d'intense succès du *Tricolore* ce qui, comparativement aux moments moins glorieux que l'équipe vit actuellement, a pu les amener à idéaliser les années cinquante. Par contre, ces limites ne justifient pas que l'on n'accorde aucune crédibilité aux témoignages oraux car selon Florence Descamps toutes les sources ont leurs formes de biais.

En conséquence, il convient de ne pas opposer schématiquement (et naïvement) archives écrites et témoignages individuels, en retenant les premières au nom de l'objectivité et de leur apparent caractère

involontaire et en rejetant les seconds au nom de la subjectivité et de leur caractère volontaire [...] les documents d'archives d'époque ne sont pas eux non plus dépourvus de biais<sup>1</sup>.

De plus, Descamps souligne que Marc Bloch, grand historien et auteur de *l'Apologie pour l'histoire ou le métier de l'historien*, voyait dans les témoignages individuels des sources irremplaçables pour appréhender certains sujets comme les croyances et les rites<sup>2</sup>. Ces nuances apportées, nous jugeons que les entrevues individuelles et les récits écrits constituent une méthode valide pour effectuer un premier déblayage scientifique du thème de la sociabilité générée par le hockey à l'intérieur duquel le rituel occupe une place prépondérante. Toutefois, notre échantillon n'ayant pas la prétention d'être représentatif de la population québécoise, nous nous devons de rester prudents quant à la généralisation de nos conclusions.

### **3.1 Le lien qui unit la sociabilité au sentiment d'appartenance**

Dans le précédent chapitre, nous avons tenté de démontrer que la couverture médiatique accordée au Canadien de Montréal dans les années cinquante a créé un contexte favorable à l'établissement d'un sentiment d'appartenance à l'équipe. Ici, nous nous attarderons à une facette de la réaction de la population face à cette exposition médiatique, soit la sociabilité. Nous émettons l'hypothèse, d'une part, que ce travail des médias ait amené la population du Québec à se regrouper pour regarder et discuter des parties du Canadien de Montréal, et d'autre part, que cette sociabilité entourant le hockey soit venue renforcer le sentiment d'appartenance au Canadien de Montréal. De plus, nous pouvons également considérer ce phénomène de sociabilité comme un élément de preuve du processus de création du

---

<sup>1</sup> Forence Descamps, *op.cit.*, p.498.

<sup>2</sup> *Ibid*, p.499.

sentiment d'appartenance puisque son existence impliquait nécessairement une augmentation des communications en rapport avec le hockey, et plus particulièrement, l'équipe du Canadien de Montréal. À cet égard, Raymond Plante, auteur d'un livre sur les débuts de la télévision, introduit bien notre propos.

Marie-France Bazzo, l'animatrice d'*Indicatif présent* à Radio-Canada, m'avait demandé s'il existait des sujets qui avaient autant fait parler les Québécois que le hockey. Ce n'est qu'en revenant chez moi que j'ai songé à la télévision. Je dirais même que si, enfants, nous parlions de hockey, c'était grâce à la télé qui nous montrait les exploits de nos héros<sup>3</sup>.

Pour débiter notre analyse des relations sociales et interpersonnelles entourant le hockey, nous définirons dans un premier temps le concept de sociabilité.

### **3.2 Le concept de la sociabilité**

Définir un concept aussi vaste que la sociabilité n'est pas chose simple puisqu'il peut être vu sous plusieurs angles. D'une manière générale, le dictionnaire définit la sociabilité comme étant l'aptitude à vivre en société et le principe des relations entre personnes<sup>4</sup>. Bien que très large, cette définition pose les bases de la présente analyse en nous orientant vers l'interaction entre le hockey et l'aptitude à vivre en société, soit comment le hockey ou l'écoute d'une partie de hockey s'insérait dans le mode de vie des gens. Une

---

<sup>3</sup> Raymond Plante, « Une enfance en noir et blanc », Montréal, les Éditions Les 400 coups, 2002, p.8.

<sup>4</sup> Paul Robert, *Le Nouveau Petit Robert*, Paris, Dicorobert Inc, 1996, p.2100.

autre définition du concept nous vient du sociologue Roger Levasseur et se présente comme ceci :

La sociabilité renvoie à un espace de relations intermédiaires qui se situe au-delà des nécessités élémentaires de l'existence (travailler, se nourrir, se vêtir, se loger), de la vie privée et des rapports avec les intimes (famille), et en deçà des pouvoirs institués (Église, État, entreprise)<sup>5</sup>.

Cette définition, bien que plus précise, peut difficilement être prise en considération pour notre mémoire puisqu'elle exclut les relations familiales de ce qui constitue la sociabilité. De plus, selon nous, elle cadre mal dans le contexte des années cinquante au Québec car à cette époque la famille est au cœur de la société québécoise. Notre point de vue rejoint davantage celui d'une autre sociologue, Andrée Fortin, exprimé dans un ouvrage sur la sociabilité au Québec à travers le temps. Dans son livre, l'auteure démontre que la sociabilité est constituée autour d'un noyau de base tripartite qui comprend la famille, les amis et le voisinage. De plus, elle précise que ce noyau doit être analysé d'un point de vue fonctionnel et non affectif. En ce sens, le voisinage fait partie du noyau pour l'aspect pratique de la chose, ce qui n'implique pas nécessairement des liens intimes<sup>6</sup>. Ainsi donc, dans le cadre du présent travail, nous privilégierons l'approche d'Andrée Fortin plutôt que celle de Roger Levasseur puisqu'elle nous semble mieux adaptée au contexte québécois des années cinquante.

Finalement, un autre sociologue, Jean-Paul Callède, propose pour sa part une définition de la sociabilité sportive. Il affirme que cette dernière

---

<sup>5</sup> Roger Levasseur dir, *De la sociabilité, spécificité et mutations*, Montréal, Éditions Boréal, 1990, p.9.

<sup>6</sup> Andrée Fortin, *Histoires de familles et de réseaux, la sociabilité au Québec d'hier à demain*, Montréal, Éditions St-Martin, 1987, p.170.

désigne les formes d'expression et la régularité des relations qu'un individu entretient avec autrui dans un domaine constitué<sup>7</sup>. Cette définition reste large, mais elle a pour particularité d'associer la sociabilité au sport, ce qui se veut ici pertinent.

À la lumière de ces différents points de vue, dans le cadre du présent mémoire, nous définirons le concept de sociabilité autour du hockey comme les formes d'interaction et d'expression que les individus entretiennent entre eux en relation avec la médiatisation de ce sport. De plus, nous tiendrons compte de l'approche de Fortin en ce qui concerne le triple noyau de la sociabilité, puisque nos entrevues nous ont démontré l'importance de la famille, des amis et du voisinage dans ce phénomène. Notre analyse touchera premièrement les différentes formes de sociabilité en décrivant les rituels entourant le visionnement ou l'écoute d'une partie de hockey des Canadiens de Montréal. Deuxièmement, nous aborderons la nature de la sociabilité en analysant l'influence de la classe sociale, de la langue et du genre sur la participation à ces rituels collectifs. Finalement, nous étudierons l'impact de cette sociabilité sur les liens familiaux et sociaux, de même que sur l'appartenance à la nation.

### **3.3 Le hockey : un phénomène rassembleur**

Dans le chapitre précédent, nous avons souligné que le hockey était un phénomène populaire au Québec. Mais avait-il le pouvoir de réunir les gens au-delà de l'aréna montréalaise où la population se rendait pour regarder les parties du Canadien ? À cette question, nous répondons par

---

<sup>7</sup> Jean-Paul Callède, *La sociologie française et la pratique sportive 1875-2005*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 2007, p.434.

l'affirmative et ce point de vue repose grandement sur la médiatisation du hockey car grâce à cette large diffusion, tous les salons devenaient des endroits aussi propices aux rassemblements que ne l'était le lieu où se déroulait la partie. Cette situation est clairement décrite par l'un des participants aux entrevues individuelles que nous avons réalisées pour le présent travail.

Les maisons devenaient comme des petits Forum avec l'ambiance que cela pouvait créer parce que c'était quand même, au début de la télévision, c'était rassembleur, y'en avait pas partout. Quand on l'a eue chez nous, il devait en avoir dans le village de 4000 habitants, il devait en avoir 3 ou 4. Donc, où tu penses que les gens allaient ? Dans les pôles où il y avait des télévisions. On pouvait trouver 10, 15, 20, 25 ou 30 personnes dans une maison pour écouter la partie de hockey. Comme ça s'était passé des années auparavant avec les premières radios qui sont arrivées au village<sup>8</sup>.

Ainsi donc, ce commentaire suggère que l'accès restreint à la télévision dans les foyers québécois des années cinquante rendait les rassemblements plus fréquents, voire nécessaires. Il s'agit ici d'une première dimension de la sociabilité entourant le hockey, mais qui ne suffit pas à expliquer tout le phénomène puisqu'au fil du temps, l'accès au média télévisuel s'est généralisé alors que les regroupements du samedi soir sont restés chose commune. Par conséquent, pour mieux comprendre les autres causes justifiant les visionnements collectifs, nous analyserons les différents rituels s'y attachant, ainsi que les multiples contextes dans lesquels ils avaient lieu.

---

<sup>8</sup> Interviewé #7.

### 3.4 Les formes de sociabilité

Dans le Québec des années cinquante, la programmation télévisée était limitée et la population de cette époque n'avait pas le luxe de choisir parmi 20 ou 30 émissions diffusées à la fois, comme c'est le cas aujourd'hui. Conséquemment, par son exclusivité, le visionnement du hockey le samedi soir est rapidement devenu une tradition importante dans la vie des amateurs et de leurs proches, et le samedi a de plus en plus été associé à *La soirée du hockey* dans la population. C'est la répétition de l'expérience de visionnement qui a permis sa ritualisation et son façonnement en une tradition collective. Notons qu'aux dires de l'un des participants à nos entrevues individuelles, le hockey du samedi soir était à l'époque surnommée la « seconde messe », et considérant l'importance des pratiques religieuses dans le fonctionnement social d'alors, nous pouvons déduire combien le hockey des Canadiens de Montréal est devenu une tradition fortement intégrée dans le mode de vie des Québécois.

L'une des formes de regroupements suscités par le hockey que notre enquête a permis de mettre en lumière est le visionnement entre amis. Dans le cadre de nos entrevues, plusieurs participants ont fait référence à ce type de rassemblements, les présentant comme un phénomène courant à l'époque. Par exemple, une personne nous a raconté comment ses camarades de classes et lui se réunissaient pour suivre les prouesses du Canadien pendant la période scolaire. Selon ses paroles, ils se regroupaient une cinquantaine de garçons autour d'une télévision placée sur l'estrade de l'auditorium de leur collège pour voir les parties<sup>9</sup>. Pour d'autres, la réunion avait lieu dans le confort d'une maison dans laquelle les amis se retrouvaient

---

<sup>9</sup> Interviewé #7.

et, dans certains cas, les attroupements autour du hockey du samedi soir pouvaient s'étendre à une fin de semaine complète de festivités bien arrosées entre copains<sup>10</sup>. Bref, bien que les contextes variaient, les visionnements entre amis sont apparus à la lumière de notre étude comme une constante dans la forme des regroupements suscités par le hockey.

Par ailleurs, d'après notre enquête, l'espace familial s'est aussi avéré être un contexte de rassemblement fréquent pour suivre les performances des Canadiens de Montréal. Considérant que dans les années cinquante, les familles québécoises étaient souvent nombreuses, les visionnements familiaux pouvaient impliquer beaucoup de gens. C'est le cas de quelques personnes que nous avons interviewées, dont une qui regardait les parties avec sa belle-famille<sup>11</sup>, et une autre pour laquelle le hockey en famille impliquait deux frères, une sœur qui aimait le hockey et les maris des autres sœurs<sup>12</sup>.

Un autre espace social sollicité par le rassemblement autour du hockey est le voisinage. Ceux qui en faisaient partie se greffaient parfois au contexte de la famille pour les visionnements collectifs. Par exemple, l'un de nos participants nous a affirmé qu'en plus de son père, de sa mère et de ses deux sœurs, deux de ses voisins immédiats venaient se joindre au groupe pour regarder les parties des séries éliminatoires<sup>13</sup>. Une autre personne nous a décrit avec humour l'implication de ses voisins dans les visionnements

---

<sup>10</sup> Interviewé #4.

<sup>11</sup> Interviewé #3.

<sup>12</sup> Interviewé #7.

<sup>13</sup> Interviewé #6.



collectifs : « Il y avait aussi des voisins qui, par hasard, arrivaient au moment où la partie commençait. En particulier un professeur qui venait toujours payer sa facture de lait au milieu d'une partie de hockey<sup>14</sup>. »

Donc, on constate à travers tous les exemples précédents que le hockey télévisé des années cinquante était propice aux visionnements collectifs. D'ailleurs, parmi les personnes que nous avons interrogées, aucune ne nous a mentionné écouter régulièrement le hockey sans la présence de quelqu'un, et seulement deux d'entre elles nous ont affirmé le faire dans un contexte relativement intime, c'est-à-dire uniquement avec son père pour la première<sup>15</sup> et en compagnie de son mari pour la seconde<sup>16</sup>. On peut ici douter du fait que tous les individus interviewés visionnaient invariablement le hockey en groupe : certains ont pu éprouver un malaise à affirmer qu'ils regardaient les parties en solitaire. On peut tout de même en déduire que le hockey télévisé était propice aux visionnements collectifs et qu'une partie de la population y participait régulièrement.

Dans le cadre de ces visionnements collectifs, certains participants nous ont décrit leurs rituels associés au hockey télévisé du samedi soir. Nous avons préalablement mentionné que certaines personnes pouvaient se regrouper massivement pour suivre le déroulement d'une partie et parfois même trinquer en la regardant. Pour sa part, la femme que nous avons interviewée nous a raconté qu'elle avait l'habitude de faire du sucre à la crème avant les rencontres du samedi soir, et de le manger durant la partie<sup>17</sup>.

---

<sup>14</sup> Interviewé #7.

<sup>15</sup> Interviewé #1.

<sup>16</sup> Interviewée #5.

<sup>17</sup> Interviewée #5.

Pour d'autres, principalement les plus jeunes, ces rituels apparaissaient sous la forme de jeux qui agrémentaient le visionnement de la joute, dont voici un exemple parmi plusieurs.

Mes frères avaient inventé un jeu anodin qui s'avéra pour moi des plus cruels. Il s'agissait de regarder le match du samedi soir, munis de nos cartes de joueurs de hockey dont nous possédions, il va sans dire, la collection complète d'année en année. Mon frère Yves s'assoit à une extrémité du sofa, moi à l'autre; nous regardions religieusement la partie, espérant voir nos idoles compter un but. Quand nos prières étaient exaucées et qu'un but était marqué, nous sortions triomphalement le héros de notre pile personnelle et l'exhibions sur le bras du canapé pendant la durée du match. À la fin de la soirée, les joueurs du Canadien s'alignaient fièrement et toujours plus nombreux que ceux des Red Wings à mon grand dam et à la satisfaction des autres<sup>18</sup>.

Ce témoignage nous démontre qu'à travers les visionnements collectifs du hockey du samedi soir s'exprimait, parfois, la complexité des relations et rivalités fraternelles. Un autre exemple illustre, quant à lui, à quel point le hockey pouvait déterminer la manière de vivre le samedi, et ce tant au point de vue des rapports sociaux que des mœurs en général.

Mes meilleures journées étaient de loin les samedis. À partir de l'âge de huit ou neuf ans, j'ai commencé à les consacrer entièrement au hockey. Je partais à huit heures le matin, je sautais le dîner et je rentrais chez nous en fin d'après-midi, juste quand le soleil commençait à descendre. Je montais les escaliers en patins jusqu'à notre appartement au troisième. À bout de forces, les yeux dans la graisse de bine, je m'efforçais dans le portique, ma mère m'enlevait mes patins, me déshabillait puis me mettait dans la baignoire. Après, c'était le souper, puis, comme dessert, une tartine avec une couche de *Map-O-Spread*. Pendant deux ans, j'ai mangé des tartines de *Map-O-Spread* tous les jours, au lieu des très réputés beignes et tartes de ma mère. C'est que dans les journaux de l'époque, on pouvait voir

---

<sup>18</sup> Robert Proulx, « La fin de la fête », dans *Une enfance bleu-blanc-rouge*, op.cit., p.98.

des réclames de Maurice Richard vantant les mérites du *Map-O-Spread*. Quelque chose me disait que les succès du Rocket sur la patinoire ne pouvaient être complètement étrangers à sa consommation de *Map-O-Spread*.

Après la tartine, c'était le pyjama. Vers huit heures, à l'annonce du début de *La soirée du hockey*, je reprenais un peu vie et m'installais devant la télé. J'étais tellement vanné, physiquement et émotionnellement, que s'il arrivait que le Canadien perde, je pleurais comme un bébé, les sanglots et tout, puis une de mes sœurs venait me consoler jusqu'à ce que je tombe endormi. Si les Canadiens filaient allègrement vers la victoire, je m'endormais devant la télé un peu plus tôt, mais avec un sentiment de satisfaction totale. Et ça repartait le samedi suivant<sup>19</sup>.

Considérant que le concept de sociabilité se réfère à l'aptitude à vivre en société, nous constatons dans le témoignage de ce jeune garçon que pour lui, vivre en société le samedi s'articulait complètement autour du hockey. Toutes ses interactions et ses expressions de la journée étaient en lien avec ce sport, que ce soit au niveau amical ou familial. Bien entendu, il s'agit d'un cas de fascination plutôt exceptionnelle pour le hockey, mais il illustre bien ce que nous entendons par la sociabilité autour de ce sport. De plus, l'exemple fait référence au sentiment d'appartenance au Canadien de Montréal en soulignant un phénomène qui le favorise, soit l'identification aux joueurs vedettes, illustré ici par le choix du jeune garçon d'un aliment commercialisé par Maurice Richard.

Par ailleurs, la sociabilité entourant le visionnement des parties de hockey ne prenait pas la même forme pour les différents individus. Il y avait ceux, par exemple, pour qui la rencontre télévisée créait une ambiance festive, agrémentée volontiers de discussions durant le déroulement de la

---

<sup>19</sup> Serge Thériault, « Des Bleus aux Rouges », dans *Une enfance bleu-blanc-rouge*, op.cit, p.160-161.

joute<sup>20</sup>. Chez d'autres, le visionnement était solennel, voire sacré, ce qui impliquait que le silence était de mise durant le match et que les conversations se faisaient plutôt pendant les pauses ou carrément après la partie<sup>21</sup>. Cette sociabilité à la suite des visionnements était d'ailleurs favorisée par l'émission *La ligue du vieux poêle*, diffusée juste après la joute dans la programmation télévisée. Animée par Jean-Maurice Bailly, elle consistait en une discussion sur le monde du hockey entre connaisseurs de sports, anciens joueurs ou simples partisans, autour d'un vieux poêle à bois. Ainsi, son format qui prenait la forme d'une conversation constituait lui-même un exemple de sociabilité entre individus, en plus d'alimenter les échanges chez les téléspectateurs. L'une des personnes que nous avons interviewées décrit sa perception de l'émission comme suit.

Après les parties, ben là on en parlait, c'est sûr! Là, il y avait *La ligue du vieux poêle*. On écoutait *La ligue du vieux poêle*. C'est comme une game de hockey, c'est des commentateurs, des gens, des invités, trois ou quatre personnes autour d'un poêle en train de parler, se bercer, conter ce qui s'est passé dans la semaine, dans la game, ce qui s'en vient, etc... C'était comique. Ça on pouvait en parler. Mais *La ligue du vieux poêle*, les souvenirs que j'en ai, c'était très très familier! Ça parlait des carrières pis du potinage, c'était pas dans le côté statistique, c'était le côté potinage, c'était la vie!

Aujourd'hui, un joueur, c'est un personnage, en soi, idolâtré, mais dans ce temps-là, pas qu'ils ne l'étaient pas, mais par *La ligue du vieux poêle*, je me rappelle que ça ramenait les joueurs à une dimension humaine beaucoup plus à notre portée que peut-être ce ne l'est, aujourd'hui<sup>22</sup>.

Malgré une idéalisation évidente du passé, ce commentaire illustre tout de même que *La ligue du vieux poêle* constituait un créneau propice à la discussion et qu'elle amenait les gens à interagir entre eux sur le thème du

---

<sup>20</sup> Interviewés #2, 3, et 4.

<sup>21</sup> Interviewés #1, 6 et 7.

<sup>22</sup> Interviewé #1.

hockey professionnel. De plus, un peu à l'image de ce que nous avons démontré au sujet de la presse au chapitre précédent, nous constatons que la télévision a elle aussi mis l'accent sur une familiarisation du monde du hockey, favorisant ainsi les processus d'identification et de sentiment d'appartenance aux joueurs et à l'équipe.

En résumé, les entrevues réalisées dans le cadre du présent travail semblent démontrer qu'il existait bel et bien une sociabilité associée au hockey dans le Québec des années cinquante, organisée principalement autour de l'émission télévisée *La soirée du hockey*. Le visionnement de celle-ci donnait lieu à de multiples rassemblements entre amis, familles et voisins, que ce soit par nécessité pratique ou par simple plaisir. Les interactions entre ces individus étaient non seulement alimentées par la télédiffusion de la partie, mais également par l'émission *La ligue du vieux poêle* qui suivait le match et constituait un exemple de discussion sur le thème du hockey. Ces observations faites, nous demeurons conscients que notre enquête ne constitue qu'un défrichage en matière de sociabilité associée au hockey et qu'une généralisation complète du phénomène nécessitera une recherche de plus grande envergure.

### **3.5 La nature de la sociabilité autour du hockey**

Après avoir tenté de démontrer l'existence d'une sociabilité autour du hockey au Québec dans les années cinquante, la seconde partie de notre analyse s'attardera sur la nature de ces interactions. En ce sens, nous avons tenté d'évaluer l'influence du genre, de la langue et du statut social sur les rassemblements collectifs du samedi soir. Nous avons posé une hypothèse de départ à l'effet d'une prépondérance de regroupements d'hommes de

même langue et de statut social semblable, mais nos trouvailles se sont avérées beaucoup plus complexes.

### 3.5.1 L'influence du genre

Le hockey des années cinquante se présentait d'abord et avant tout comme un sport d'hommes, c'est-à-dire qu'il était, contrairement à l'heure actuelle, strictement pratiqué et représenté par le sexe masculin. De ce fait, à l'époque, la clientèle ciblée par les diffuseurs d'émissions reliées au hockey était masculine. Cette homogénéité masculine se reflète d'ailleurs dans l'historiographie actuelle de la sociabilité associée au hockey. En ce sens, la sociologue Kristi A. Allain présente le hockey comme un univers rude et agressif servant de référence dans la construction de la masculinité canadienne<sup>23</sup>. Un autre sociologue, Michael A. Robidoux, associe lui aussi le hockey à la masculinité mais en se basant plutôt sur la participation exclusive des hommes dans ce sport : « [...] it (hockey) became a game of the people. The fact that « people » here is specific only to males established hockey as a male preserve, making it a popular site for males to define their worth as men. <sup>24</sup>» Finalement, la sociologue Anouk Bélanger définit la place des femmes dans l'univers social du hockey comme étant au mieux symbolique et s'exprime en ces mots :

Le monde homosocial du hockey, créé par et exclusivement pour des hommes (Sedgewick, 1985), repose sur la conception d'une certaine masculinité : hétérosexuelle, agressive et homophobe. Dans un tel monde, les femmes ne sont présentes qu'au niveau symbolique, pour

---

<sup>23</sup> Kristi A. Allain, « Real Fast and Tough : The Construction of Canadian Hockey Masculinity », *Sociology of Sport Journal*, vol. 25, no 4, déc. 2008, p.462.

<sup>24</sup> Michael A. Robidoux, « Imagining a Canadian Identity through Sport : A Historical Interpretation of Lacrosse and Hockey », *Journal of American Folklore*, vol. 115, no 456, 2002, p.222.

renforcer ni plus ni moins l'image hétérosexuelle des hommes impliqués (« les tendres et légitimes épouses »)<sup>25</sup>.

Bref, ces exemples illustrent la totale exclusion des femmes, dans l'historiographie existante, de l'univers social associé au hockey. Dans ce contexte, nous avons fait le choix d'analyser l'influence du genre féminin sur la sociabilité associée au hockey, et non celle des hommes déjà largement documentée mais surtout, incontestée par l'historiographie et le présent mémoire. Par contre, l'historien Craig Heron propose un point de vue intéressant dans un article sur les comportements des hommes dans le contexte des beuveries publiques de la classe ouvrière tel qu'illustré dans le passage suivant :

Male wage-earners made the new beverage rooms meet their needs as best they could. Their old patterns of using public drinking places for either explosive drunkenness or quieter sociability returned, but now they operated cheek by jowl in the same buildings with rituals of heterosexual courtship and marriage. Working men had to learn to adjust their masculine practices to accommodate a role for women in these formerly male bastions, primarily by ensuring that women participated, as much as possible, as dependents under the patriarchal control of their escorts. At its best, this relationship allowed women and men to enjoy a shared social activity. At its worst, women could become mere appendages to socializing centered on male interaction<sup>26</sup>.

C'est cette réflexion sur l'ajustement des pratiques masculines pour y inclure les femmes qui nous a amenés à considérer une possible participation féminine à ce qui semblait être une hégémonie des hommes : la sociabilité associée au hockey. À cet effet, notre enquête nous a révélé que même si les

---

<sup>25</sup> Anouk Bélanger, « Le hockey au Québec, bien plus qu'un jeu : analyse sociologique de la place centrale du hockey dans le projet identitaire des Québécois », *Loisir et Société*, vol. 19, no 2, automne 1996, p.548-549.

<sup>26</sup> Craig Heron, « The Boys and Their Booze: Masculinities and Public Drinking in Working-Class Hamilton, 1890-1946 » dans *Canadian Historical Review*, vol.86, no 3, 2005, p.452.

femmes n'étaient pas représentées dans le discours social sur le monde du hockey à cette époque, elles participaient pourtant, dans une certaine mesure, à la sociabilité associée au hockey.

Dans un premier temps, nous avons relevé dans nos entrevues des références à des femmes qui étaient passionnées par le hockey lui-même et qui s'enthousiasmaient pour son visionnement au même titre que les amateurs masculins. Par exemple, la femme que nous avons interviewée nous a affirmé suivre le hockey des Canadiens à la télévision malgré le fait que son mari détestait l'équipe montréalaise<sup>27</sup>. Par ailleurs, cette tendance s'est également exprimée à travers les réponses de nos participants masculins, comme le démontre l'exemple suivant : « Il y avait des femmes qui étaient prêtes à abandonner une partie de cartes pour suivre le déroulement du match à la télévision<sup>28</sup> ». Un autre s'exprime en ces mots au sujet de l'implication des femmes dans la sociabilité associée au hockey : « Ma femme aimait ça le hockey, oh oui, oh oui, oh oui, pour le temps, ma femme était dans le vent [...] Des fois on regardait ça avec un oncle et sa femme, des fois c'était d'autres gens, mais il y avait des hommes et des femmes.<sup>29</sup> » Ces références, bien que peu fréquentes dans l'ensemble, laissent tout de même croire que certaines femmes participaient activement à la sociabilité du hockey et interagissaient passionnément à l'intérieur du visionnement collectif.

Dans un second temps, certaines femmes s'intéressaient au hockey pour des raisons sportives, mais tout de même, peu traditionnelles.

---

<sup>27</sup> Interviewée #5.

<sup>28</sup> Interviewé #7.

<sup>29</sup> Interviewé #4.



Ma sœur et moi, nous nous passionnions pour le hockey, mais seulement pour certains aspects très précis. Il y avait la vivacité des joueurs, évidemment. Puis, la remise des étoiles en fin de match, qui était beaucoup plus importante pour nous que n'importe quel but et passe réunis, même si nous y assistions rarement en direct pour cause de sommeil obligatoire. Et surtout, nous nous pâmons pour...la voix de René Lecavalier!<sup>30</sup>

Dans ce témoignage, cette jeune femme relate que sa sœur et elle suivaient activement les parties du Canadien mais, paradoxalement, sans accorder d'importance à la marque finale. Leur plaisir, elles le trouvaient dans la voix de l'animateur chargée de décrire les matchs à Radio-Canada et en se consultant pour essayer de prédire le choix des trois étoiles remis aux meilleurs joueurs de la partie.

Pour d'autres femmes, la participation était plus subtile et indirecte car dans le Québec des années cinquante, la quasi-totalité des foyers comptaient au maximum un seul téléviseur, ce qui ne permettait pas d'écouter deux émissions en même temps. Dans ce contexte, lorsque venait le temps de choisir l'émission du samedi soir, plusieurs femmes ont dû se soumettre à la volonté des hommes du foyer ou, plus démocratiquement, à celle de la majorité. L'exemple suivant l'illustre bien.

Et la chicane se déploie dans notre salon non seulement pour savoir si nous écouterons le Hit Parade ou les feuilletons de la radio, mais il faudra s'entendre sur les disques à faire jouer et les émissions à regarder. Finalement les garçons ont gain de cause. C'est normal, ils sont en majorité et mon père est bien d'accord avec eux : ce sera le hockey à la télévision<sup>31</sup>.

---

<sup>30</sup> Jeanne Painchaud, « Femmes de joueurs », dans *Une enfance bleu-blanc-rouge*, op.cit, p.122.

<sup>31</sup> Louise Desjardins, « Ni noir ni blanc », dans *Une enfance en noir et blanc*, sous la dir. de Raymond Plante, Montréal, Les 400 coups, 2002, p.21.

Ainsi donc, ce genre d'enjeux amena plusieurs femmes à suivre le hockey pour des raisons que nous qualifierons de non sportives mais qui leur permettaient tout de même de participer à la sociabilité entourant ce sport. Par ailleurs, notre enquête nous a permis d'établir que parmi ces motivations non sportives, on comptait l'attirance physique de certaines femmes envers des joueurs du Canadien ou même des autres équipes<sup>32</sup>. Le phénomène les amenait à discuter, entre sœurs ou entre amies, de leurs joueurs favoris et ce, au même titre que les garçons, mais selon d'autres critères.

Par la suite, des motivations économiques et ludiques incitaient aussi certaines femmes à suivre les parties et à interagir en fonction de ces dernières, comme le démontre l'exemple suivant.

Ma mère achetait des billets de hockey qui n'ont rien à voir avec les sièges du Forum. C'est une sorte de loterie illégale, mais fort répandue. Sur chacun des billets, qui coûtent vingt-cinq sous, un temps est imprimé en minutes et en secondes. Par exemple : « 8 min 26 s ». Si le dernier but est compté à la minute et à la seconde précise, le gagnant empoche 100\$. En suivant le match, j'ai pour mission d'écrire le temps des buts. Quand elle travaille, ma mère passe dans notre petit logement adjacent à l'épicerie et me demande s'il y a but...et surtout : À combien? Généralement, quand elle est disponible, elle regarde la partie en succombant à la moindre distraction<sup>33</sup>.

Dans ce témoignage, on note que même si la mère est décrite comme ayant peu d'intérêt pour le hockey en soi, elle y consacre tout de même une bonne partie de sa soirée en raison d'un jeu à caractère financier érigé à partir des parties du Canadien.

---

<sup>32</sup> Jeanne Painchaud, *op.cit.*, p.122.

<sup>33</sup> Raymond Plante, « La société des partisans disparus », dans *Une enfance bleu-blanc-rouge*, *op.cit.*, p.110-111.

De plus, certaines mères participaient aux débats du samedi soir au nom de l'harmonie familiale en modérant les excès de passions associés au hockey. Cette tendance est illustrée dans le commentaire suivant : « Un peu plus avec ma mère car quand elle nous sentait trop pris par le maudit hockey elle réagissait et nous aussi...c'est dans ce sens là qu'on a eu des interactions avec notre mère.<sup>34</sup>» Dans cet extrait, l'expression « maudit hockey » semble sous-entendre que la mère appréciait peu ce sport mais participait tout de même aux discussions sur le sujet afin d'apporter une modulation affective de l'expérience du hockey au sein de la famille. Un point de vue similaire a été avancé par un autre interviewé qui nous a affirmé que sa mère jouait souvent un rôle de médiatrice entre lui et son père lors de leurs débats enflammés au sujet du hockey<sup>35</sup>.

En résumé, nos exemples démontrent une participation féminine dans la sociabilité autour du hockey des années cinquante. Certes, nous ne pouvons pas conclure que toutes les femmes prenaient part activement aux discussions et aux interactions reliées au hockey du samedi soir, mais notre recherche met en doute la croyance populaire selon laquelle ce sport se voulait uniquement l'apanage des hommes. L'intérêt pour le hockey en tant que tel n'était pas toujours le moteur principal de la participation des femmes aux échanges portant sur le sujet : des intérêts connexes et des fonctions visant le maintien de l'harmonie familiale guidaient parfois leur implication. Nous concluons donc que la participation des femmes à la sociabilité associée au hockey, malgré des bases non exclusivement sportives et à une plus faible échelle que celle du sexe masculin, demeurait tout de même difficilement négligeable dans un contexte social où la famille prédominait. De

---

<sup>34</sup> Interviewé #7.

<sup>35</sup> Interviewé #6.

plus, selon notre point de vue, leur place dans l'univers social du hockey tenait beaucoup plus du rôle de soutien que de la simple figuration symbolique.

### 3.5.2 L'influence de la langue

Contrairement au genre, l'influence de la langue sur la sociabilité s'analyse sous deux angles différents : la langue dans laquelle la description des parties était réalisée lors des retransmissions télévisées et la langue des personnes qui visionnaient les parties. Selon ces approches et de manière prévisible, nous avons constaté que presque tous écoutaient le hockey télévisé dans sa langue d'usage et en compagnie de gens du même groupe linguistique. Le terme « presque » est ici utilisé puisque certaines personnes étaient bilingues et que d'autres, qui ne possédaient pas de téléviseur à l'époque, devaient se plier au choix du propriétaire qui, exceptionnellement, pouvait ne pas avoir la même langue que son invité. Ce fut le cas de l'un de nos interviewés qui, malgré le fait que son quartier eut été à très grande majorité francophone, vivait entre deux voisins anglophones. Or comme il fut le premier à avoir la télévision parmi les gens habitant sur la même rue que lui, ses deux voisins venaient regarder le hockey chez lui le samedi soir durant les séries éliminatoires<sup>36</sup>. Cet exemple nous démontre que francophones et anglophones se réunissaient occasionnellement pour suivre les performances du Canadien de Montréal. Par contre, le fait que ce regroupement ne se produisait que pendant les séries éliminatoires et non durant la saison régulière semble suggérer que le phénomène relevait de contextes plutôt exceptionnels, rendant ainsi une vaste généralisation peu crédible. L'importance de la description des matchs par l'annonceur de la

---

<sup>36</sup> Interviewé #6

télévision dans la compréhension et la mise en valeur du hockey explique possiblement en partie la rareté des rassemblements entre francophones et anglophones pour suivre ce sport, comme en témoigne l'exemple suivant.

Voir un match en anglais à la télé n'était pas tout à fait, pour nous, écouter du hockey et la seule fois où nous avons pu assister à un match au Forum, quelle déception ! Malgré le score de 11 à 4 en faveur des Canadiens, ce n'était pas ça. Comme nous nous étions ennuyées de la voix de ce gentleman qu'était René Lecavalier, de ses explications, de son analyse du jeu et surtout, de ses formidables expressions ! À tel point que j'envisageais la réalité différemment, bien souvent. Ainsi, j'ai su très tard que *Cerbère* était avant tout le nom du chien à trois têtes qui garde l'entrée des enfers, plutôt qu'un simple gardien de but. Et de la bouche de René Lecavalier ne sortait nul anglicisme ! Que des *rondelles*, ou des *disques*, des *lancés frappés*, des *boulets*, des *quel arrêt !*, des *dégagements dans la zone adverse*, des *mêlées générales*, des *blanchissages*, des *éliminatoires*, des *vainqueurs de la coupe Stanley*. Il savait nommer chaque chose, reliée de près ou de loin au hockey et, par là, je suis sûre que tout l'univers du hockey existait et vibrait davantage. René Lecavalier m'a appris le hockey, qui reste encore pour moi une sorte de chorégraphie commentée dont les mots semblent précéder les coups de patins et les gestes<sup>37</sup>.

Un autre auteur souligne comment son expérience du hockey, lorsque dissociée de la description faite par René Lecavalier, perdait de son attrait. Il relate ainsi sa première présence au Forum de Montréal pour assister à un match du Canadien.

Sans les voix de René Lecavalier et de Jean-Maurice Bailly comme repères, je me sentais comme plongé dans le vide. Quelle équipe dominait la partie ? Qui jouait bien ? Qui connaissait un match *difficile*, comme l'aurait poliment exprimé Monsieur Lecavalier ? Étourdi par tout ce qu'il y avait autour, sans les commentaires des experts, je ne savais

---

<sup>37</sup> Jeanne Painchaud, *op.cit.*, p.122-123.

plus rien. Je m'étais cru expert en hockey et je constatais qu'en fait, je n'en connaissais rien du tout<sup>38</sup>.

L'importance des analystes est également soulignée dans les deux commentaires suivants sur les points forts des émissions *La soirée du hockey* et *La ligue du vieux poêle* : « C'est simple, René Lecavalier nous apprenait l'ABC du hockey<sup>39</sup>. »

L'émission « La ligue du vieux poêle » a été la première ligne ouverte du hockey si on veut, ça a amené une meilleure compréhension parce que ces gens là connaissaient les joueurs, assistaient aux matchs et nous expliquaient des choses. Exemple, le comportement d'un tel qui semble ne pas être rétabli de sa fracture à la cheville. Ils nous amenaient une meilleure compréhension du jeu, ils faisaient un peu l'éducation<sup>40</sup>.

La description et l'analyse du hockey dans leur langue d'usage s'avéraient donc cruciales pour la compréhension des parties et le plaisir de l'expérience chez certains hommes. Dans cette optique, la perspective de suivre les matchs dans une langue qu'ils maîtrisaient peu ou pas pouvait paraître difficilement envisageable pour ces téléspectateurs.

En résumé, dans les années cinquante, le visionnement du hockey télévisé s'effectuait presque exclusivement entre personnes s'exprimant dans la même langue, et ce en raison de plusieurs facteurs. Tout d'abord, selon nos recherches, la sociabilité associée au hockey s'exerçait principalement en famille, entre amis ou dans le voisinage. De ces trois groupes, seul le voisinage offrait véritablement la possibilité d'unir un unilingue anglophone à un unilingue francophone et ces cas étaient peu fréquents. De plus, la

---

<sup>38</sup> Marc Robitaille, « Le grand salon propre », dans *Une enfance bleu-blanc-rouge*, op.cit, p.73.

<sup>39</sup> Interviewé #3.

<sup>40</sup> Interviewé #6.

dépendance envers la description des parties qu'avaient plusieurs téléspectateurs rendait ce rassemblement encore plus improbable. Bref, la langue a très certainement permis une meilleure compréhension du jeu, ce qui a favorisé la discussion entre partisans et ce, dans leurs langues d'usage respectives.

### 3.5.3 L'influence de la classe sociale

Lorsqu'on analyse l'influence de la classe sociale sur la sociabilité entourant le hockey, il faut tout d'abord se demander si ce sport, que l'on qualifiait de national dans les années cinquante, s'adressait véritablement à toute la nation ou s'il était l'apanage des classes ouvrières et subalternes au Québec? Cette question se retrouve à la base d'un débat opposant plusieurs historiens du sport. D'une part, Anouk Bélanger, qui a analysé le rôle du hockey dans le projet identitaire québécois au XX<sup>e</sup> siècle, propose que la réception du hockey se réduise aux seules classes ouvrières et populaires : « Une fierté s'est donc construite au Québec autour de l'image de joueurs dont font partie Maurice Richard et Guy Lafleur. [...] Il ressort que cette image représente toute une classe sociale ouvrière, provenant de familles d'agriculteurs, susceptibles de mobilité sociale et désireuse de se tenir debout devant l'Anglais<sup>41</sup>. » D'autre part, Christian Poirier, qui a lui aussi travaillé sur l'implication du hockey dans l'identité québécoise, répond directement à Anouk Bélanger en ces termes : « S'il est vrai que ces joueurs ont inspiré certaines classes sociales, il n'en demeure pas moins qu'au moment où jouait Guy Lafleur, dans les années 1970, l'engouement pour ce

---

<sup>41</sup> Anouk Bélanger, « Le hockey au Québec, bien plus qu'un jeu : analyse sociologique de la place centrale du hockey dans le projet identitaire des Québécois », citée par Christian Poirier « Hockey et identité au Québec, l'évolution contrastée d'un sport national », dans *Jeux, sports et francophonie, l'exemple du Canada*, sous la dir. de Jean-Pierre Augustin et Christine Dallaire, Pessac, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 2007, p.184.

joueur et son club n'était pas limité aux seuls ouvriers ou agriculteurs<sup>42</sup>. » Un autre historien du sport, Michel Jamet, traite de l'impact du sport sur les classes sociales au Québec. Il affirme que le sport, avec comme tête d'affiche le hockey, représente un élément de la culture populaire dans la mesure où il imprègne le mode de vie (activités, préoccupations, discussions) d'une fraction importante des classes subalternes<sup>43</sup>. Pour justifier son point de vue, Jamet souligne la place dominante accordée aux sports dans les journaux populaires du Québec des années 1970.

En ce qui concerne les résultats de notre propre analyse, nous n'avons pu associer le hockey à une classe sociale particulière. En effet, si nous reprenons l'argumentation de Jamet, qui est basée sur la place accordée à ce sport dans les journaux, et l'appliquons au contexte des années cinquante, des conclusions différentes en sont tirées. D'après notre étude de la presse chargée de couvrir le *Canadien* de Montréal à cette époque, un quotidien populaire comme *La Patrie* offrait une moins grande couverture sportive qu'un journal engagé comme *Le Devoir*, comme le démontrent les chiffres suivants : près de 8% de l'espace total du quotidien était accordé aux sports dans *La Patrie* alors que cet espace s'élevait à plus de 14% dans *Le Devoir*. Ces données nous incitent à ne pas réduire la réception du hockey et, du même coup, la sociabilité autour de ce sport, aux seules classes subordonnées. En ce sens, Andrée Fortin affirme dans son livre sur la sociabilité au Québec que c'est dans les sports et loisirs que l'on

---

<sup>42</sup> Christian Poirier « Hockey et identité au Québec, l'évolution contrastée d'un sport national », dans *Jeux, sports et francophonie, l'exemple du Canada*, sous la dir. de Jean-Pierre Augustin et Christine Dallaire, Pessac, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 2007, p.184.

<sup>43</sup> Michel Jamet, *Le sport et l'État au Québec*, Laval, Éditions coopératives Albert Saint-Martin, 1980, p.92.



retrouve le plus de diversité entre classes sociales ou sous-cultures en ce qui concerne la sociabilité<sup>44</sup>.

Certes, la base partisane du Canadien de Montréal provenait en grande partie de la classe ouvrière à la veille de la Révolution tranquille. Par contre, cet état de fait n'était que le reflet du contexte social du Québec à l'époque et n'explique en rien toute la portée que pouvait avoir le hockey sur la sociabilité des gens. À cet égard, l'un de nos interviewés, surintendant dans une usine de textile, a relaté qu'il regardait régulièrement le hockey avec des ouvriers<sup>45</sup>. Un autre s'exprimait en ces mots sur le sujet : « J'écoutais le hockey avec des gens de professions complètement différentes de la mienne, mon beau-père était peintre en bâtiments et ma belle-sœur ne travaillait plus. Moi j'étais intellectuel et eux autres ils ne l'étaient pas, mais le hockey rejoignait tout le monde<sup>46</sup>. » Un dernier témoignage abonde dans le même sens, mais d'une manière plus incisive : « Le hockey était au-dessus de la profession, des *bouttes* c'était au-dessus de la religion et dans les années cinquante, c'était pas peu dire<sup>47</sup>. » Ainsi donc, aux vues de ces trois hommes, le hockey transcendait les barrières sociales puisqu'il constituait une habitude de vie sur laquelle le statut socioéconomique n'avait pas nécessairement d'emprise. Néanmoins, deux interviewés nous ont révélé que leurs visionnements collectifs s'effectuaient avec des gens provenant de statuts sociaux équivalents<sup>48</sup>, alors que

---

<sup>44</sup> Andrée Fortin, *op.cit*, p.199.

<sup>45</sup> Interviewé #4.

<sup>46</sup> Interviewé #3.

<sup>47</sup> Interviewé #7.

<sup>48</sup> Interviewés #2 et 6.

l'expérience des autres se limitait à des regroupements avec la famille immédiate dans lesquels on peut difficilement analyser le métissage des classes sociales. Par contre, parmi ceux qui nous ont affirmé écouter le hockey uniquement avec des gens de statut social équivalent ou strictement en famille, certains ont toutefois tenu à préciser qu'ils discutaient régulièrement de hockey avec des gens qui provenaient de classes sociales différentes de la leur<sup>49</sup>.

Bref, à la lumière de notre enquête, nous proposons que la réception du hockey, dans le Québec des années cinquante, concernait toutes les classes sociales. Ce point de vue repose sur notre échantillon qui comptait des membres des classes patronale, moyenne et prolétaire. De plus, la couverture systématique attribuée au hockey par les cinq grands quotidiens de la région de Montréal analysés n'appuie pas la thèse selon laquelle la réception du hockey se limitait à la classe ouvrière car celle-ci n'était pas la cible exclusive de ces journaux. Et finalement, notre recherche nous a permis d'établir que la sociabilité associée au hockey à cette époque permettait dans certains cas la rencontre des classes sociales, mais qu'elle s'effectuait plus régulièrement à l'intérieur de regroupements sociaux équivalents.

### **3.6 L'impact de la sociabilité associée au hockey sur les liens familiaux et sociaux**

Alors que nous venons d'étudier l'impact de facteurs sociaux, soit le genre, la langue et la classe sociale, sur la sociabilité entourant le hockey, les prochaines lignes serviront quant à elles à illustrer l'impact de cette sociabilité

---

<sup>49</sup> Interviewés #2 et 5.

sur les liens familiaux et autres liens sociaux dans le Québec des années cinquante.

### 3.6.1 La consolidation de la famille

À cette époque, le visionnement en famille des matchs de hockey constituait la forme de regroupement la plus fréquente associée au rituel du samedi soir. Or dans un contexte où les pères de famille travaillaient souvent de nombreuses heures par semaine à l'extérieur du domicile, ce rassemblement pouvait prendre une importance particulière. En effet, dans plusieurs foyers, il devenait une rare occasion de passer du temps avec la famille complète, comme le démontre le témoignage suivant :

Le visionnement du hockey télévisé était rassembleur dans le sens de la famille, c'était le seul moment de la semaine où on n'était pas éparpillé dans la maison. C'était vraiment le seul moment de la semaine et il était grandement anticipable, on avait hâte, je veux pas parler pour les autres mais en tout cas moi j'avais bien hâte<sup>50</sup>.

Ce phénomène rassembleur opérait également à l'échelle de relations spécifiques, tels que les rapports entre pères et fils. L'exemple suivant y fait référence.

Mon père était bibliothécaire, donc un travail intellectuel. Il faisait des semaines de 70 heures, mais le samedi soir il mettait le travail de côté pour la game de hockey! [...] Je ne dirais pas que le hockey nous a amené à approfondir notre relation. Mais je dirais qu'il nous a permis de passer du temps de qualité ensemble. Même si on ne parlait pas beaucoup, c'était comme, le samedi soir, notre temps à nous. S'il n'y avait pas eu le hockey dans ce temps-là, je n'aurais pas passé autant de temps avec mon père ça c'est certain<sup>51</sup>.

---

<sup>50</sup> Interviewé #6

<sup>51</sup> Interviewé #1.

Dans certains cas, le contexte du hockey offrait à des membres d'une même famille de se découvrir sous un nouveau jour, au-delà de la familiarité de la vie commune. L'exemple qui suit illustre bien ce propos.

Qui était cet étranger que j'appelais « p'pa », et qui s'était presque battu avec un spectateur, que j'avais vu rire comme je ne l'en croyais pas capable? Qui était cet homme qui avait fait huit heures de route dans une tempête pour emmener son fils au hockey?

Le samedi suivant, ce fut à nouveau le Forum en noir et blanc chez nous, le chocolat chaud, les odeurs de gomme balloune, mon père sur le sofa et tout le reste. Mais déjà, quelque chose avait changé. Je comprenais que ni le Forum, ni le hockey, ni l'homme derrière le journal ne me sembleraient plus jamais pareils<sup>52</sup>.

Le même principe s'appliquait également aux membres d'une même fratrie qui à l'époque, du fait des grandes différences d'âge retrouvées dans les familles nombreuses, n'avaient parfois que des relations assez distantes. Les visionnements collectifs du hockey devenaient alors un moyen de se rapprocher. Là-dessus, voici ce qu'un interviewé nous a répondu lorsque nous lui avons demandé si le hockey lui avait permis d'approfondir des relations déjà existantes : « Oui, moi j'ai connu mes frères qui étaient plus âgés que moi...donc connaître leur caractère, connaître ce qu'ils pouvaient penser, j'ai même vu un de mes frères pleurer lorsque le Canadien avait perdu en finale de la coupe Stanley, une chose que je n'avais jamais vu dans aucune autre facette de sa vie<sup>53</sup>. » Un autre participant nous a pour sa part raconté que le hockey télévisé lui avait permis de mieux connaître sa belle-famille : « On s'est rencontrés, on s'est jautés, on s'est connus en écoutant le hockey<sup>54</sup>. »

---

<sup>52</sup> Marc Robitaille, *op.cit*, p.75.

<sup>53</sup> Interviewé #7.

<sup>54</sup> Interviewé #3.

Par ailleurs, dans plusieurs foyers, le hockey télévisé était utilisé comme un outil éducatif permettant aux parents d'imposer plus facilement une certaine discipline. Par exemple, notre enquête nous a permis de découvrir qu'une majorité de parents imposaient le bain et le port du pyjama à leurs enfants comme conditions pour regarder le hockey à la télévision. Pour certains, des corvées spécifiques s'ajoutaient à ces pré-requis pour visionner le match : « Il fallait régler toutes nos tâches et en plus je faisais partie d'une famille nombreuse qui accueillait des pensionnaires, donc la vaisselle pouvait être longue mais elle devait être faite pour regarder le hockey... le bain aussi<sup>55</sup>. » Pour d'autres, l'autorisation de visionner les parties devenaient l'enjeu de vives négociations entre parents et enfants, comme l'illustre l'histoire suivante.

À la maison, avec mon âme de partisan, j'arrachais la permission de regarder chaque match. Après le souper, ma mère décrétait : « On est fatigués. Ce soir, tout le monde se couche à huit heures. » Huit heures ! L'heure à laquelle les affrontements débutaient. Immédiatement, je rappelais que le Canadien jouait ce soir-là. Je sortais mes plus gros arguments : j'avais eu un bon examen de maths, j'avais réussi une dictée sans faute, j'allais étudier ma géographie et mon histoire du Canada. Jusqu'au dernier moment, ma mère semblait inébranlable. J'avoue ne jamais avoir manqué un match. Mais ces foutues émissions, je les ai payées cher<sup>56</sup>.

Mais le visionnement du hockey télévisé ne constituait pas toujours un enjeu de discipline au sein des relations entre parents et enfants. Chez certains, il ouvrait plutôt la porte à une plus grande permissivité. Par exemple, dans le cadre du rituel du samedi soir, certains enfants obtenaient

---

<sup>55</sup> Interviewé #7.

<sup>56</sup> Raymond Plante, « Des hommes sont sortis de la télévision », dans *Une enfance en noir et blanc*, *op.cit*, p.31.

l'autorisation spéciale de se coucher plus tard qu'à l'habitude pour pouvoir regarder jouer les Canadiens.

Apparurent alors les soirées sans danger. Les samedis soirs sentaient très tôt le savon puisqu'il fallait passer par la baignoire avant de s'asseoir devant le téléviseur tout neuf pour regarder des hommes en noir patiner comme des fous pour arracher la rondelle à d'autres, vêtus de blanc, ceux-là. Confort des pyjamas enfilés presque trop tôt, bonheur de s'asseoir devant l'appareil qui montrait tout du Forum que je n'avais jamais vu, de savoir qu'on avait le droit de s'endormir sur une chaise ou par terre, appuyée contre une patte de table sans que personne ne pense à m'envoyer là-haut.

Garder les yeux grands ouverts pour la prolongation, chercher des yeux la rondelle tout à coup disparue (sous les assauts répétés du marchand de sable), se laisser bercer par la voix de René Lecavalier et, surtout, ne pas avoir à affronter les dangers de l'étage, là-haut, toute seule à l'autre bout du monde<sup>57</sup>.

Un autre exemple illustre le même phénomène et dans ce cas-ci, non seulement les enfants avaient-ils la permission spéciale de veiller plus tard pour regarder le hockey, mais ils pouvaient également prendre part à des rituels habituellement réservés aux adultes. « Quand ils (les enfants) venaient à maison pour le hockey il n'y a personne qui se couchait, ils se couchaient s'ils voulaient. Ils avaient la permission de regarder la joute de hockey jusqu'à la fin et même prendre le petit café ou le thé avec nous autres après<sup>58</sup>. »

Pour d'autres enfants, les permissions spéciales associées au hockey prenaient la forme d'un droit à des aliments habituellement défendus, comme par exemple des croustilles ou des boissons gazeuses<sup>59</sup>. Pour d'autres

---

<sup>57</sup> Christiane Duchesne, « La peur en moins », dans *Une enfance bleu-blanc-rouge*, op.cit, p.41.

<sup>58</sup> Interviewé #4.

<sup>59</sup> Interviewé #6.

encore, la permissivité était plus subtile, comme le démontre le témoignage suivant.

Le dimanche soir, quand les Canadiens jouaient à l'étranger, les matchs étaient présentés à la radio seulement. Comme il y avait de l'école le lendemain, ma mère me mettait au lit assez tôt. Mais ma chambre n'étant pas trop loin de la cuisine où était toujours ouvert un petit poste de radio, j'arrivais à suivre le déroulement de la partie. D'autant plus que mon père, mine de rien, passait derrière ma mère pour monter le son juste ce qu'il fallait, sachant très bien que j'étais encore à l'écoute. Je pense que ma mère ne s'est jamais doutée de rien.

Comme je m'endormais presque toujours avant la fin des parties, mon père avait pris l'habitude de m'écrire le pointage final sur un bout de papier qu'il laissait à ma place sur la table de la cuisine. Quand je levais le matin, c'était la première chose que j'allais vérifier. Canadiens 5, New York 2. La journée allait être excellente<sup>60</sup>.

Cet exemple illustre non seulement le phénomène des permissions spéciales associées au hockey, qui prend ici la forme d'un secret et d'une alliance entre un père et son fils, mais également le développement de relations privilégiées auquel pouvait donner lieu le hockey médiatisé.

En résumé, ces exemples illustrent que la sociabilité entourant le visionnement du hockey médiatisé a eu une certaine influence sur la famille québécoise dans les années cinquante, que ce soit en permettant à ses membres de passer plus de temps ensemble, en fournissant des occasions de rapprochement, en servant d'outil pédagogique ou inversement en fournissant un prétexte de modifier les règles habituelles du fonctionnement familial.

---

<sup>60</sup> Serge Thériault, *op.cit.*, p.160.

### 3.6.2 Les rapprochements intra et intergénérationnels

Outre les rapprochements avec la famille immédiate, la sociabilité autour du hockey permettait également d'élargir les réseaux sociaux. Dans l'exemple suivant, l'auteur exprime comment le hockey constituait pour lui une façon d'être en relation avec les autres et qu'à la limite, cette dimension lui était plus chère que le sport lui-même : « Bref, une patinoire c'était un lieu où l'on jouait au hockey, jouer au hockey c'était enfin ne plus être seul, s'arracher aux champs, aux lacs, aux forêts qui ne cherchent qu'à vous avaler<sup>61</sup>. » L'un de nos interviewés, quant à lui, explique comment son expérience du hockey lui a permis d'apprendre les règles de base de la vie en société.

On commençait tôt dans la rue, ensuite à la patinoire, c'était un milieu éducatif merveilleux parce que les belles journées d'hiver il y avait une bonne centaine d'enfants, gars jouant au hockey et filles patinant à travers tout ça en regardant les gars, les ti-culs de 6 ans ensemble, les 10 ans ensemble et les 15 ans aussi. Donc pour moi ça été une école de vie, apprendre à faire attention aux plus jeunes, partager la patinoire, etc...<sup>62</sup>.

Par ailleurs, une autre dimension de la sociabilité associée au hockey consiste en sa capacité de créer des ponts entre les générations puisqu'elle permettait aux plus jeunes d'établir des liens avec des adultes autres que ceux de sa famille immédiate. L'une des personnes interviewées dans notre enquête nous livre ainsi son expérience à ce sujet : « Quand tu es jeune, tu connais les adultes proches de toi : père, mère etc...mais avec le hockey ça

---

<sup>61</sup> Yvon Rivard, « La découverte de la glace », dans *Une enfance bleu-blanc-rouge*, op.cit, p.94.

<sup>62</sup> Interviewé #6.



faisait déborder ça facilement, on connaissait le professeur à l'école qu'on avait, le curé, le docteur... Donc c'était un créneau pour connaître beaucoup d'adultes et élargir notre connaissance des adultes<sup>63</sup>. » Marc Robitaille, auteur du livre *Une enfance bleu-blanc-rouge*, décrit quant à lui comment la sociabilité entourant le hockey lui a procuré, enfant, de la crédibilité et a transformé ses rapports avec les adultes de manière plus gratifiante : « À partir du moment où les adultes vous identifiaient comme amateur de hockey, c'en était fini des Comment-vont-tes-études-mon-petit-homme? On pouvait tout de suite passer aux vraies affaires : Qu'est-ce qui se passe avec le Canadien<sup>64</sup> ? » Ainsi, la sociabilité autour du hockey prenait pour certains la forme « d'un rite de passage » vers le monde et les rapports sociaux des adultes, ce qui est exprimé encore plus explicitement dans la citation suivante.

Mon oncle Yvan me chatouille dans le cou en disant : « Maurice Richard, mon filleul, c'est bien plus qu'un numéro, c'est le plus grand joueur de tous les temps. Léonie [la mère de l'auteur], apporterai-tu le couvert du petit ici, il va manger avec nous. On va parler de Maurice Richard. Entre hommes ! » Je tripe. Pendant que mes cousins et cousines se chicanent dans la cuisine, moi, je suis assis avec les grands. Entre mon oncle Jacques et Yvan. Et je les écoute, à tour de rôle, me raconter Maurice Richard<sup>65</sup>.

Ce témoignage illustre précisément ce que nous entendons par la création, via la sociabilité entourant le hockey, de ponts intergénérationnels.

---

<sup>63</sup> Interviewé #7.

<sup>64</sup> Marc Robitaille, « Introduction », dans *Une enfance bleu-blanc-rouge*, *op.cit.*, p.9.

<sup>65</sup> Stéphane Laporte, « Maurice Richard, mes oncles et Alain », dans *Maurice Richard* de Alain de Repentigny, Montréal, Éditions La Presse, 2005, p.9.

### 3.7 L'interrelation entre la sociabilité et le sentiment d'appartenance

Les ouvrages qui ont associé le hockey à des thèmes comme l'appartenance et l'identité québécoise ou canadienne sont, comme nous l'avons démontré au chapitre précédent, de plus en plus nombreux et bons nombres d'entre eux portent sur Maurice Richard. Ces analyses, très bien construites, se basent majoritairement sur des données tirées des journaux, biographies et autres ouvrages écrits sur ce thème. De ce fait, l'opinion directe de la population a peu été sondée. Notre recherche, malgré un échantillon modeste, tente d'ajouter le point de vue populaire à cette analyse sociale du hockey. Ainsi, dans le cadre des entrevues réalisées auprès de nos participants, nous les avons interrogés sur le lien d'appartenance qui les unissait ou non au Canadien de Montréal dans les années cinquante. De plus, notre réflexion tente de ne pas se limiter aux manifestations ponctuelles d'appartenance, telles que l'émeute de 1955, et ce dans le but d'établir un portrait plus global de la situation.

#### 3.7.1 La proximité

Un premier facteur décrit par nos interviewés comme influençant le développement d'un tel sentiment d'appartenance consiste en la proximité de l'équipe et celle-ci se manifeste à deux niveaux. Tout d'abord, d'un point de vue géographique, le Canadien était alors le seul club de la province de Québec. L'un des interviewés y fait référence : « C'était l'équipe la plus près de nous autres, les Canadiens. Les autres clubs, on s'en foutait. Toronto je les détestais, Boston je les détestais... les Canadiens c'étaient les nôtres<sup>66</sup>. » Cet état de fait explique sans doute aussi la quasi exclusivité dont jouissait le

---

<sup>66</sup> Interviewé #3.

Canadien de Montréal, comparativement aux autres équipes de la Ligue Nationale, dans les médias francophones. Deuxièmement, des interviewés ont également mentionné la proximité physique des joueurs comme facteur favorisant le développement d'une appartenance à l'équipe de hockey.

Les joueurs francophones de l'époque étaient les vedettes du club et étaient plus accessibles à notre imaginaire. Les journalistes rapportaient leurs faits et gestes puisqu'ils demeuraient ici, ce qui n'était pas nécessairement le cas des joueurs anglophones. On ne croisait pas vraiment les joueurs anglophones sur la rue, en dehors de la saison de hockey. Mais, on pouvait croiser Maurice Richard sur la rue, certains de mes copains ont eu cette chance<sup>67</sup>.

Dans ce cas-ci, c'est l'accessibilité des joueurs qui est décrite comme favorisant la création d'un sentiment d'appartenance, et puisque cette proximité était plus palpable à l'égard des joueurs francophones, l'appartenance engendrée portait davantage sur la nation canadienne-française.

### 3.7.2 La familiarité envers les joueurs

Un second facteur cité dans nos entrevues comme entraînant un lien d'appartenance au Canadien réfère au niveau de familiarité envers les joueurs de l'équipe. En ce sens, le simple fait de mieux connaître quelques joueurs à travers les médias suffisait pour certains à entretenir leur lien d'appartenance à l'équipe<sup>68</sup>. Ce phénomène est illustré avec humour dans l'exemple suivant.

---

<sup>67</sup> Interviewé #6.

<sup>68</sup> Interviewé #2.

Je me sentais tellement près d'eux que j'avais peint le numéro 4 de Jean Béliveau sur mes patins. Jean Béliveau, c'était mon joueur, je connaissais tout de lui, je m'abreuvais de tout ce que je pouvais lire sur lui dans les journaux, donc on se sentait un peu membre de la famille des Canadiens et Jean Béliveau était un membre de ma famille. Les journaux ont grandement contribué à nous familiariser avec les joueurs. Jean Béliveau serait arrivé chez nous un soir et ma mère aurait fouillé dans son congélateur pour essayer de trouver un rôti<sup>69</sup>!

L'extrait décrit en outre le rôle prépondérant des journaux dans le processus de familiarisation entre les joueurs de l'équipe et les partisans de l'équipe. Un autre exemple, qui abonde dans le même sens, démontre quant à lui que cette familiarité se manifestait surtout à l'endroit des joueurs francophones.

Avec ce qu'on lisait dans les journaux ou entendait à la radio et qu'à la télévision on les voyait, on était bien familier. Pour bien des gens, Maurice Richard, c'était Maurice, pas Maurice Richard, juste Maurice. Jean Béliveau était le gros Bill, Bernard Geoffrion c'était boum boum, les gens étaient assez familiers avec leurs joueurs, et je dirais plus les francophones. On savait qui était Callum McCay ou Bud Macpherson mais c'était pas plus que ça. Il fallait qu'ils soient bons en désespoir pour se sentir familier avec les Anglophones. Doug Harvey en était un. Nous on recevait que les journaux francophones et comme les journalistes de ces journaux devaient être un peu comme nous autres, les francophones étaient leurs vedettes, même si ils avaient un devoir de neutralité et de globalité. Il fallait pas être vieux pour savoir que la neutralité était pas super présente dans ben des articles de journaux<sup>70</sup>.

Ce commentaire suggère qu'une partialité des journalistes envers les joueurs francophones ait suscité une plus grande familiarité à leur endroit, ce qui, conséquemment, a favorisé la création d'un sentiment d'appartenance à la nation canadienne-française.

---

<sup>69</sup> Interviewé #6.

<sup>70</sup> Interviewé #7.

### 3.7.3 La représentation canadienne-française

La représentation canadienne-française constitue d'ailleurs un autre facteur, celui le plus fréquemment cité parmi les répondants de notre étude, expliquant le lien d'appartenance entre la population et l'équipe du Canadien de Montréal. Pour certains, cette représentation était collective et ne s'appliquait à aucun joueur en particulier, comme le démontre le commentaire suivant : « J'étais un peu patriote moi, j'aimais prendre pour ma race à moi<sup>71</sup>. » Cet extrait d'une entrevue abonde dans le même sens :

J'avais un oncle qui prenait pour les Red Wings de Détroit et j'ai jamais compris comment on peut prendre pour une autre ville. Dans mon esprit, les gens de Boston prennent pour Boston et je trouvais scandaleux de prendre pour Détroit au Québec. J'avais une fierté d'appartenir à la nation canadienne-française et les représentants de cette nation jouaient pour Montréal<sup>72</sup>.

Pour d'autres, la représentation était plus centrée sur un individu qui servait de porte étendard à la nation canadienne-française, comme l'exprime le témoignage qui suit : « J'avais le sentiment d'appartenir à la nation canadienne-française, entre parenthèses québécoise. Le joueur qui traînait une bonne partie de ce sentiment là et qui aidait à le développer c'était Maurice Richard, lui il avait ça écrit dans la face<sup>73</sup>. » Cette propension à faire de Richard un symbole canadien-français a d'ailleurs nourri une large part de l'historiographie reliant le hockey à l'identité québécoise. Dans cette optique, les combats que Maurice Richard a livrés à ses adversaires anglophones ont symbolisé, pour certains auteurs comme Anouk Bélanger et David Di Felice,

---

<sup>71</sup> Interviewé #4.

<sup>72</sup> Interviewé #6.

<sup>73</sup> Interviewé #7.

la lutte quotidienne qui intervenait entre francophones et anglophones à l'époque.

À cet égard, nous avons questionné nos participants à savoir si le hockey du Canadien de Montréal avait suscité des tensions entre les nations francophone et anglophone au Québec. Leurs avis furent partagés et le commentaire qui suit résume bien les réponses affirmatives.

Il faut pas se le cacher, de grandes tensions, et je pense qu'il y en a encore. L'émeute c'était la pointe de l'iceberg, celle-là on l'a vue mais il y en a eu ben d'autres émeutes à différents niveaux. Pas aussi spectaculaire mais concernant l'aspect francophone et anglophone. Si on avait eu sur bande sonore tous les commentaires lancés par les Québécois lorsque Maurice Richard se faisait frapper à tour de bras par les blokes, il y aurait eu des Anglais qui auraient frétilé dans leur lointain patelin<sup>74</sup>.

D'autres répondants n'ont toutefois pas perçu de tels conflits et s'expriment en ces mots :

Ben il y en a qui ont vu ça. Il y en a qui ont dit ça pour la suspension de Maurice Richard. Moi je peux pas dire. C'est sûr qu'il n'y avait pas juste des Canadiens français dans le Canadien. Il y avait des anglophones aussi. Les anglophones, ils étaient moins applaudis par les gens dans le Forum. Peut-être que c'était plus dur pour eux autres parce que les partisans, ils les applaudissaient moins<sup>75</sup>.

Un autre interviewé cite quant à lui le hockey de cette époque comme un exemple de bonne entente entre les deux groupes.

---

<sup>74</sup> Interviewé #7.

<sup>75</sup> Interviewé #1.

On respectait le milieu anglophone par l'entremise de nos parents (qui avaient souvent eu des patrons anglophones), mais mon Dieu que le Canadien nous a amené de la fierté en disant aux Anglais : au hockey, on est capable. On ne haïssait pas les Anglophones mais ça nous rendait fier d'être francophone [...] Selon moi, non, bien au contraire, les Canadiens de Montréal ont permis d'établir un respect mutuel entre francophones et anglophones. C'était un exemple de cohabitation heureuse entre les Anglais et les Français<sup>76</sup>.

Finalement, un interviewé nous a offert une réponse qui suggérait une certaine animosité entre francophones et anglophones, mais selon lui, celle-ci n'impliquait pas les partisans et se limitait aux seuls joueurs de hockey<sup>77</sup>. En d'autres mots, la seule animosité de cette nature que cet homme a perçue provient de la relation entre les joueurs canadiens-français du *Tricolore* et les joueurs canadiens-anglais des autres équipes.

Bref, à la lueur de ces exemples, nous avons constaté que l'équipe du Canadien de Montréal et ses joueurs pouvaient symboliser plusieurs nations ou types de rapports entre les nations, parfois très différents les uns des autres. Par contre, malgré des interprétations divergentes, la représentation canadienne-française au sein de la formation montréalaise demeure tout de même un facteur important qui a favorisé le lien d'appartenance entre les Québécois et l'équipe.

#### 3.7.4 Les succès de l'équipe

Le dernier facteur expliquant le lien d'appartenance entre la population et l'équipe du Canadien de Montréal se situe au niveau des succès de l'équipe. Presqu'aussi fréquemment cité par nos répondants que le

---

<sup>76</sup> Interviewé #7.

<sup>77</sup> Interviewé #2.

précédent, ce facteur engendrait un sentiment de fierté chez la population, comme le démontre le témoignage qui suit.

Moi, dans ma perception, les Canadiens de Montréal avaient toujours été bons, on les appelait les « Glorieux ». Quand tu as six ans et qu'on parle de ton équipe comme étant des glorieux et qu'on ne le fait pas pour les autres équipes...ben on était intelligent, on était des glorieux par association<sup>78</sup>.

Ce type d'identification à une équipe gagnante permettait symboliquement à la population de se concevoir comme un groupe performant, capable de faire face à l'adversité. Le groupe en question référait chez certains à la nation canadienne et chez d'autres à la nation canadienne-française. Le prochain commentaire illustre la seconde perspective : « Oui, ça a bâti une histoire, qui existait déjà quand j'ai commencé à suivre le hockey, au départ plus ou moins glorieuse, et devant mes yeux, une tradition gagnante s'est développée, ce qui m'a rendu fier d'être un Canadien français, francophone<sup>79</sup>. » Le fait que les vedettes du Canadien étaient pratiquement toutes francophones a favorisé de surcroît l'association de cette tradition gagnante avec la nation canadienne-française. Néanmoins, chez certains, tel que précédemment mentionné, le sentiment d'appartenance suscité par l'équipe montréalaise s'adressait plutôt à la nation canadienne : « Ben moi, comme je l'ai dit, c'était plus la nation canadienne. Il y avait plusieurs vedettes canadiennes-françaises, c'est sûr. Mais le Canadien, c'était une équipe canadienne, pas américaine. Pour moi, c'était comme ça<sup>80</sup>. » Donc, les succès du club pouvaient mousser le sentiment d'appartenance alternativement aux deux nations, et l'une ou l'autre de ces identifications

---

<sup>78</sup> Interviewé #7.

<sup>79</sup> Interviewé #6.

<sup>80</sup> Interviewé #1.



était surtout tributaire de la nation à laquelle l'équipe était associée au départ par les répondants.

Bref, la présente section nous a permis de résumer les principaux facteurs ayant déterminé le sentiment d'appartenance à l'équipe des Canadiens de Montréal, et comment ce dernier pouvait s'étendre aux nations tantôt canadienne, tantôt canadienne-française. Même si pour plusieurs, le hockey a personnifié la lutte opposant les deux populations, il n'en reste pas moins que pour d'autres, les enjeux d'appartenance se sont joués à des niveaux différents. Par ailleurs, les médias, qui ont cultivé dans la population des sentiments de proximité et de familiarité avec les joueurs du Canadien, ont favorisé par le fait même les phénomènes d'identification et d'appartenance à leur endroit.

### **3.8 Conclusion**

En résumé, ce chapitre nous a permis d'établir ce que nous entendons par la sociabilité entourant le hockey, en l'occurrence les interactions et les discussions qu'entretenaient entre eux les individus au sujet de ce sport. La popularité du hockey et la sociabilité qu'il a engendrée dans le Québec des années cinquante ont été largement tributaires de sa médiatisation croissante. Par ailleurs, nous avons démontré que les émissions *La soirée du hockey* et *La ligue du vieux poêle* constituaient des créneaux propices aux rassemblements et aux discussions ce qui, implicitement, prouve l'existence de la sociabilité autour du hockey. Nous avons également analysé l'impact du genre, de la langue et de la classe sociale sur cette sociabilité et nos conclusions ne nous ont pas permis de confirmer entièrement notre hypothèse de départ qui voulait que le visionnement du hockey se déroule majoritairement entre hommes de mêmes langues et de mêmes classes

sociales. En effet, la place des femmes dans ces rassemblements s'est avérée plus grande que prévue, principalement parce qu'elles suivaient le hockey pour des raisons non exclusivement sportives. En ce qui concerne la langue, nous avons observé qu'elle constituait souvent une barrière aux visionnements collectifs puisque la description des matchs constituait un facteur capital dans la compréhension du jeu pour plusieurs téléspectateurs. La classe sociale, pour sa part, ne nous est pas apparue comme un facteur de cloisonnement de différents groupes dans le contexte de la sociabilité autour du hockey. Notre recherche a révélé certains exemples de rassemblements interclasses pour le visionnement des matchs, même si ces regroupements se trouvaient en plus grand nombre à l'intérieur de classes similaires.

En ce qui concerne les impacts de la sociabilité du hockey sur la population québécoise des années cinquante, nous notons qu'ils sont variés et considérables. Que ce soit au niveau de la famille, des amis ou du voisinage, le hockey s'est implanté comme un sujet de conversation universel au Québec à cette époque. Cette sociabilité a contribué à consolider des relations familiales, à servir d'outil pédagogique et de discipline auprès d'enfants, à créer et à élargir les réseaux sociaux, à former des ponts intergénérationnels, ainsi qu'à favoriser l'appartenance à une nation tantôt canadienne, tantôt canadienne-française. Même s'il nous faut rester prudents quant à la généralisation de nos résultats, nous pouvons tout de même affirmer que dans le Québec des années cinquante, le hockey constituait un large phénomène social, et que la sociabilité qu'il a engendrée dépassait largement le cadre de la discussion formelle. Le hockey télévisé du samedi soir est devenu un rituel pratiquement institutionnalisé à cette époque, et c'est sans doute pour cette raison qu'il a souvent été comparé à une religion au Québec.

## CONCLUSION

Dans le cadre du présent mémoire, nous avons voulu nous inscrire dans le mouvement scientifique relativement récent du développement de l'historiographie sportive. Nous nous sommes intéressés à la dimension sociale du hockey et de l'équipe des Canadiens de Montréal, c'est-à-dire que nous avons considéré ce sport comme une pratique qui à la fois reflète et influence la société dans laquelle il évolue. Nous avons situé notre étude dans le Québec des années cinquante, époque pendant laquelle l'univers du hockey présentait plusieurs particularités. D'une part, il s'agissait d'une période glorieuse sans pareil pour les Canadiens de Montréal, propice à l'identification de la population à l'équipe puisque le phénomène permettait aux individus de tirer profit d'une telle association. D'autre part, les années cinquante ont été marquées par l'arrivée d'un nouveau média, la télévision, ayant rendu l'expérience du hockey accessible et particulièrement vivante dans des milliers de foyers à travers le Québec.

Dans ce contexte, notre étude avait pour objectif d'évaluer différents impacts sociaux du hockey dans le Québec des années cinquante. Dans un premier temps, nous avons tenté de démontrer que la couverture médiatique accordée aux Canadiens de Montréal a favorisé la création, dans la population, d'un sentiment d'appartenance aux joueurs, à l'équipe, à la ville de Montréal, ainsi qu'aux nations canadienne et canadienne-française. Dans un second temps, nous avons étudié l'influence de la médiatisation du hockey sur la sociabilité à l'intérieur des familles et des communautés québécoises : un thème bien peu analysé dans l'historiographie des médias

déjà existante ce qui, par le fait même, confère une certaine originalité à notre mémoire.

Pour réaliser ces objectifs, nous avons d'abord étudié les principaux journaux affectés à la couverture des Canadiens de Montréal dans les années cinquante, et ce cadre analytique nous a permis d'observer dans la presse écrite une hausse généralisée des informations sur le club de hockey transmises à la population durant cette période. Cette croissance, à notre avis, a contribué à nourrir un sentiment d'appartenance entre les deux groupes. Nous avons par la suite identifié deux styles distincts dans la couverture médiatique accordée aux Canadiens de Montréal. Le premier, observable principalement dans la presse anglophone, mettait l'accent sur l'analyse ainsi que la description du hockey, et misait essentiellement sur la neutralité et la distance critique à l'égard de l'équipe. Même si cette approche journalistique ne favorisait pas d'emblée le rapprochement et l'appartenance envers le club, les membres de la presse ont néanmoins fait la promotion de la domination mondiale du Canada au hockey et insisté sur un style de jeu typiquement canadien, ce qui, selon nous, a pu favoriser dans la population la création d'un sentiment d'appartenir à la nation canadienne. Le second courant journalistique, caractéristique de la presse francophone, mettait de l'avant un rapport plus intime avec les joueurs, s'appuyait davantage sur le sensationnalisme et laissait plus de place au point de vue des lecteurs. Cette familiarité a pu faciliter l'identification aux joueurs et leur représentation comme modèles et ambassadeurs pour la société. À notre avis, cette tendance a favorisé l'appartenance à la nation canadienne-française puisque les hockeyeurs qui ont joué ce rôle étaient, pour la plupart, des vedettes francophones de l'équipe.

Par ailleurs, l'univers du hockey de cette époque a constitué une arène dans laquelle se sont rejouées les tensions historiques entre anglophones et francophones en matière d'inégalité et d'oppression sociales. Certains journalistes francophones ont vivement dénoncé, au nom d'une partie de la population qui criait à l'injustice, les irrégularités dans le traitement réservé aux Canadiens français par les autorités de ligue. L'établissement de ce projet commun, soit la défense du droit à l'équité sociale des francophones, a selon nous favorisé le sentiment d'appartenance à la nation canadienne-française dans la population.

Puis, nous avons étudié un autre impact social du hockey, lui aussi modulé par les médias, soit la sociabilité associée à ce sport. À ce sujet, notre analyse a porté sur l'émission *La soirée du hockey* diffusée à la radio puis, dès 1952, à la télévision, et plus précisément sur les interactions sociales qu'elle engendrait. Pour ce faire, nous avons analysé sept entrevues dirigées sur le sujet et une vingtaine de témoignages sur les débuts du hockey télévisé. Dans un premier temps, nous avons tenté de mieux caractériser cette sociabilité en illustrant comment elle était influencée par le genre des individus, leur langue et leur classe sociale.

Dans notre analyse de l'influence du genre, la participation masculine à la sociabilité découlant du hockey était déjà si bien documentée dans des ouvrages précédents que nous n'y avons pas consacré d'étude supplémentaire. Quant à la gent féminine, nous lui avons identifié une certaine implication dans la sociabilité associée au hockey, mais pour des motifs et dans des contextes non exclusivement sportifs. Au niveau de la langue, nous avons constaté qu'elle s'avérait un frein aux visionnements collectifs pour plusieurs partisans puisque la description des parties jouait un rôle déterminant dans leur compréhension du jeu. Par la suite, l'analyse de la

classe sociale nous a révélé que la sociabilité engendrée par le hockey impliquait aussi bien les classes dirigeantes que les classes ouvrières. Notre recherche nous a fourni quelques exemples de rassemblements interclasses pour le visionnement des parties, ce qui nous a permis de conclure que même si ces regroupements apparaissaient minoritaires, la classe sociale ne constituait pas, dans un tel contexte, un facteur de cloisonnement étanche des différents groupes.

Par la suite, nous avons relevé que la sociabilité associée au hockey dans la population québécoise avait eu des répercussions dans plusieurs sphères de la vie sociale, soit l'éducation et la discipline des enfants, la création et l'élargissement des réseaux sociaux, la formation de ponts intergénérationnels et la consolidation d'un sentiment d'appartenance à la nation canadienne ou canadienne-française. Les témoignages analysés nous ont suggéré que cette sociabilité dépassait largement le cadre de la discussion formelle et avait contribué à faire de l'émission *La soirée du hockey* un rituel quasi institutionnalisé dans le Québec des années cinquante.

En dernier lieu, notre étude nous a permis de constater qu'une interaction réciproque survenait entre les deux phénomènes sociaux que nous avons analysés. Ainsi, non seulement le sentiment d'appartenance moussé par la médiatisation du hockey favorisait-il les interactions sociales organisées autour de ce sport, mais cette sociabilité augmentée venait ensuite renforcer chez les individus le rassemblement autour de préoccupations communes et le sentiment d'appartenir ensemble à une collectivité.

Bien entendu, toutes les conclusions de notre étude, et particulièrement celles au sujet de la sociabilité associée au hockey, se

doivent d'être interprétées avec la réserve qu'impose la petite taille de notre échantillon. Une généralisation de nos résultats à ce niveau serait prématurée et telle n'était pas notre ambition. Notre objectif relevait davantage d'amorcer une réflexion sur l'impact social et identitaire complexe d'un sport fortement investi par une population et son espace médiatique.

## **APPENDICE A**

### **ENTREVUES**

A.1	Description des personnes qui ont été interviewées .....	145
A.2	Exemple d'un verbatim d'une entrevue .....	146



### Description des personnes qui ont été interviewées

**Interviewé #1** : Homme, 62 ans, marié, trois enfants, président de compagnie, habite actuellement à Candiac et habitait à Québec dans les années 1950. Cette entrevue a été réalisée à Candiac, le 2 mai 2010, au domicile de la personne.

**Interviewé #2** : Homme, 77 ans, veuf, sept enfants, retraité (représentant et assistant gérant), habite actuellement à St-Lambert et habitait à Granby dans les années cinquante. Cette entrevue s'est déroulée à Brossard dans un centre commercial le 4 mai 2010.

**Interviewé #3** : Homme, 81 ans, veuf, aucun enfant, retraité de l'enseignement, habite actuellement à St-Lambert et habitait à Verdun dans les années cinquante. Cette entrevue a été enregistrée dans un centre commercial de Brossard le 3 mai 2010.

**Interviewé #4** : Homme, 91 ans, remarié, deux enfants, retraité (contremaître), habite actuellement à Salaberry-de-Valleyfield et habitait à Ste-Barbe dans les années cinquante. Cet entretien a eu lieu le 20 décembre 2008 au domicile de la personne.

**Interviewé #5** : Femme, 85 ans, veuve, deux enfants, femme au foyer, habite actuellement à Brossard et habitait à Normandin (Lac St-Jean) dans les années cinquante. La réalisation de cette entrevue s'est produite le 3 mai 2010 dans une résidence pour personnes âgées de Brossard.

**Interviewé #6** : Homme, 64 ans, marié, un enfant, retraité (fonction publique), habite actuellement à Châteauguay et habitait à Montréal dans les années cinquante. L'entretien s'est déroulé au domicile de la personne le 19 février 2009.

**Interviewé #7** : Homme, 67 ans, marié, trois enfants, retraité (fonction publique), habite actuellement à Salaberry-de-Valleyfield et habitait à Rivière-aux-Renard dans les années cinquante. L'entrevue s'est tenue le 8 février 2009 à la résidence du répondant.

## Exemple d'un verbatim d'une entrevue

**A- IDENTIFICATION**

1) Nom et prénom :  
*Interviewé #7*

2) Genre :  
*Homme*

3) Âge :  
*67 ans*

4) Langue maternelle :  
*Français*

5) Langue seconde :  
*Anglais*

6) Lieu de résidence actuel :  
*Valleyfield*

7) Lieu de résidence dans les années cinquante :  
*Rivière-au-Renard*

8) Profession à l'époque et aujourd'hui :  
*Retraité de la fonction publique.*

9) Statut civil :  
*Marié*

10) Enfants :  
*Trois enfants*

## B- TÉLÉVISION

1) Dans les années 50, avec lesquels des médias suivants étiez-vous en contact régulièrement : Les journaux, la radio et la télévision ; de langue anglaise au française?

*Les journaux oui, la radio oui, la télévision de langue française oui à ses débuts.*

2) En quelle année la télévision est-elle arrivée dans votre région?

*1959, décembre.*

3) En quelle année la télévision est-elle arrivée dans votre foyer?

*Décembre 1959.*

4) Quels sont vos souvenirs autour de l'arrivée de la télévision dans votre foyer?

*C'est une première expérience, tout ce qu'on avait entendu dans un appareil de ce genre, c'est du son, maintenant il y avait une image. Faut dire que dans les premières années, l'image était... ça a pris plusieurs mois pour voir la rondelle dans des parties d'hockey.*

5) Est-ce que vous regardiez le hockey ailleurs que dans votre foyer, comme dans des lieux publics, chez des voisins, des amis ou de la famille?

*Principalement dans le foyer, à l'âge que j'avais on sortait pas le soir. Comme c'était tous des travailleurs, ça s'écoutait le soir, pas le jour.*

6) Suiviez-vous le hockey avant l'arrivée de la télévision? Par quel moyen?

*Oui, on suivait le hockey, c'était déjà une religion. On suivait le hockey à la radio et dans les journaux.*

7) Décrivez l'impact de la télévision sur votre expérience de spectateur du hockey.

*C'est toute une nouvelle facette, c'est comme si ça a commencé vraiment avec la télévision. Pensez que jusque là on s'assoit devant une tite boîte, pis qu'on écoutait la voix qui décrivait la partie d'hockey, donc toutes les images on se les forgeait. Mais tout d'un coup ça n'est plus nécessaire, on les voyait... Plus besoin de se les forger. La description vocale, on a l'image correspondant. Ça a été une révolution pour les gens qui étaient mordus de hockey. C'était aussi fantastique que l'arrivée de la radio, plusieurs années auparavant. L'expérience de hockey que les gens avaient c'était les journaux ou le hockey du village qui était immédiate du hockey local. Maurice Richard, j'en avais entendu parler dans les journaux donc j'avais vu sa photo, à radio la personne qui décrivait en parlait, pis a parlait de Butch Bouchard et Doug Harvey, parlait d'un paquet de monde, jusque là j'les connaissais mais ça faisait un pas de plus.*

8) Quelle différence y avait-il entre la télévision et la radio sur votre expérience de spectateur de hockey?

*On devenait des spectateurs beaucoup plus actifs, avec la télévision on suivait l'image, c'est comme si on était un peu au Forum. Les maisons devenaient comme toutes des petits Forums avec l'ambiance que cela pouvait créer parce que c'était quand même, au début, la télévision, c'était rassembleur, y'en avait pas partout. Quand qu'on l'a eu chez nous, il devait en avoir, dans le village de 4000 habitants, il devait en avoir 3 ou 4. Donc, où tu penses que les gens allaient... dans les pôles ou il y avait des télévisions. On pouvait trouver 10, 15, 20, 25 ou 30 personnes dans une maison pour écouter la partie de hockey. Comme ça c'était passé des années auparavant avec les premières radios qui sont arrivées au village.*

9) Regardez-vous *La soirée du hockey* en français ou *Hockey night in Canada* en anglais?

*En français*

10) Qu'est-ce que vous aimiez dans l'émission *La soirée du hockey*?

*C'était déjà un peu l'expérience globale du hockey et basée sur les vedettes antérieures et les vedettes actuelles. Donc, ça élargissait un peu toute la*

*dimension du hockey que la partie pouvait amener. Parce que les gens, les joueurs déjà retraités, etc. venaient à La soirée du hockey, ça parlait de hockey. Ça globalisait un peu l'histoire du hockey.*

11) Que pensiez-vous de la description des parties par René Lecavalier?

*René Lecavalier c'est le pionnier. Autant Normandin qui l'a précédé était un descripteur émotif qui a fait, même à travers la radio, a fait vibrer les gens à la grandeur du Québec, les faisait sauter sur leurs chaises tellement il décrivait ça avec émotion. Lecavalier, ça a été la personne beaucoup plus posée qui a donné une nouvelle dimension en francisant toute la terminologie du hockey, qui avait une description beaucoup plus intellectuelle du hockey qu'émotive.*

12) La francisation du vocabulaire servant à décrire les parties par René Lecavalier a-t-elle influencé :

a) Votre appréciation des parties télévisées?

*Ça n'a pas nui, on avait déjà notre idée, on aimait tellement le hockey que en anglais ou à moitié en anglais, comme c'était le cas au début parce qu'il y avait beaucoup de termes qui étaient anglais à travers une description française, ça nous dérangeait pas tellement. Disons qu'avec le recul, des années plus tard, on a beaucoup apprécié la nouvelle dimension que René Lecavalier a apportée au hockey.*

b) Votre sentiment d'appartenance aux Canadiens de Montréal?

*Ah! Ben ouais! C'est venu comme confirmer quelque chose qu'on avait déjà dans les tripes. Le Canadien, indépendamment de son nom, c'était une équipe québécoise. Pour la grande majorité des gens que je connaissais, c'était ça. Le Canadien, avec tout ce nouvel aspect, est venu comme mettre un vrai chapeau là-dessus et nous confirmer dans notre perception.*

c) Votre sentiment d'appartenir à une nation ?

*Définitivement Québécoise, Canadienne-française.*

13) Est-ce que vous écoutiez l'émission La ligue du vieux poêle?

*Déjà abordé.*

14) Qu'est-ce que vous aimiez ou n'aimiez pas dans cette émission?

*On aimait tellement le hockey qu'on avait besoin d'en entendre parler. C'était un créneau fait spécialement pour ça... les semaines et les mois, y'avait beaucoup de choses qui devenaient redondantes, y'avait des longueurs. Comme dans toute émission, y'avait des bons et des mauvais invités et on pouvait aimer ou ne pas aimer leur contenu, tout dépendait de la façon de le présenter. Certains pouvaient aussi mélanger le hockey à la politique, ça c'était la forme qu'on aimait moins, on préférait le hockey sous sa forme la plus pure.*

### **C- RITUELS AUTOUR DU VISIONNEMENT D'UNE PARTIE TÉLÉVISÉE**

1) Où et dans quel contexte visionniez-vous les parties de hockey?

*J'ai commencé à visionner les parties de hockey chez nous à la télévision, à la maison familiale, c'était là. Et puis, pas longtemps après, j'ai allé au collège et là, ben sûr, on était 350 garçons entre nous, les 19-20 ans, il y avait forcément un 95% amateurs pour ne pas dire fanatiques de hockey. On a commencé à visionner au collège 50 étudiants dans un auditorium avec une télé sur l'estrade en avant.*

2) Avec qui visionniez-vous les parties?

*Je visionnais le hockey chez nous avec mes frères, avec deux de mes frères en particulier. Puis en plusieurs occasions mes sœurs apportaient leurs maris et une de mes sœurs était mordue de hockey. Il y avait aussi des voisins qui, "par hasard", arrivaient au moment où la partie commençait. Donc des visionnements collectifs et souvent animés.*

3) Les gens avec qui vous visionniez le hockey étaient de quel genre, âge, profession, statut économique, langue?

*Dans la très grande majorité des cas plus vieux, de 20 à 75 ans, de toutes les professions du patelin. En particulier un professeur qui venait toujours payer sa facture de lait au milieu d'une partie de hockey. Tous les gens parlaient en français lors des visionnements collectifs.*

4) Aviez-vous des activités préparatoires ou préalables au visionnement des parties de hockey?

*Il fallait régler toutes nos tâches et en plus je faisais partie d'une famille nombreuse qui accueillait des pensionnaires, donc la vaisselle pouvait être longue mais elle devait être faite pour regarder le hockey... le bain aussi.*

5) Est-ce que vous aviez des activités pendant le visionnement des parties de hockey.

*C'était principalement regarder la partie, on avait les yeux rivés sur l'écran, ce qui laissait peu de place aux discussions.*

6) Qu'est-ce que vous faisiez après la partie?

*Ah ben oui, entre les périodes et après la partie, il y avait des discussions...surtout s'il y avait eu des grosses performances ou des contre-performances de notre équipe... il fallait trouver ce qu'on appelle les causes locales ou encore les gérants d'estrades.*

7) Lorsque les parties étaient visionnées à la télévision, qui d'autres se trouvaient dans la maison? Que faisaient-ils (elles) durant ce temps?

*Ben on était une grosse famille mais mon père mettait surtout l'accent sur les joueurs francophones, ma mère suivait ça à l'occasion mais en parlait peu car elle faisait ses tâches ménagères, c'était surtout deux de mes frères car les plus vieux étaient déjà partis.*

8) Les femmes assistaient-elles au visionnement des parties?

*Non sauf une de mes sœurs qui lâchait la partie de cartes pour le hockey... les femmes faisaient d'autres choses.*

9) Les enfants assistaient-ils au visionnement des parties de hockey?

*Déjà abordé.*

10) Quels types d'interactions les gens qui assistaient au visionnement des parties de hockey avaient-ils entre eux?

*Chacun avait ses joueurs favoris et parfois si le nôtre avait une mauvaise soirée, on pouvait se faire provoquer ou provoquer à la fin de la période.*

## **D- SOCIABILITÉ**

1) Le hockey vous a-t-il permis de rencontrer des gens?

*Oui, beaucoup de gens, j'ai côtoyé le hockey pendant au moins une quarantaine d'années, facilement, soit en le jouant ou comme entraîneur et etc... Ça m'a permis de rencontrer une foule de gens, des joueurs de hockey, des parents de joueurs de hockey, des bénévoles... J'ai connu des gens fantastiques qui m'ont beaucoup apporté dans ma vie et pas juste au niveau du hockey.*

2) Le hockey vous a-t-il permis d'approfondir des relations déjà existantes?

*Oui, moi j'ai connu mes frères qui étaient plus âgés que moi, donc connaître leur caractère, connaître ce qu'ils pouvaient penser, j'ai même vu un de mes frères pleurer lorsque le Canadien avait perdu en finale de la Coupe Stanley, une chose que je n'avais jamais vue dans aucune autre facette de sa vie.*

3) Le hockey vous a-t-il permis de côtoyer des gens que vous n'auriez pas côtoyés autrement?

*Oui, quand j'étais plus jeune, il y avait des gens du village avec qui j'ai développé des relations que j'ai gardées pour de nombreuses années... dont certaines que j'ai encore.*

4) Le hockey vous a-t-il éloigné ou mis en conflit avec certaines personnes?

*Oui, mais pas des conflits qui ont duré, mais il y en a qui sur le moment ont été majeurs. À travers tout ça il y avait des gens de caractère, on pouvait partir une farce sur un joueur et si c'était le favori de quelqu'un... c'était pas long que l'escalade se faisait. Il y avait aussi le fanatisme extrême qui pouvait causer des conflits.*



5) Les relations qui ont été influencées par le visionnement des parties de hockey à la télévision l'auraient-elles également été lors de l'écoute des parties à la radio?

*Non, à la télévision on voyait les choses, un moment donné on voyait les choses, on pouvait interagir non seulement sur la partie, mais aussi sur les gens qui étaient là pour faire les commentaires sur la partie. Si les commentaires allaient pas dans le sens que toi tu voyais la partie, on réagissait et si l'arbitre était tout croche on le voyait. On était pas obligé de gober tout ce que le gars à la radio nous disait, on est donc devenus beaucoup plus critiques avec la télévision.*

6) Le visionnement des parties de hockey donnait-il lieu à des échanges sur d'autres sujets que le hockey?

*Oui, de temps en temps ça glissait, le hockey était déjà un peu politisé alors quand on entendait ça, on réagissait à ça.*

7) Les gens avec qui vous discutiez de hockey étaient : De quel genre? De quel âge? De quelle profession? De quel statut économique? De quelle langue?

*Des hommes, plus vieux, de toutes les professions et de tous les statuts économiques, le hockey était au-dessus de la profession et des bouffes c'était au-dessus de la religion...et dans les années 50 c'est pas peu dire.*

## **E- INTERACTIONS SOCIALES INTERGÉNÉRATIONNELLES**

1) Le hockey a-t-il influencé votre relation avec :

a. Votre père?

*Pas tellement avec le père, il nous regardait aller et il riait.*

b. Votre mère?

*Un peu plus avec ma mère car quand elle nous sentait trop pris par le "maudit hockey" elle réagissait et nous aussi... c'est dans ce sens là qu'on a eu des interactions avec notre mère.*

c. Les membres de votre fratrie?

*Avec deux de mes frères et une de mes sœurs qui avaient du caractère et qui s'enflammaient facilement, donc ça pouvait amener des moments rock and roll. Un de mes beau-frères qui aimait profondément le hockey, ça m'a permis de le connaître.*

2) Le hockey a-t-il influencé vos relations avec :

a. Les adultes?

*Oui, quand tu es jeune tu connais les adultes proches de toi: père, mère etc...mais avec le hockey ça faisait déborder ça facilement, on connaissait le professeur à l'école qu'on avait, le curé, le docteur, donc c'était un créneau pour connaître beaucoup d'adultes et élargir notre connaissance des adultes.*

b. Les enfants?

*Pas vraiment*

3) Le hockey a-t-il influencé des relations à l'intérieur de votre famille qui ne vous impliquaient pas directement?

*Non, pas tellement.*

4) Le hockey a-t-il rapproché ou éloigné des gens à l'intérieur de votre famille?

*Pas tant que ça, non.*

5) Le hockey était-il un sujet de conversation fréquent avec les membres de votre famille ou vos amis?

*Ah ben oui, quand on recevait le journal, on sautait sur la section des sports et celui qui lisait à haute voix, il commentait sa lecture aux autres membres de la famille et la discussion reprenait. C'était bon car on recevait le journal trois jours après (la parution originale), donc ça nous remettait dans l'ambiance du match sans être affectés par l'émotion du moment. Ça permettait donc des discussions beaucoup plus constructives.*

6) Lors des soirées de visionnement du hockey à la télévision :

a. Receviez-vous des permissions spéciales de vos parents?

*On essayait, c'était pas facile mais on réussissait à en avoir quelques unes. À la radio je trichais car la radio était dans la cuisine et dans le plafond de la cuisine il y avait une grille pour faire monter la chaleur du poêle au 2<sup>e</sup> étage et moi je couchais juste au-dessus de la cuisine et j'ai passé plusieurs bouts de partie de hockey à plat ventre, l'oreille sur la grille pour écouter la radio en bas quand j'avais pas de permission. Lorsque la télé est arrivée, je n'avais plus l'âge pour avoir besoin d'une permission pour suivre le hockey.*

b. Donniez-vous des permissions spéciales à vos enfants?

*Plus tard, j'ai moi-même reçu les mêmes demandes et j'étais plus ouvert à donner des permissions... on en donnait.*

## **F- SENTIMENT D'APPARTENANCE**

1) Dans les années 50, la nation qui suscitait votre sentiment d'appartenance principal était :

*La nation canadienne-française.*

2) La couverture médiatique du hockey des Canadiens (dans les journaux, à la radio, à la télévision) a-t-elle eu un impact sur un sentiment d'appartenance : Aux joueurs des Canadiens de Montréal? (Si oui, lesquels?) À l'équipe des Canadiens de Montréal? À la ville de Montréal? À la nation canadienne-française? À la nation canadienne?

*Oui, elle a eu un impact car elle nous a fait connaître l'équipe, les joueurs. La ville de Montréal, un peu moins, on savait déjà que c'était la grosse ville du Québec, donc c'était logique que le club soit là mais la ville était secondaire, ça aurait été Québec, ça aurait encore plus faite notre affaire car ça aurait été plus central, plus proche.*

3) Vous sentiez-vous familiers avec les joueurs de l'équipe?

*Oui, avec ce qu'on lisait dans les journaux ou entendait à la radio et qu'à la*

*télévision on les voyait, on était bien familiers. Pour bien des gens, Maurice Richard, c'était Maurice, pas Maurice Richard, juste Maurice. Jean Béliveau était le gros Bill, Bernard Geoffrion c'était boum boum, les gens étaient assez familiers avec leurs joueurs, et je dirais plus les francophones. On savait qui était Callum McCay ou Bud Macpherson mais c'était pas plus que ça. Il fallait qu'ils soient bons en désespoir pour se sentir familier avec les Anglophones. Doug Harvey en était un. Nous on recevait que les journaux francophones et comme les journalistes de ces journaux devaient être un peu comme nous autres, les francophones étaient leurs vedettes, même si ils avaient un devoir de neutralité et de globalité, il fallait pas être vieux pour savoir que la neutralité était pas super présente dans ben des articles de journaux.*

4) Aviez-vous le sentiment que les Canadiens de Montréal étaient votre équipe de hockey?

*Oui et c'était très fort car on avait de très bons représentants au fil des années car les Canadiens avaient le privilège d'avoir les deux meilleurs joueurs francophones à tous les ans. C'est dommage que cette règle soit disparue, l'inverse n'aurait pas cessé si facilement.*

5) Vous sentiez-vous impliqué dans les victoires ou les défaites de l'équipe?

*Oui, moi ça m'affectait un peu mais j'avais un de mes frères qui était grandement influencé par le rendement de l'équipe. Pour bien des gens, le hockey était une religion. À part leur travail, bien des gens travaillaient jusqu'à 15 heures par jour, il y avait la messe et le hockey... c'était ça leur univers.*

6) Qu'est-ce qui vous a amené à avoir un sentiment d'appartenance à l'équipe?

*La représentation des joueurs francophones, la qualité de l'équipe, on en produisait beaucoup de bons joueurs à cette époque.*

7) Les succès de l'équipe des Canadiens de Montréal dans les années 50 ont-ils influencé votre lien à l'équipe?

*Moi, dans ma perception, les Canadiens avaient toujours été bons... on les appelait les Glorieux. Quand tu as 6 ans et qu'on parle de ton équipe comme étant des glorieux et qu'on le fait pas pour les autres équipes... ben on était*

*intelligents, on était des glorieux par association.*

8) Est-ce que le hockey ou l'équipe des Canadiens de Montréal participaient à votre sentiment d'appartenir à une nation?

Si oui, laquelle?

*Oui, la nation canadienne-française, entre parenthèses québécoise. Le joueur qui traînait une bonne partie de ce sentiment là et qui aidait à le développer, c'était Maurice Richard, lui il avait ça écrit dans la face.*

9) Le visionnement des parties de hockey à la télévision a-t-il eu un effet rassembleur à un quelconque niveau dans votre vie?

*Oui, ça avait un aspect social, ça débordait du niveau de la famille, ça commençait par la famille mais ça se passait en dehors du réseau familial plus tard. Rendu à 19-20 ans, c'était pas écouter le hockey chez vous qui était le fun, c'est chez des amis ou au collège à 350 personnes. Donc à ce niveau, ça a été rassembleur.*

10) Le visionnement des parties de hockey à la télévision vous a-t-il permis de vous rapprocher de gens qui vous ressemblaient? Qui étaient-ils?

*Déjà abordé.*

11) Selon vous, les Canadiens de Montréal étaient-ils une équipe :

a. canadienne ou canadienne-française (Pourquoi?)

*Déjà abordé*

12) Selon vous, le hockey des Canadiens de Montréal a-t-il suscité des ambiguïtés ou des tensions entre les nations canadienne française et canadienne?

*Oh oui, il faut pas se le cacher, de grandes tensions, et je pense qu'il y en a encore. L'émeute c'était la pointe de l'iceberg, celle-là on l'a vue mais il y en a eu ben d'autres émeutes à différents niveaux. Pas aussi spectaculaires mais concernant l'aspect francophone et anglophone. Si on avait eu sur bande*

*sonore tous les commentaires lancés par les Québécois lorsque Maurice Richard se faisait frapper à tour de bras par les Anglais, il y aurait eu des Anglais qui auraient frétille dans leur lointain patelin. Même dans les régions éloignées c'était déjà présent, alors imagine-toi dans des régions plus volumineuses comme Montréal.*

## BIBLIOGRAPHIE

### I. SOURCES

#### i. JOURNAUX

*Le Devoir* (Montréal), 1952-1960

*The Herald* (Montréal), 1952-1960

*The Montreal Star* (Montréal), 1952-1960

*La Patrie* (Montréal), 1952-1960

*La Presse* (Montréal), 1952-1960

*Samedi-Dimanche*, la chronique de Maurice Richard, (Montréal), 1952-1955

#### ii. AUTRES SOURCES IMPRIMÉES

PLANTE, Raymond (comp.), *Une enfance en noir et blanc*, les Éditions Les 400 coups, Montréal, 2002, 96p.

ROBITAILLE, Marc (comp.), *Une enfance bleu-blanc-rouge*, les Éditions Les 400 coups, Montréal, 2000, 166p.

### III. ENTREVUES

Entrevue #1 : Réalisée à Candiac le 2 mai 2010 par Sébastien Cotton.

Entrevue #2 : Réalisée à Brossard le 4 mai 2010 par Sébastien Cotton.

Entrevue #3 : Réalisée à Brossard le 3 mai 2010 par Sébastien Cotton.

Entrevue #4 : Réalisée à Valleyfield le 20 décembre 2008 par Sébastien Cotton.

Entrevue #5 : Réalisée à Brossard le 3 mai 2010 par Sébastien Cotton.

Entrevue #6 : Réalisée à Châteauguay le 19 février 2009 par Sébastien Cotton.

Entrevue #7 : Réalisée à Valleyfield le 8 février 2009 par Sébastien Cotton.

## II. ÉTUDES

### i. SUR LE SPORT :

AUGUSTIN, Jean-Pierre, *La culture du sport au Québec*, Talence, Éditions de la maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, 1996.

AUGUSTIN, Jean-Pierre et Christine DALLAIRE, *Jeux sport et francophonie : L'exemple du Canada*, Pessac, Éditions MSHA, 2007.

BALL, Donald, *Sport and Social Order : Contributions to the Sociology of Sport*, Toronto, Addison-Wesley Limited, 1975.

BLACK, François, *Habitants et glorieux : Les Canadiens de 1909 à 1960*, Laval, Sport Mille, 1997.

CAILLAT, Michel, *Sport et civilisation : Histoire et critique d'un phénomène sociale de masse*, Paris, L'Harmattan, 1996.

CANTELON, Hart et Richard GRUNEAU, *Sport, Culture, and the Modern State*, Toronto, University of Toronto Press, 1982.

DAOUST, Paul, *Maurice Richard : Le mythe québécois au 626 rondelles*, Québec, Éditions Trois-Pistoles, 2006.

GRUNEAU, Richard, *Canadian Sport : Sociological Perspectives*, Toronto, Addison-Wesley Limited, 1976.

GUAY, Donald, *La conquête du sport : Le sport et la société québécoise au 19<sup>e</sup> siècle*, Outremont, Lanctôt éditeur, 1997.

GUAY, Donald, *L'histoire du hockey au Québec : Origine et développement d'un phénomène culturel*, Montréal, JCL Éditions, 1990.

KIDD, Bruce, *The Struggle for Canadian Sport*, Toronto, University of Toronto Press, 1996.



- JAMET, Michel, *Les sports et l'État au Québec*, Laval, Éditions coopératives Albert St-Martin, 1980.
- MELANÇON, Benoit, *Les yeux de Maurice Richard : Une histoire culturelle*, Montréal, Éditions Fides, 2006.
- McKINLEY, Michael, *Hockey, la fierté d'un peuple*, Traduit de l'anglais par Richard Dubois, Montréal, Éditions Fides, 2006.
- METCALFE, Alan, *Canada Learns to Play : The Emergence of Organized Sport, 1807-1914*, Oxford, Oxford University Press, 1987.
- PELLERIN, Jean-Marie, *Maurice Richard : L'idole d'un peuple*, Montréal, Éditions Trustar, 1998.

## ii. SUR LES MÉDIAS :

- ALLEN, Gene et Daniel J. ROBINSON, *Communicating in Canada's Past: Essays in Media History*, Toronto, University of Toronto Press, 2009.
- BLAIN, Neil, Raymond BOYLE et Hugh O'DONNELL, *Sport and National Identity in the European Media*, Leicester, Leicester University Press, 1993.
- CHANDLER, Joan, *Television and National Sport*, Chicago, University of Illinois Press, 1988.
- COLLINS, Richard, *Culture, Communication & National Identity : The Case of Canadian Television*, Toronto, University of Toronto Press, 1990.
- COMBEAU-MARI, Évelyne, *Sport et presse en France*, Paris, Le Publieur, 2007.
- DE BONVILLE, Jean, *La presse québécoise de 1884 à 1914 : Genèse d'un média de masse*, Québec, PUL, 1988.
- GODIN, Pierre, *La lutte pour l'information : Histoire de la presse écrite au Québec*, Québec, Le jour Éditeur, 1981.
- GRUNEAU, Richard, *Hockey Night in Canada : Sport, Identities, and Cultural Politics*, Toronto, Garamond Press, 1993.

- MARCHAND, Jacques, *Journalistes de sport*, Paris, Éditions Atlantica, 2004.
- NIELSEN, Greg, *Le Canada de Radio-Canada : Sociologie critique et dialogisme culturel*, Toronto, Éditions du Gref, 1994.
- PAGÉ, Pierre, *Histoire de la radio au Québec : Information, éducation, culture*, Montréal, Éditions Fides, 2007.
- RABOY, Marc et Bernard DAGENAIS, *Media, Crisis and Democracy : Mass Communication and the Disruption of Social Order*, London, Sage Publications, 1992.
- RUTHERFORD, Paul, *When Television Was Young : Primetime Canada 1952-1967*, Toronto, University of Toronto Press, 1990.
- THOMAS, Raymond, *Le sport et les médias*, collection «Sport et enseignement», Paris, Éditions Vigot, 1993.
- YOUNG, Scott, *The Boys of Saturday Night : Inside Hockey Night in Canada*, Toronto, McClelland and Stewart-Bantam Limited, 1990.

iii. SUR LE SENTIMENT D'APPARTENANCE ET LA SOCIABILITÉ :

- CALLÈDE, Jean-Paul, *La sociologie française et la pratique sportive, 1875-2005*, Pessac, MSHA, 2007.
- COSTALAT-FOURNEAU, Anne-Marie, *Identité sociale et langage : La construction du sens*, Paris, L'Harmattan, 2001.
- DE WAELE, Jean-Michel et Alexandre HUSTING, *Football et identités*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2008.
- FORTIN, Andrée, *Histoires de familles et de réseaux : La sociabilité au Québec d'hier à demain*, Montréal, Éditions St-Martin, 1991.
- HELLY, Denise et Nicolas VAN SCHENDEL, *Appartenir au Québec : Citoyenneté, nation et société civile : Enquête à Montréal, 1995*, Québec, Éditions de l'IQRC, 2001.

- HOGUE, Jean-Pierre, *L'héritage de Jacques Cartier : Les valeurs, l'appartenance et les frustrations des Québécois*, Ottawa, ÉdiCompo, 1982.
- JANSON, Gilles, *Emparons-nous du sport : Les Canadiens français et le sport au 19<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Éditions Guérin, 1995.
- LABRIE, Suzanne, *L'identité collective des Québécois d'origine canadienne française*, Montréal, Association pour l'éducation interculturelle du Québec, 1993.
- LÉTOURNEAU, Jocelyn, *La question identitaire au Canada francophone : Récits, parcours, enjeux, hors-lieux*, Ste-Foy, PUL, 1994.
- LEVASSEUR, Roger, *De la sociabilité : Spécificités et mutations*, Montréal, Éditions Boréal, 1990.
- MASSE, Martin, *Identité collectives et civilisation : Pour une vision non nationaliste d'un Québec indépendant*, Montréal, VLB Éditeur, 1994.
- NEWCOMB, Theodore, *Manuel de psychologie sociale : L'interaction des individus*, Paris, PUF, 1970.
- ZAVALLONI, Marisa et Christiane Louis-Guérin, *Identité sociale et conscience*, Montréal, PUM, 1984.

#### iiii. SUR LA MÉTHODE :

- BAILLARGEON, Denyse, *Ménagères au temps de la Crise*, Montréal, Éditions remue-ménage, 1993.
- DESCAMPS, Florence, *L'historien, l'archiviste et le magnétophone: De la constitution de la source orale à son exploitation*, Paris, Comité pour l'histoire économique et financière de la France, 2001.

## II. Articles et chapitres de livres

### i. SUR LE SPORT :

MORROW, Don, « The Myth of the Hero in Canadian Sport History », *Canadian Journal of History of Sport*, vol.23, no.2, p.72-83.

MUTIMER, David et Brian MUTIMER, « Chaos, Complexity and the Study of Sports History », *Canadian Journal of History of Sport*, vol.24, no.2, p.13-27.

### ii. SUR LES MÉDIAS :

EARLE, Neil, « Hockey as Canadian Popular Culture : Team Canada 1972, Television and the Canadian Identity », *Revue d'études canadiennes*, 1995, vol.30, no.2, p.107-123.

FURST, Terry, « Mass Media and the Transformation of Spectator Team Sports », *Canadian Journal of History of Sport*, vol.3, no.2, p.27-41.

### iii. SUR LE SENTIMENT D'APPARTENANCE ET LA SOCIABILITÉ :

ARBORIO, Anne-Marie, « Quelques questions concernant l'utilisation des sources orales à partir d'une enquête sociologique sur le personnel des hôpitaux », dans *Revue de l'Association des Archivistes Français*, no 198, juin 2005, 63 à 71.

ARCHAMBEAULT, Fabien, « *IL Calcio E l'Oratorio* : Football, Catholic Movements and Politics in Italian Post-War Society, 1944-1960 », dans *Historical Social Research*, vol.31, no.1, 2006, p.134-150.

BÉLANGER, Anouk, « Le hockey au Québec, bien plus qu'un jeu : Analyse sociologique se la place centrale du hockey dans le projet identitaire des Québécois », *Loisir et Société*, vol.19, no.2, 1996, p.539-557.

HERON, Craig, « The Boys and Their Booze : Masculinities and Public Drinking in Working-Class Hamilton, 1890-1946 », *Canadian Historical Review*, vol.86, no.3, 2005, p.411-452.

LABERGE, Suzanne et Alexandre DUMAS, « L'affaire Richard-Campbell : Un catalyseur de l'affirmation des Canadiens français », dans *Bulletin d'histoire politique*, vol.11, no.2, 2003, p.30-43.

### III. Thèses et mémoires non-publiés

#### i. SUR LE SPORT :

VIGNEAULT, Michel, *La diffusion culturelle du hockey à Montréal, 1890-1910*, Thèse de doctorat, Windsor, Université de Windsor, 1996.

#### iii. SUR LE SENTIMENT D'APPARTENANCE ET LA SOCIABILITÉ :

BEAUCHAMP, Pierre-Luc, *Le sport et l'identité collective au Canada : La série du siècle de 1972*, Mémoire de maîtrise, Montréal, UQAM, 2006.

DI FELICE, David, *The Richard Riot : A Socio-Historical Examination of Sport, Culture, and the Construction of Symbollic Identities*, Mémoire de maîtrise, Kingston, Queen's University, 1999.

FOISY, Catherine, *Identification et appartenance à la société québécoise : La cas des jeunes Montréalais issus de l'immigration*, Mémoire de maîtrise, Montréal, UQAM, 2005.

GUERTIN, Donald, *Le sentiment d'appartenance chez l'adolescente et chez l'adolescent en milieu scolaire*, Mémoire de maîtrise, Montréal, UQAM, 1987.

PERRONE, Julie, *Le processus d'héroïsation du Rocket*, Mémoire de maîtrise, Montréal, UQAM, 2008.

VALOIS-NADEAU, Fannie, *Quand le cœur a ses raisons : Analyse de la construction mythique du club de hockey le Canadien de Montréal*, Mémoire de maîtrise, Montréal, UQAM, 2009.